UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 5641

EVEILLE
CIE.
ITREAL
OREURS

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

619

Mgr THEUREL

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSFERRED

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

Mgr THEUREL

ÉVÊQUE D'ACANTHE

VICAIRE APOSTOLIQUE DU TONG-KING OCCIDENTAL

PAR

M. l'abbé J. MOREY

Curé de Baudoncourt (Haute-Saône), officier d'académie, etc.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY
TRANSFERRED

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS
PARIS | **LYON**
90, RUE BONAPARTE, 90 | 2, RUE BELLECOUR, 2
1876

A. M. D G.

J'aime à revendiquer toutes les illustrations de mon pays et à célébrer toutes ses gloires. Si les grands exploits des vaillants chevaliers, et les succès des illustres diplomates qui ont honoré la patrie comtoise sont des sujets dignes d'occuper mes pensées et mes loisirs, les humbles et nobles paysans qui donnent à notre siècle des théologiens comme Gury et Gousset, des médecins comme Percy et Desault, méritent bien quelque attention et quelques éloges, car ce sont eux aussi qui fournissent à l'Évangile ses plus intrépides missionnaires et ses plus généreux apôtres.

Celui qui voudra un jour raconter les faits et gestes des Francs-Comtois missionnaires,

trouvera de quoi faire un livre saisissant de variété et d'intérêt, tout en élevant un monument glorieux pour l'Église de Besançon. J'essayerai seulement d'écrire une page de ce livre en esquissant la vie d'un homme apostolique dont la fin prématurée a mis en relief la haute valeur, et dont les travaux et les souffrances rappellent involontairement l'époque des persécutions les plus fameuses et des vertus les plus éclatantes.

Cette humble branche de cyprès que je dépose au nom de l'amitié sur la tombe lointaine de Mgr Joseph-Simon Theurel, évêque d'Acanthe et Vicaire Apostolique du Tong-King occidental, ne sera qu'une faible expression des regrets que sa mort a causés, et de l'admiration que ses compatriotes éprouvent pour une vie aussi courte qu'elle a été bien remplie.

Hâtons-nous de le dire, la vie de l'intrépide évêque d'Acanthe a été écrite par lui-même. Sans qu'il s'en doutât peut-être, ou plutôt contre sa volonté, sa correspondance est devenue la preuve la plus authentique de ses travaux et de ses vertus. Le rôle du

narrateur se borne simplement à faire l'analyse de ces pages remplies de cœur, de gaieté et de foi, dont un grand nombre ont déjà pris place dans les Actes des martyrs, et mis leur auteur au rang des historiographes les plus distingués de l'extrême Orient (1).

Les nombreux amis de Mgr Theurel ont fait le reste, et nous ont donné les détails que son humilité prenait grand soin de cacher. C'est avec ces ressources mises gracieusement à notre disposition que nous essayons de faire un portrait ressemblant de ce héros chrétien.

Inutile d'ajouter qu'en employant dans notre récit les termes de *saint*, de *martyr*, etc., nous n'entendons nullement préjuger la décision de l'Église.

J. M.

(1) Les *Annales de la Propagation de la foi* n'ont publié que six lettres de Mgr Theurel, mais il en a laissé beaucoup d'autres, ainsi que des mémoires ou rapports très-intéressants sur l'Église et la persécution annamites.

Mgr THEUREL

I

LA VOCATION

Le 28 octobre 1829, les portes de l'église de Laitre (canton de Vitrey, Haute-Saône), s'ouvraient devant un enfant né le jour même, et pour lequel son frère aîné venait demander le baptême. Le parrain était Jean-Baptiste Theurel, élève en théologie. Il voulait donner à son filleul le nom des apôtres saint Simon et saint Jude, dont on célébrait la fête. Ses parents voulaient qu'on le nommât Joseph, et, par une concession réciproque, on le nomma Joseph-Simon.

Ce petit Joseph, que ses frères et sœurs

regardèrent toujours comme un Benjamin, arrivait le huitième dans une de ces belles familles où la tendresse et la fermeté des parents croissent en raison directe du nombre des enfants qui entourent leur table et réjouissent leur foyer.

Son père, Jean-Baptiste Theurel, et sa mère, Marguerite Morot, honnêtes cultivateurs habitant le village de la Rochelle, trouvaient, dans un travail assidu et dans un ordre parfait, le moyen de subvenir à l'éducation de tous. Un commerce de bétail assez important, qui faisait la principale occupation du père, tout en exigeant de fréquentes absences de sa part, ne l'empêchait point de surveiller ses enfants, de leur témoigner une profonde affection et d'exiger d'eux la pratique exacte des devoirs qu'il remplissait tout le premier.

La mère portait vraiment bien son nom de Marguerite : c'était une véritable perle cachée dans l'intérieur de la famille, versant partout les trésors de sensibilité qu'elle portait dans son cœur, conduisant tout son monde d'une main douce et ferme, et sachant aussi bien corriger sans émotion que récompenser sans faiblesse. Elle présidait à la prière en commun, chantait des cantiques à ses enfants, lisait à haute voix et commentait si

bien, en famille, les lettres écrites par ses deux fils aînés, que des larmes silencieuses coulaient des yeux de son mari, et que ses enfants ne pouvaient se lasser de l'entendre.

Le résultat de cette éducation si chrétienne fut de développer, dans l'âme des enfants, les traits caractéristiques de leurs parents. L'énergie et la sensibilité distinguèrent au plus haut point les membres principaux de cette famille, qui compta deux prêtres, un évêque et une religieuse.

L'école paroissiale hâta les heureuses dispositions du jeune Theurel. Elle était alors dirigée par un excellent instituteur qui ne croyait pas avoir fait suffisamment quand il avait enseigné l'extraction de la racine carrée à ses élèves, mais qui cherchait aussi à extirper les vices de leur âme, et à former leur cœur. L'école de Laitre fortifiait les enseignements de l'Église et de la famille, et ses traditions sont encore vivantes dans le pays. Joseph Theurel y fit des progrès si rapides, que son maître, lui-même, en fut surpris, et le proposa pour la première communion deux ans avant qu'il eût l'âge exigé d'ordinaire.

Le curé de Laitre n'eut pas de peine à faire une exception. Il avait remarqué que le postulant, tout lutin et tout dissipé qu'il paraissait, avait une piété profonde, et d'autant

plus sincère qu'il cherchait à la cacher.

Des compagnons qui ont partagé ses jeux et même épié ses démarches, nous assurent que chaque jour il disparaissait, au plus fort des récréations et des jeux, pour entrer à l'église et y faire le chemin de la croix. Il avait alors neuf ans.

Cette dévotion aux souffrances du Sauveur fut celle de toute sa vie, et plus tard nous le retrouverons, dans l'église et les caveaux du Tong-King, renouvelant son exercice favori, comme il le faisait dans l'église de sa paroisse natale.

L'intelligence et la piété de l'enfant semblèrent, dès lors, l'indice de sa vocation. Lorsque son frère, Charles-François, partit en novembre 1840, pour suivre les cours du séminaire de Besançon en qualité d'externe, il emmena Joseph avec lui, afin de lui donner des leçons de latin.

Les deux frères habitaient le petit logement contigu à l'église Notre-Dame. Le vénérable curé de cette paroisse les avait pris en amitié, et de temps à autre il améliorait leur maigre régime en les invitant à sa table. En retour, Joseph servait une ou deux messes, chaque matin, dans l'église paroissiale. Quand un prêtre étranger lui donnait quelques centimes de gratification, il résistait courageusement aux

séductions de la mère Moreau, grosse marchande de sucre d'orge et de pâte de jujube, dont le tourniquet faisait fureur sous les arbres de Granville, et il donnait toujours son petit pécule aux pauvres.

Au bout de deux ans, Joseph Theurel savait assez de latin pour entrer en quatrième. Son frère, ordonné prêtre en septembre 1842, avait été nommé aussitôt professeur au séminaire de Luxeuil ; on décida que l'enfant l'y suivrait.

Avant de le laisser partir, ses parents lui remontrèrent qu'ils avaient fait de grands sacrifices pour donner de l'éducation à leurs nombreux enfants, que si on se décidait à lui faire entreprendre ces études, c'était dans l'espoir qu'un jour il serait le soutien de son père et de sa mère. Il répondit sans hésiter : « Vous savez comme je vous aime, mais je ne peux pas promettre cela, car je veux entrer dans une carrière où l'on ne gagne point d'argent. J'ai la confiance que, parmi mes frères et mes sœurs, il y en aura toujours un qui pourra vous assister dans votre vieillesse. »

Cette réponse surprit les parents, mais ils ne la comprirent bien que quelques années plus tard, quand il leur fit connaître sa vocation.

Le séminaire de Luxeuil compta bientôt le jeune Theurel parmi ses élèves les plus appli-

qués et les plus joyeux. Nul ne le surpassait en légèreté à la course; on ne pouvait triompher de lui dans la lutte; car, malgré le règlement, il avait un faible pour la lutte, et les plus robustes avaient peine à lui résister, tant il déployait de vigueur et de souplesse dans les rencontres qu'il aimait à provoquer.

Il réussissait également dans les luttes de l'esprit, et obtenait chaque année de nombreuses couronnes. En 1846, il réjouit son professeur de rhétorique en remportant le premier prix des concours diocésains. Sa piété demeurait la même, il n'y avait dans le tableau qu'une ombre souvent signalée par le supérieur à la proclamation des places : « Ce petit Theurel est un bon élève, disait solennellement M. Garessu, mais c'est un dissipé! » Aussi ne put-il jamais devenir sacristain, ni préfet de congrégation; ce furent les seuls succès qu'il n'obtint pas à Luxeuil.

Le jeune rhétoricien apporta sa joyeuse humeur au séminaire de Vesoul, où il étudia la philosophie et les mathématiques.

La maison de Vesoul est une des plus importantes du diocèse de Besançon. C'est là que se réunissent et font connaissance les jeunes gens du Doubs et de la Haute-Saône aspirant à l'état ecclésiastique. La variété des études, l'égalité des âges, la direction paternelle des

maîtres, la beauté du site, font de ce séminaire le séjour préféré des élèves.

Plus grave que les petits séminaires, moins austère que le grand, Vesoul semble placé sur les frontières du sanctuaire et du monde. C'est là que les idées mûrissent, que les aptitudes se révèlent, que les séparations s'effectuent.

Chaque classe d'élèves qui arrive a son caractère particulier et les années se suivent sans se ressembler. La classe de 1846 était tranquille et paisible, celles de 1845 et 1847 étaient fort dissipées, et la moitié seulement de leurs élèves arrivèrent au sacerdoce. Le jeune Theurel trouva donc des compagnons de joyeuse humeur, et fut moins remarqué parce que le nombre des dissipés était notable. C'était le plus intrépide joueur de boules de toute la maison ; il faisait école, était d'ordinaire chef de bande, et par son adresse et son sang-froid sauvait souvent l'honneur de son parti dans des cas désespérés. Toujours ardent et dévoué autant que sensible, il savait quitter le jeu pour faire une visite au Saint-Sacrement, s'entretenir de sujets graves, ou tenir compagnie à un camarade éclopé ou souffrant.

Ici nous pouvons rapporter une petite aventure qui donnera une idée des ressources que le jeune philosophe trouvait dans son esprit pour tourner les plus grandes difficultés.

La permission de rendre une visite à leur famille pendant le semestre était très-difficile à obtenir pour les élèves. Il était avéré que le supérieur accordait cette autorisation seulement *in extremis*. M. Theurel avait envie d'aller passer un jour avec ses parents, et, qui plus est, de célébrer la fête des boudins au sein de sa famille, selon la vieille mode comtoise. « — Tu n'obtiendras pas cela, lui dirent ses amis. — J'obtiendrai, j'en réponds. — Sans dire de mensonge? — Sans dire de mensonge. — Comment faire? — C'est mon secret. »

Quelques jours plus tard, le courrier apportait une lettre au timbre de Cintrey, écrite à la hâte par le frère de notre héros; elle était ainsi conçue : « Mon cher Joseph, le vieux grognon de locataire qui habitait nos chambres basses est mort ce matin au point du jour, on l'enterrera demain, et, en prenant le courrier, tu arriverais assez tôt pour la cérémonie. Par testament, il nous lègue tous ses biens meubles, avec cette condition expresse que les seuls membres de notre famille présents à ses funérailles auront leur part. Les absents sont exclus. C'est drôle, mais c'est comme cela, et, en bon frère, je te préviens pour que tu ne sois pas frustré. Si on ne te laisse pas venir, j'aurai du moins fait mon devoir. Je vais

à Cintrey acheter ce qui est nécessaire, et j'y porte ma lettre pour qu'elle puisse t'arriver à temps, et que tu puisses te mettre en mesure. A demain. Ton frère. »

M. Theurel porta cette lettre au supérieur qui la lut attentivement, et la trouva si naturelle qu'il ne soupçonna pas la supercherie. « — Voilà encore un singulier pensionnaire, dit-il, il paraît qu'il était bien grognard. — Oh! il grognait presque toute la journée. — Prenait-il pension chez vous? — C'était ma mère et mes sœurs qui lui préparaient ses repas. — Savez-vous la valeur de son héritage? — Non, monsieur, mais j'ai entendu maman dire que sa succession ne serait pas à dédaigner. — Eh bien, dit l'excellent supérieur, vous irez; si peu que vous ayez pour votre part, cela vous aidera toujours. »

Et l'espiègle, tout joyeux, se hâta de partir avant que l'affaire fût ébruitée. Quand il revint, ses camarades le félicitèrent, jugeant qu'il avait loyalement gagné son pari. Il n'essaya pourtant pas de recommencer l'année suivante, car le supérieur, tout en riant d'avoir été si bien joué, lui avait dit un jour à l'oreille : « *Non bis in idem*. N'y revenez pas. » Cette histoire est aujourd'hui légendaire dans les séminaires de Besançon, et les aspirants aux missions la racontent encore quelquefois

aux nouveaux venus; c'est même par l'un d'eux qu'elle nous a été rappelée.

Un autre jour, il donna de la sensibilité de son cœur une preuve singulière, et qui peint bien l'énergie et la résolution de son caractère. C'est un témoin oculaire qui parle :

« Le 2 février 1848, nous étions en promenade sur la route de Paris à Bâle. C'était fête au séminaire et jour de foire à Vesoul. En revenant de Pusey, nous trouvons, abandonné sur la route, un grand cheval gris, en proie à des convulsions violentes. Sans doute, son maître avait couru chercher du secours dans le voisinage. — En voyant le malheureux quadrupède se débattre sous l'étreinte de la douleur, notre groupe s'arrête, forme cercle, et chacun fait ses réflexions. Tout à coup, Theurel s'écrie : « Qui est-ce qui a un couteau? — Moi, » lui dis-je, en tirant de ma poche un gros couteau à scie, qu'il saisit vivement.

Déjà il avait retroussé ses manches, et se disposait à couper la gorge à l'animal, pour abréger ses souffrances, lorsque je réclamai. « Rends-moi mon couteau, nous ne connaissons rien à cette maladie, elle n'est peut-être pas mortelle. — On ne peut pas laisser souffrir ainsi cette pauvre bête ! C'est affreux de prolonger ses maux ! — Rends-moi mon cou-

teau, te dis-je; ce cheval est beau, si on le tue, il faudra le payer, et ton cœur te coûtera cher. » Il persistait dans son dessein, quand l'arrivée du professeur mit fin à cette scène, et sauva la victime. Bien nous en prit, car le cheval guérit de ses coliques, et si notre sensible ami l'eût saigné, il l'aurait bel et bien payé trois ou quatre cents francs. »

A la suite de cette rencontre, la question de l'âme des bêtes occupa tout le séminaire pendant trois semaines, et elle n'était pas encore éclaircie, quand la révolution de février fit proclamer la république, et changer le thème des dissertations.

Si c'est une tâche délicate que celle de conduire des jeunes gens de vingt ans, il faut avouer que cette tâche devient difficile à remplir dans les temps de trouble et d'effervescence populaire. Les bruits du dehors arrivent toujours à franchir les obstacles qu'une exacte surveillance peut leur opposer, et le meilleur moyen de calmer les esprits des élèves est encore de leur apprendre des nouvelles qu'ils ne pourraient longtemps ignorer.

Les élèves de philosophie se montrèrent aussi dignes que leurs maîtres furent bienveillants et paternels. On ne savait quelle tournure prendraient les événements. En évitant de heurter les idées nouvelles, on conserva la

paix avec tout le monde. Quand un commissaire vint demander, au nom de la ville, quels étaient les élèves qui voulaient servir la patrie dans la garde nationale, chacun voulut se faire inscrire, et le nom du jeune Theurel figurait au premier rang. Il imagina même de faire venir un sergent instructeur pendant les récréations, pour nous exercer au maniement des armes. En ce temps-là, on prenait au sérieux les idées les plus excentriques. Le sergent vint, sur l'invitation qui lui fut faite, et nous nous souvenons encore de la singulière figure que firent ceux qui l'avaient demandé, lorsqu'ils se trouvèrent en face de lui. Le vieux brave comprit qu'il s'agissait d'un tour d'écoliers, et il put d'autant moins se plaindre qu'on se montra généreux envers lui. L'instructeur manqué s'en alla boire à la santé des séminaristes, et apprit aux Vésuliens que, si on ne faisait pas l'exercice au séminaire, ce n'était pas faute de patriotisme, mais faute de sabres et de fusils.

Ces espièglerie sentimentales ou républicaines, jointes aux niches que notre jeune philosophe faisait au vieil Espagnol Pedro, portier transformé par lui en prédicateur, en apôtre, et quelquefois aussi en martyr, ne lui faisaient nullement perdre de vue ses études, ses exercices de piété et sa vocation. On lisait

au réfectoire les *Annales de la Propagation de la foi;* il en parlait volontiers avec quelques amis, et ne cachait point ses préférences pour les lettres du P. de Smet, du P. Laverlochère et de Mgr Retord, qui joignaient l'art de bien dire à celui de bien faire.

En juin 1848, nous philosophions sur l'apostolat de S. Ferréol et de S. Ferjeux; un ami commun, Joseph Ducat, observant qu'Athènes aurait grand besoin de recevoir de Besançon quelques apôtres, en échange de ceux qu'elle nous avait envoyés autrefois, J. Theurel répondit : « Si vous voulez, nous partirons. Vous êtes le plus âgé, vous serez Ferréol, et moi je serai Ferjeux. »

Tous deux partirent en effet, mais les rôles furent intervertis. Joseph Theurel fut évêque comme Ferréol, et Joseph Ducat mourut simple missionnaire comme Ferjeux.

Au mois de novembre 1848, le futur Ferréol se présentait au grand séminaire de Besançon. Il n'eut pas de peine à s'y faire recevoir, car on le regardait comme un des élèves les plus brillants, les plus solides et les plus pieux. En franchissant le seuil de cette tranquille et sainte retraite, il dit adieu à toutes les espiègleries, écrivit une lettre charmante au supérieur du séminaire de Luxeuil, pour lui demander pardon de sa dissipation d'autrefois,

et s'appliqua tout entier à ses études théologiques et aux pieuses méditations.

La vie du jeune aspirant avait été si pure, ses inclinations et ses goûts étaient si nettement dessinés, que son directeur, M. l'abbé Moussard, qui le connaissait depuis Luxeuil, l'invita sans hésitation à entrer dans les rangs du clergé bisontin. Il prit l'habit ecclésiastique le 25 mars 1849, et, à dater de ce jour, on l'appela par anticipation *Monsieur l'abbé.*

Beaucoup de gens du monde s'imaginent qu'on étudie la théologie comme on étudie le droit ou la médecine, à seule fin d'arriver à une carrière et d'exercer honorablement un état.

La question des études est quelque chose sans doute, mais elle est dominée tout d'abord par celle de la vocation, et nul ne s'avise de poursuivre, s'il n'a des raisons fondées de se croire appelé au saint ministère. On peut faire de la médecine sans dévouement, et réussir ; plaider une cause sans conviction, et la gagner ; mais il n'est pas possible d'être un bon prêtre sans être appelé de Dieu, ni de faire du bien dans l'Église sans avoir une vocation spéciale.

Aussi demande-t-on au prêtre des garanties que l'on n'exige ni du médecin, ni de l'avocat, ni du commerçant. On demande qu'il soit à

sa place, et le soin que l'on prend de chercher sa vocation, de l'affermir quand elle est reconnue, nous semble de nature à satisfaire les plus exigeants. Où sont les hommes de lettres qui emploient six mois à examiner s'ils seront bons ingénieurs, bons officiers ou bons écrivains ? C'est ce que l'on fait au séminaire. Les six premiers mois sont employés à rechercher la vocation de l'aspirant, les trois années qui suivent sont destinées à l'affermir.

Sûr désormais d'être appelé, notre jeune séminariste s'occupa dès lors de la sublime vocation qui avait fait le rêve de sa vie. Pendant les vacances de Pâques, il s'abandonna tout entier aux joies d'une famille tendrement aimée et fière de voir son troisième fils revêtu de l'habit ecclésiastique.

Tandis que père, mère, frères et sœurs fêtaient le nouvel abbé, celui-ci, d'après le conseil de l'Évangile, supputait les chances de mener à bonne fin son entreprise apostolique. Son frère aîné était chanoine de Reims, son frère Charles venait d'être nommé curé de Theuley, sa sœur aînée était une des plus dignes religieuses de la congrégation de la *Mère de Dieu*, sa plus jeune sœur, Marie-Thérèse, semblait devoir entrer dans la même voie. Des deux autres frères, l'un avait embrassé la carrière des armes, l'autre se desti-

nait à l'enseignement, les deux autres sœurs venaient de se marier. La prière qu'il avait adressée à Dieu, l'espérance qu'il avait manifestée plusieurs années auparavant se réalisaient ; à son tour, il pouvait réaliser le désir, depuis longtemps entretenu, de partir pour les missions.

Rentré au séminaire de Besançon le 15 mai 1849, il employa l'été à examiner sa vocation apostolique. Pour ne point troubler mal à propos la joie de ses parents, en les prévenant trop longtemps d'avance, il garda le secret sur les négociations entamées à ce sujet. Vers la fin de juillet, tout était décidé, et M. Moussard, son directeur, le croyait assez sûr de sa vocation pour l'autoriser à demander une place au séminaire des Missions Étrangères. Quelques élèves plus avancés que lui prenaient la même résolution, sans la faire connaître au public, mais la similitude des sentiments les rapprocha bien vite, fit deviner leurs intentions, et on ne les vit plus se promener ensemble sans dire : « Voilà la bande des missionnaires, » ou plus simplement : « Voilà les Indiens qui passent ! »

Nous avons vu cette bande prédestinée, et nous lui avons parlé à la fin du mois d'août 1849. La détermination de ses membres n'était plus un mystère. MM. Theurel, Contant

et Beuret voulaient partir tout de suite; les frères Ducat, MM. Bolard et Paris ne devaient partir que deux ou trois ans après (1).

L'abbé Theurel était le plus jeune et le plus joyeux membre de cette compagnie. Il suggérait les raisons les plus étonnantes et les moyens les plus originaux pour répondre aux objections, et vaincre la résistance probable des parents. « Vous viendrez à bout de réussir, disait l'abbé Contant à ses collègues; pour moi, j'y perdrai mon latin! » La prédiction se vérifia; les familles des autres aspirants trouvèrent dans leur foi la force de consentir au départ de leurs enfants, mais le père de l'abbé Contant ne voulut jamais entendre raison. Cultivateur aisé et laborieux, il se figurait que son

(1) M. Contant (Charles), de Bonboillon, est mort le 30 mai 1862, après douze années d'un pénible apostolat chez les Carians (Malaisie).

M. Beuret, de Villers-la-Ville, mort le 14 septembre 1853, n'a évangélisé le Laos que pendant deux ans.

M. Ducat (Henri) entra dans la Compagnie de Jésus en 1852; il est encore missionnaire en Algérie.

M. Ducat (Joseph), frère du précédent, et de Besançon comme lui, mourut à Bangkok le 25 avril 1862, après neuf ans d'apostolat. Sa vie a été écrite par M. Moussard, aumônier du Sacré-Cœur.

M. Bolard (Clovis), de Vernierfontaine, parti en 1852, est depuis cette époque missionnaire à Pondichéry.

M. Paris (Pierre), de Rioz, parti en 1855, est actuellement missionnaire en Malaisie et chargé de la chrétienté chinoise de Singapore.

Ces six missionnaires se sont trouvés ensemble au séminaire de Besançon avec Mgr Theurel.

fils devait être curé à quelques kilomètres du village natal, afin que lui-même, Jean Contant, pût aller de temps à autre dîner avec le titulaire, et jouir de sa compagnie. Les âmes des sauvages le touchaient peu, et il ne voyait pas pourquoi son fils s'en occuperait plutôt qu'un autre. Pour obéir à sa vocation, M. Contant dut quitter furtivement la maison paternelle; le cœur faillit lui manquer quand il traversa la chambre où dormaient ses parents, mais il sortit sans jeter un regard en arrière, et quand on soupçonna son départ, il était déjà loin, se rendant vers son ami Theurel qui l'attendait.

On devait se trouver à Paris pour le 1er octobre, et le rendez-vous était donné à la Rochelle, le 26 septembre. Les courtes vacances de l'abbé Theurel avaient été attristées par les douleurs d'une prochaine séparation. Après avoir résisté et fait valoir tous les arguments ordinaires en pareil cas, la famille s'était résignée. Les parents avaient dit au jeune homme : « Nous voyons bien que c'est votre vocation, puisque vous nous le donniez déjà à entendre dès l'âge de dix ans. Nous sommes bien attristés de votre départ, mais nous nous soumettrons à la volonté de Dieu ! » — « Vous êtes bienheureux d'entendre ces paroles, lui dit l'abbé Contant, tandis que moi, je suis

réduit à demander pardon de ma fuite à des parents qui n'ont rien voulu comprendre. »

Les futurs missionnaires se rendirent sur la route de Paris à Bâle, pour attendre la diligence de Langres. « Quand j'entendis crier l'essieu de la voiture qui arrivait à Cintrey, écrivait plus tard M. Theurel à un ami, je sentis un frisson courir dans mes veines. Ma pauvre mère me jeta un regard que je n'oublierai jamais. Il me semble que j'avais bien du courage, mais elle en avait encore plus que moi ! Jusqu'à Langres nous avons été un peu tristes, mais depuis là nous n'avons plus songé qu'à notre vocation et à la vie nouvelle que nous allions mener. » Le 30 septembre, ils étaient à Paris.

Parmi les nombreuses associations religieuses qui se sont relevées sur notre sol de France, il n'en est pas qui excite des sympathies plus universelles et plus profondes que celle des Missions Étrangères. Nous osons dire aussi qu'il n'en est pas qui les justifie mieux et les mérite davantage. Lorsqu'on entre dans cette maison, rien ne frappe le visiteur que la simplicité apostolique des cellules et de leur ameublement. Tout respire la pauvreté, il est vrai, mais tout annonce le dévouement et la foi. Ces hommes qui accourent des quatre coins de la France sont animés d'un même

esprit. Pour eux, la vie de ce monde n'est pas la vie, ils n'en ont guère souci. Sachant que bientôt ils seront séparés les uns des autres pour le reste de leur carrière, ils se dédommagent en s'aimant d'une ardente charité, tandis qu'ils vivent dans ce cénacle où ils se préparent à tous les sacrifices et à tous les genres de mort. Rien n'égale la cordialité avec laquelle on est reçu dans cette maison bénie, rien ne trouble l'intimité qui règne entre toutes ces âmes inspirées par le même esprit, animées des mêmes espérances. Quand on a passé seulement quelques heures au milieu de ces jeunes gens d'élite, on ne peut s'empêcher de répéter la parole si connue des païens au sujet des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment! »

Pendant les trois années qu'il passa dans cette maison, l'abbé Theurel en adopta si bien l'esprit et les règles, qu'il fut considéré comme un des meilleurs élèves et des sujets les plus capables de faire honneur aux Missions par l'énergie de son caractère, l'élévation de ses vues et l'activité de son zèle.

Au moment de son arrivée, le séminaire comptait à peine quarante élèves, la discipline était fort douce. La gaieté et l'entrain qui règnent dans cette maison allaient trop bien au caractère de notre jeune aspirant pour ne

point l'attacher du fond du cœur à cette congrégation qu'il avait choisie, et qu'il aima toujours de l'amour le plus tendre. Aussi, dans ses lettres aux condisciples de Besançon, il célèbre son bonheur, et invite ses amis à le partager.

« Venez-vous bientôt? dit-il à l'un d'eux. Vous ne sauriez croire comme le régime de cette maison irait à votre caractère si ouvert et si joyeux. La vie paraît un peu dure en commençant, mais on y est bien vite fait, et tout le monde est si bon, que c'est un plaisir véritable de se soumettre à une règle dont personne ne semble presser l'application. Si vous amenez quelque camarade avec vous, ce sera mieux encore que de venir seul, mais, pour Dieu, ne nous amenez pas d'enthousiaste. Son ardeur se refroidirait bien vite derrière les cloisons de nos cellules. Il nous est venu, ces jours derniers, un missionnaire amateur qui ne rêvait que forêts vierges du nouveau monde, hautes herbes des savanes, langage sentimental, grands spectacles de la nature, et autres fariboles tirées de Bernardin de Saint-Pierre ou de Chateaubriand. Quand il a eu passé trois jours dans sa cellule, et goûté notre riz au piment, son enthousiasme était refroidi, il a résolu de rester en Europe, a parlé de Saint-Sulpice où il ne restera sans

doute guère, et je parierais qu'au lieu de se faire missionnaire, il deviendra commis voyageur. Pour demeurer ici, il faut tâcher d'être tout à Dieu, et alors on peut venir à coup sûr, car on y reste non-seulement sans peine, mais on y est plus joyeux que partout ailleurs. Si vous saviez comme on s'amuse à notre maison de campagne de Meudon! Ne vous en déplaise, c'est bien autre chose qu'à Trepillot (1)! »

L'abbé Theurel était le boute-en-train des récréations de Meudon, comme il l'avait été des récréations de Luxeuil et de Vesoul. Et vraiment, les futurs apôtres de la Chine et du Japon se récréent à merveille pendant leurs vacances. Nous nous souvenons d'une espèce de charade jouée sous les grands arbres de cette tranquille demeure. Les élèves représentaient la vie du missionnaire dans trois états qui devenaient le sujet de trois tableaux différents. Au premier, on voyait l'enfer du missionnaire, sous la figure d'une place de procureur à Paris, Singapore ou Hong-Kong. Le malheureux condamné à la procure, c'est-à-dire aux soins matériels des missions, était soumis aux exigences les plus bizarres et les plus capables de lui faire sentir les inconvé-

(1) Trepillot est la maison de campagne du séminaire de Besançon.

nients de sa position. Le purgatoire était placé dans le royaume de Siam, où le ministère semble stérile, où les conversions sont rares, la vie relativement douce, et les peuples atteints d'une apathie qui résiste à tous les efforts du zèle et de la charité. Le ciel, au contraire, est placé au Tong-King, où le missionnaire est traqué par les persécuteurs, porte la cangue, reçoit des coups de rotin et souvent le coup de sabre qui le met en possession de la vie éternelle, et féconde dans son sang les âmes qu'il a engendrées à la foi. Toutes ces scènes, représentées avec autant d'intelligence que d'entrain, étaient l'expression fidèle des sentiments de l'assistance, et dans la réalité, comme sur la scène de Meudon, les missions les plus pénibles sont toujours les plus enviées.

Les pieuses habitudes du séminaire sont bien de nature à entretenir ces idées généreuses. Au fond d'un magnifique jardin que la manie des alignements de Paris a jusqu'ici laissé intact, s'élève un oratoire dédié à Marie, reine des martyrs et reine des confesseurs. Là, les samedis et les veilles de fête, les élèves se réunissent pour chanter des antiennes et des cantiques à la Reine des apôtres et à l'Étoile de la mer. Avant de rentrer dans sa cellule pour prendre le repos de la nuit, on

entre dans la *salle des Martyrs*, où sont rangées les châsses contenant les restes glorieux des Borie, des Cornay, des Jaccard, etc... avec les instruments de leur supplice et des tableaux peints par des témoins oculaires de leurs souffrances et de leur mort (1).

« Notre salon de réception, écrit le jeune missionnaire, n'a ni fauteuils ni délassants, on dira bientôt que la couleur de ses tentures fut jadis rouge ; mais il est tapissé de tenailles, de rotins, de nattes ensanglantées et d'ossements glorieux. Si vous saviez comme on y prie bien, et comme on se sent grandir le courage en présence de ces restes vénérables qui sont ceux de nos devanciers et amis ! »

Ni l'étude ni la prière ne faisaient oublier au futur missionnaire sa famille et tous ceux qu'il aimait. La sœur aînée, entrée depuis douze ans dans la congrégation de la Mère de Dieu, ne l'avait pas reconnu quand elle le vit arriver dans le parloir de son couvent; mais bientôt elle admire ce qu'il y avait de maturité et de résolution dans cette tête de vingt ans, et de zèle dans cette âme désormais toute à Dieu. Notre-Dame des Victoires et le

(1) La cause de la béatification de ces martyrs étant sur le point d'être introduite, on a dû, pour obéir aux prescriptions de la sacrée Congrégation des Rites, enlever ces châsses. Elles sont maintenant déposées dans un caveau souterrain de la chapelle du séminaire.

couvent de la rue Barbette étaient le but de toutes ses sorties, et quand il avait prié la Vierge Immaculée à laquelle il s'était spécialement consacré, son plus grand bonheur était d'aller près de sœur Onésime, pour y parler de Dieu, de la famille et du pays.

Un fait, qui nous est révélé par sa correspondance intime, nous apprend avec quelle foi il envisageait tous les événements qui intéressaient les siens. Sa jeune sœur Marie-Thérèse avait achevé son éducation chez les dames de l'Enfant-Jésus, à Langres. Il l'aimait tendrement. Tous deux avaient fait, pendant les vacances de 1849, de magnifiques promesses de vivre à jamais pour Dieu seul : lui devait être missionnaire, elle, religieuse.

Dix-huit mois plus tard, le jeune clerc apprit que sa sœur, obéissant à un entraînement fort légitime du reste, songeait à embrasser un autre état; il dit à sœur Onésime : « Je crains que Marie-Thérèse ne se fourvoie. Elle va s'engager dans le mariage, tandis que Dieu l'appelle à la vie religieuse ; si elle se marie, elle ne fera pas sa volonté. » Et il se mit à prier, demandant à Dieu de conduire sa sœur dans l'éternité si elle ne devait pas répondre aux desseins qu'il avait sur elle.

Peu de temps après, Marie-Thérèse tombait malade et faisait écrire une lettre touchante

à son frère, qui n'eut pas le temps de répondre, car la malade mourait le jour même où il reçut sa lettre (8 mai 1851). Le lendemain, l'abbé Theurel écrivait à sœur Onésime : « Je n'ai pu vous voir ces jours derniers pour vous annoncer la maladie de Marie-Thérèse, et il faut, aujourd'hui, que je vous annonce, sans préparation aucune, le retour de cette chère petite dans le sein de Dieu. Cela ne vous causera pas, je l'espère, de ces émotions que l'on trouve dans les cœurs qui n'ont pas au ciel le centre de leurs affections. Pour moi, quand même je vous écris les larmes aux yeux, — ce qui ne vous étonnera pas, puisque vous connaissez ma tendresse toute particulière pour cette chère défunte, — j'avoue cependant que je suis heureux dans le Seigneur de cette mort prématurée, et je remercie la miséricorde divine que je vois s'être visiblement exercée sur notre sœur. La piété constante de Marie-Thérèse ne me laisse pas de doute sur son salut. A nous de la sortir du purgatoire, auquel peu d'âmes doivent échapper. » (10 mai 1851.)

C'est dans ces sentiments de foi que le jeune missionnaire s'entretenait avec ses parents et ses amis, tandis que la fermeté de son caractère le faisait de plus en plus apprécier de ses maîtres. Un directeur dont l'énergie était proverbiale dans la maison, le vénérable

M. Charrier, confesseur de la foi, encourageait le jeune lévite et nous soupçonnons fort qu'il ne fut point étranger à la désignation de M. Theurel pour une des missions les plus recherchées et les plus éprouvées, la mission du Tong-King.

La congrégation des Missions Étrangères, pas plus que les évêques dans leurs diocèses respectifs, ne permet à ses prêtres de choisir les missions qui leur conviennent. Ce sont les directeurs de Paris, rassemblés en conseil, qui assignent à chacun la portion de la vigne du Seigneur où ils doivent travailler. Délégués eux-mêmes par toutes les missions, les directeurs connaissent les besoins de chaque Vicariat Apostolique, ils jugent des aptitudes de chaque aspirant, et nul ne s'aviserait de réclamer contre leur décision, notifiée d'ordinaire quelques semaines avant le départ.

Ce fut le samedi 5 juin 1852 que M. Theurel reçut la consécration sacerdotale, et, le lendemain, on lui livra le secret de sa destination. Ses parents désiraient assister à sa première messe, on le crut assez courageux et assez fort pour lui permettre de la célébrer en Franche-Comté, et, trois jours après, il était à Theuley, entouré de sa famille et de ses amis, heureux de le voir à l'autel, mais s'effrayant

de le savoir destiné à la plus éprouvée de toutes les missions.

Après quatre jours passés dans les larmes autant que dans la joie, le missionnaire s'arrache aux embrassements d'un père et d'une mère qu'il ne devait plus revoir, et court à Reims, où nous le trouvons déjà le 13 juin.

Là, une épreuve qu'il n'avait point prévue l'attendait ; son frère et parrain, chanoine de Reims, effrayé des dangers qu'allait courir le jeune prêtre, mit tout en œuvre pour le retenir en France, il aurait voulu l'avoir auprès de lui. Le cardinal Gousset en était fort d'avis, et lui aurait immédiatement assigné un poste dans son diocèse. Exhortations, larmes et prières, tout fut mis en œuvre pour émouvoir ce cœur si sensible. Le jeune missionnaire fondait en larmes, il se jeta en sanglotant dans les bras du chanoine. « Quoi ! mon frère, lui dit-il, c'est vous qui me retenez ! Et quand on me donne un poste d'honneur, quand on me place au premier rang pour combattre, vous me conseillez la désertion ! Vous voulez que je résiste à l'appel de Dieu lui-même ! Non, j'irai, quoi qu'il m'en coûte, car je suis appelé. » Ils se séparèrent le cœur brisé, et plus tard, le missionnaire racontait que cette épreuve avait été la plus rude de sa carrière apostolique.

De retour à Paris, M. Theurel s'occupe avec

ardeur de sa mission nouvelle ; il annonce son bonheur à ses amis, et prend toutes les mesures capables d'assurer les fruits de sa vocation. Voici ce qu'il écrit à sa sœur, dès le 23 juin : « Nous ne savons quand nous partirons, et nous allons attendre qu'une occasion favorable se présente en France ou en Belgique. J'aurai un compagnon de route jusqu'au Tong-King même, où nous nous séparerons. Nous irons en barque et en costume tonquinois, de sorte que je n'aurai pas à traîner la terrible queue chinoise. Mes vêtements consisteront dans un large pantalon et une sorte de blouse avec un turban bleu foncé pour coiffure. Je suis enchanté de la part que Dieu me fait, je ne donnerais pas mon Tong-King pour rien au monde, pas même pour la Corée. La Corée est aussi persécutée, mais elle n'a pas, comme mon Tong-King occidental, 65 prêtres indigènes, 5 séminaires, 270 catéchistes, 469 religieuses et 140,000 chrétiens. Mgr Retord est aussi un évêque incomparable. Enfin, il n'y a pas en Corée cet heureux communisme qui fait régner entre les neuf missionnaires, y compris le Vicaire Apostolique et son coadjuteur, la plus parfaite fraternité. Rien ne peut valoir mon Tong-King.

« J'étudie l'imprimerie avec ardeur, je passe

à la maison Didot toutes mes soirées. C'est un peu fatigant, mais c'est la volonté de Dieu; au reste, j'ai du goût au métier. »

De fait, l'apprenti imprimeur fit de si rapides progrès, qu'en moins de trois mois il apprit à fondre les caractères, composer, mettre en pages, encrer, tirer, etc., ce qui le mit à même, plus tard, de diriger une imprimerie et de former à son tour des ouvriers.

Durant son séjour à Paris, il s'était lié d'amitié avec deux élèves dont l'heureux caractère avait une grande ressemblance avec le sien. C'étaient MM. Dallet, de Langres, et Vénard, du diocèse de Poitiers. Également intelligents et pieux, ces jeunes gens s'aimaient d'une affection qui fut plus forte que la mort, et dont nous trouverons de touchantes preuves dans la suite de ce récit. M. Dallet partit le premier, et s'embarqua pour l'Inde. C'est lui qui a composé le *Chant du départ* des missionnaires, sublime élan de foi, d'amour et de poésie, que l'on chante dans l'église des Missions, lorsque les élus vont partir.

Le refrain seul dit assez à quelle source le poëte a puisé ses inspirations.

Partez! amis; adieu pour cette vie,
Portez au loin le nom de notre Dieu.
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie.
Adieu, frères, adieu!

En attendant le 19 septembre, jour où il devait partir avec M. Vénard, l'abbé Theurel recevait les adieux de sa famille. Il lut en pleurant les lettres que lui adressèrent ses frères et sœurs, et il conserva comme une relique celle que ses vieux parents lui écrivirent d'une main tremblante. « J'ai reçu, disait-il à sœur Onésime, deux pages de l'écriture de maman avec sa signature et celle de papa. C'est la foi la plus vive, à côté de la plus tendre affection. J'irai passer à Écouen la journée de mardi; comme vous serez la dernière personne de la famille que je verrai, je pourrai bien avoir le cœur gros en vous disant adieu. J'espère cependant que la fermeté de notre foi se communiquera quelque peu à nos cœurs. »

Dix jours après, il écrivait d'Anvers : « Ma très-chère mère Onésime, savez-vous qu'au sortir du château d'Écouen j'avais bien mal au cœur... Ce n'était point là, du reste, une première épreuve. Depuis un mois environ, je ressentais très-vivement mon dernier sacrifice, et si je vous avais, en ce point, ouvert tout mon cœur quand j'étais près de vous, j'aurais fait fendre le vôtre. Aussitôt que je fus seul, je priai Dieu d'agréer ces déchirements en union avec les vôtres, et si mon cœur a supporté, dans ces jours, des assauts qui lui étaient presque inconnus, j'espère du

moins que ces efforts seront comptés et réunis *à la masse.* »

Ces lignes si émues et si résignées sont une réponse à ceux qui croient le cœur des missionnaires fanatisé et insensible aux affections de la famille et de la patrie. Non, les apôtres modernes n'ont point étouffé les sentiments les plus nobles de la nature. Leur cœur renferme des trésors de tendresse filiale, d'affections patriotiques, mais, comme le Père des croyants, ils immolent ces affections sur l'autel de la foi ; ils savent qu'ils ne doivent point laisser la vérité captive, et comme l'Apôtre des nations, ils se disent : « Dieu m'appelle, malheur à moi si je n'évangélise pas ! »

La veille du départ, le courrier de Chine apporta au séminaire la nouvelle du martyre de M. Bonnard, décapité au Tong-King occidental le 1er mai. « Bien entendu, dit M. Theurel, la nouvelle a été accueillie par tous avec des transports de joie, à plus forte raison par nous qui allons remplacer ceux qui tombent. C'est dans mon Tong-King occidental qu'est tombé ce nouveau martyr. Au départ, les amis m'ont souhaité son sort, et le dernier mot de M. Charrier a été : « Au revoir, reve-« nez-nous dans une caisse (1). »

(1) C'est ordinairement dans une caisse soigneusement scellée qu'on rapporte les restes des missionnaires mis à

La cérémonie des adieux eut lieu le dimanche soir, 19 septembre 1852. Un seul ami était venu de Franche-Comté pour donner l'accolade fraternelle au courageux missionnaire. C'était M. l'abbé Rigny, professeur au collége Saint-François-Xavier, de Besançon. La vue de cet ami d'enfance, en lui rappelant les souvenirs les plus agréables, réjouit notre héros, mais ne l'ébranla point, et, à ce moment suprême, il se trouva si calme et si joyeux qu'il s'en étonnait lui-même quelques jours après, et qu'une fois monté dans l'omnibus qui devait le conduire à la gare du Nord, il se mit à chanter le *Te Deum* avec ses compagnons.

Le lendemain, 20 septembre, les cinq voyageurs (1) arrivaient à Anvers où ils devaient s'embarquer. Un retard de trois jours, occasionné par les dispositions à prendre pour l'aménagement complet du navire, leur permit de visiter la ville et de faire quelques connaissances. « Un brave homme, qui savait qu'ordinairement on fume dans les missions, nous fit présent de mille cigares de douze ans, auxquels l'âge avait ôté la force, et qui nous

mort par les persécuteurs, pour les placer dans la *salle des Martyrs*.

(1) M. Coulon, de Montauban, pour le Camboge ; MM. Lavigne, d'Aire, et Vénard, de Poitiers, pour la Chine; M. Perrier, de Nantes, pour le Tong-King méridional.

habitueraient sans danger à fumer, tout en charmant les ennuis de la traversée. » Le 23, on leva l'ancre, et *le Philotaxe* se dirigea vers la mer du Nord.

Le Philotaxe était un clipper américain tout neuf et des plus fins voiliers que l'on pût voir. Il avait pour commandant M. de Ruyter, le doyen des capitaines d'Anvers.

« Tous ceux qui nous ont parlé de ce digne homme, dit le missionnaire, n'avaient pas assez de louanges à lui donner, et, vraiment, je crois qu'il les mérite. Il est d'une bonhomie égale à celle d'un homme de la campagne. Il nous a reçus avec une bienveillance et une simplicité en harmonie avec ce caractère, et nous a dit spontanément que nous pourrions célébrer la messe à son bord quand le temps le permettrait, ce dont nous sommes très-reconnaissants. Il nous a prévenus que son équipage faisait toujours maigre le vendredi, et que nous pourrions faire aussi abstinence le samedi, si nous le désirions. Grâce à ces dispositions exceptionnelles, il paraît que nous ne serons pas exposés aux mille petites misères qui sont trop fréquentes dans les longues traversées. »

Tandis que nos voyageurs payaient leur tribut à la mer, survint une bourrasque qui dura cinq jours, et les obligea de relâcher

dans le port de Plymouth, depuis le 1er octobre jusqu'au 10. Cet accident leur fut très-utile, car ils purent annoncer à Paris que M. Coulon venait d'être atteint d'une maladie de poitrine qui rendrait son voyage inutile. On envoya en toute hâte M. Basset, de Digne, pour le remplacer, et, le 10 octobre, la traversée recommença pour durer cent vingt-neuf jours. En arrivant à Singapore, le missionnaire adressa son journal de voyage à ses parents. Ces pages sont écrites avec un abandon plein de simplicité et de grandeur. C'est un homme instruit écrivant à des gens qui ne le sont pas. Il entre dans des explications détaillées pour faire comprendre à ses bons parents toutes les choses qu'il raconte. Géographie, histoire naturelle, art nautique, légendes maritimes, physique générale, et même théorie scientifique des vents alizés, viennent tour à tour sous sa plume et revêtent les formes les plus agréables. Les souvenirs de famille et les sentiments de la foi la plus vive émaillent ce récit de fleurs brillantes et l'embaument des plus suaves parfums.

« J'étais en face de Madère, dit-il, lorsqu'une pensée me traversa l'esprit, je me retirai à l'écart. Je n'étais pas loin des côtes d'Afrique, j'avais là un frère tendrement aimé, et que je n'avais point embrassé avant mon départ.

Après avoir brisé le cœur à bien des personnes chères, pour aller au bout du monde gagner quelque âme à Jésus-Christ, je me demandais si le métier des armes n'empêchait point mon frère de penser à la sienne, et s'il s'assurait ce salut que je portais à d'autres!... Frère, si quelques jours ces lignes passaient sous vos yeux, rappelez-vous que j'ai versé des larmes à votre souvenir, et je ne l'avais point fait en quittant deux fois la famille!... Ces préoccupations me firent oublier le beau ciel de Madère. C'était un vendredi, jour béni de la passion de notre sauveur, je fis le chemin de la croix pour les vivants et pour les morts, et mon âme recouvra sa paix.

« De ceci vous concluez, mes bien-aimés parents, que le cœur n'a pas encore cessé de battre dans ma poitrine, que quelquefois même il bat bien fort, au souvenir de ceux qu'il aime. Ne croyez pas cependant que ces émotions soient par trop pénibles, elles étaient prévues et attendues. Je n'ai jamais pensé aller aux missions pour y trouver mes plaisirs, au contraire, je ne vais chercher que des peines, et comme c'est dans les sacrifices du cœur que consiste, pour moi comme pour vous, tout le mérite de notre séparation, je suis loin de me plaindre à Dieu lorsqu'il me laisse sentir la solitude que j'ai acceptée pour

faire uniquement sa sainte volonté. Un chrétien ne procure la gloire de Dieu que dans l'état auquel il est appelé ; fît-il merveille ailleurs, il ne lui en serait pas tenu grand compte. Or, ma vocation à moi, j'en suis assuré aujourd'hui plus que jamais, mon poste est au Tong-King occidental, et quoique pour m'y rendre il ait fallu renoncer à tout, excepté à l'assistance de Dieu, quoique j'aille remplacer un martyr et que je me trouve bien petit et bien faible en face de ces dangers, eh bien, malgré tout cela, et, bien mieux, à cause de tout cela, je me sens plein d'ardeur et de fermeté pour remplir l'œuvre de Dieu. Que je vive ou que je meure, c'est l'affaire de Dieu. La mienne est d'avoir confiance et de ne m'inquiéter de rien ; à chaque jour suffit sa peine ; je veux vivre au jour le jour, voilà mon grand principe. »

Le passage de la ligne s'effectua sans incident. Le capitaine du *Philotaxe* avait des sentiments trop élevés pour permettre à ses matelots les ridicules cérémonies auxquelles on soumet les passagers qui la franchissent pour la première fois. En retour de cette attention, les missionnaires offrirent deux bouteilles de cognac et deux cent cinquante cigares aux quinze hommes du bord, et l'entente la plus cordiale ne cessa de régner

entre les passagers et l'équipage du navire.

Après six semaines de voyage, les pains d'autel se gâtèrent, et les missionnaires, privés du bonheur d'offrir le saint sacrifice, en furent réduits à chanter des cantiques sur le pont, ou à réciter leur office en commun. L'étude, la prière, les joyeuses conversations à l'arrière du navire abrégent le voyage, et ils arrivent à Singapore le 12 février 1853, après une des traversées les plus agréables qu'aient enregistrées les annales des missions.

A Singapore, ville où l'on trouve des gens de toutes nations, des peaux de toutes couleurs et des costumes de toutes sortes, « depuis le costume européen jusqu'à celui que l'on donne à Notre-Seigneur sur la croix, » les missionnaires commencent à coucher sur la natte, comme ils le feront le reste de leur vie. « C'est un peu dur les premiers jours, pour les côtes des barbares d'Occident, » mais il paraît qu'on s'y fait bien vite, puisqu'au bout de quelques jours le missionnaire s'y déclare presque habitué.

De jeunes élèves du Tong-King méridional, envoyés au collége de Pinang par Mgr Gauthier, furent les premiers Tonquinois que M. Theurel aperçut. C'étaient des fils de martyrs, des confesseurs de la foi, qui venaient achever leurs études pour retourner ensuite

évangéliser cette terre éprouvée par le feu de la persécution. Cette rencontre lui fit désirer encore plus vivement d'arriver au terme de son voyage, et il saisit avec bonheur la première occasion qui se présenta de gagner Hong-Kong. Il partit avec MM. Vénard et Lavigne, à bord d'un navire anglais dont le commandant était loin de ressembler au capitaine du *Philotaxe*. La gaieté et la joyeuse humeur des missionnaires vinrent cependant à bout de dérider ce grave et original personnage. Charmé d'une petite fête qu'ils eurent l'idée de lui offrir, il jura d'en rendre compte dans les journaux anglais, et tint parole, à l'honneur de nos missionnaires.

Le séminaire des Missions Étrangères entretient à Hong-Kong, comme à Singapore et à Chang-Haï, une maison de procure, qui est le centre, l'entrepôt et le magasin général des missions de l'extrême Orient. C'est là que les missionnaires sont reçus à leur arrivée, là qu'ils séjournent, en attendant le moment favorable pour se rendre à destination. M. Theurel fut obligé d'attendre, pendant quatre mois, le passage des barques chinoises qui vont commercer au Tong-King. Dès les premiers jours, voulant faire connaissance avec le pays, il mangea une baie de *palma-christi* qui lui procura « une quinzaine de

vomissements destinés à lui apprendre qu'on ne plaisante pas avec les pays chauds. »

« Malgré ce léger accident, écrit-il à mère Onésime, j'ai toujours beaucoup de vigueur dans les membres et de courage dans l'âme. Lorsque vous m'écrirez, ne craignez pas de me donner des avis de perfection, s'il en vient sous votre plume; je serai très-heureux de figurer parmi les novices que vous formez. Mon âme se serait laissé volontiers conduire par la vôtre. Une autre âme qui se serait aussi bien entendue avec les nôtres, c'est celle de notre mère. Après votre départ pour la religion (1837), maman chantait souvent ces paroles du cantique : *Tu n'en pourras jamais trop faire : tu n'en feras jamais assez.* C'était en mémoire de vous, qui aviez souvent chanté cet air. Maman le répétait si fréquemment que je l'apprenais et le goûtais avec elle, et aujourd'hui c'est un des airs favoris que je joue sur mon accordéon. »

Plus loin, il rassure sa sœur en lui disant : « Vous avez tort de vous figurer pour nous tant de souffrances. On en a moins que vous ne pensez. Dans les premières années, on souffre de la chaleur et du régime alimentaire, on est couché durement, mais c'est une nécessité de ces climats de feu. J'ai toujours estimé que les peines corporelles n'étaient

rien, quand on les rapporte à Dieu. Ceux qui souffrent sont ceux qui, comme M. Arnoux (1), travaillent chez des peuplades sauvages. Ce cher compatriote s'est nourri tantôt de riz sec et de sel, tantôt de feuilles d'arbres, de racines, de pousses de bambou, et il allait mourir lorsque le Vicaire Apostolique l'a rappelé près de lui. Pour moi, je vais dans la plus belle de toutes nos missions, c'est la plus formée, la mieux administrée, celle où les missionnaires sont le plus heureux. Il y a persécution, mais cela ne fait pas de mal, puisque cela envoie toujours quelques âmes en paradis. Oh! vivent le Tong-King et Mgr Retord! »

En attendant sa part du travail de l'évêque d'Acanthe, M. Theurel vivait à Hong-Kong dans une joyeuse intimité avec MM. Chapdelaine et Vénard, tous deux destinés à la Chine et au martyre (2). Lorsqu'il fallut se séparer, M. Vénard, qui chantait bien et faisait encore mieux les vers, voulut faire des adieux en forme à son ami, et, la veille du dé-

(1) M. Arnoux, né au Mémont, canton de Russey (Doubs), était parti en 1850. C'était un sujet de grande espérance. On lui avait fait faire quelques études de minéralogie et de métallurgie, dans le but d'explorer et d'utiliser les mines du Laos. Après une mission des plus laborieuses dans ces montagnes ingrates, il mourut d'épuisement et de fatigue.

(2) Les actes du martyre de M. Chapdelaine, décapité le 29 février 1856, ont été écrits par un Franc-Comtois, Mgr Guillemin, évêque de Canton.

part, il lui chanta, sur l'air de *Castibelza*, les couplets suivants :

AU PÈRE THEUREL

PARTANT POUR LE TONG-KING

Adieux de son compagnon de route

Nous sommes tous des oiseaux de passage
Pour divers cieux ;
De notre Dieu nous portons le message,
Courriers joyeux.
On dit heureux celui qui de la rive
Va s'éloigner ;
Bien plus heureux qui vers le but arrive
Pour terminer (*bis*).

Bon compagnon, le grand Maître t'appelle,
Prends ton essor...
Ah ! puisses-tu, volant à tire d'aile,
T'abattre au port !
Nous, nous restons privés de ta présence,
Mais, dans nos cœurs,
D'un prompt départ nous mêlons l'espérance
Avec nos pleurs (*bis*).

Tu vas t'unir au bataillon d'élite,
Heureux soldat !
Cueillir la palme accordée au mérite
Dans le combat.
Pour toi déjà se tresse la couronne
De verts lauriers
Que le Seigneur ne réserve et ne donne
Qu'à ses guerriers (*bis*).

Nos rangs sont pris sous les mêmes bannières,
Restons unis ;
D'une famille ainsi qu'on voit les frères
Parfaits amis.

Si quelquefois nos âmes sont lassées,
Consolons-nous,
Nous nous dirons les misères passées
Au rendez-vous (*bis*).

Cette gracieuse attention de M. Vénard nous montre les sentiments qu'il avait pour M. Theurel, qui acquittera sa dette en écrivant un jour les actes du martyre de son chantre et poëte bien-aimé. A son autre ami, M. Dallet, déjà installé dans les Indes, le missionnaire rend ainsi compte de son voyage et de son arrivée au Tong-King :

« Mon très-cher père Dallet, le P. Poirier m'adresse une lettre tellement sérieuse, qu'elle me fait éclater de rire. Vous savez déjà, mon très-excellent ami, que les missionnaires de Mgr Retord, comme leur illustre patron, font profession d'une gaieté aussi constante qu'elle est nécessaire. Votre petite lettre du 1er août m'a fait un très-grand plaisir, toute courte qu'elle était. Il est vrai que la saisie des lettres européennes a déjà fait des martyrs, mais cela n'arrive pas souvent, car nos hommes sont très-habiles et très-exercés. Depuis trois mois, je pense avoir écrit aux confrères de la mission au moins trente-cinq lettres, et j'en ai reçu un bon nombre; vous voyez que, sans avoir de poste, nous ne nous faisons pas faute de correspondre.

« Je suis parti de Hong-Kong dans les premiers jours de septembre, sur une jonque où l'on m'alloua, pour moi et mon courrier, cinq pieds de long, quatre pieds de large et vingt-sept pouces de haut, tout cela moyennant cent piastres (1). Comme je ne pouvais ni m'agenouiller ni m'asseoir, je demeurai couché, et j'ai dormi prodigieusement. Les Chinois ne furent à mon égard que curieux et importuns, je ne fus pas molesté gravement. Nous avons rencontré souvent des pirates, mais parce qu'ils nous voyaient armés de vingt-deux canons européens et flanqués de huit embarcations qui marchaient de conserve avec nous, ils n'osèrent pas nous attaquer.

« A Hai-Nan, la jonque commerça pendant deux jours, et, le surlendemain, au milieu d'une nuit très-noire et par un grand vent contraire, nous échouâmes. Il y eut à bord une épouvante générale et je promis à la sainte Vierge trois messes si j'arrivais au Tong-King.

« Les Chinois, tout en criant comme des ânes, travaillèrent comme des lions, et nous sortîmes sans avarie de ce mauvais pas.

« Après seize jours de navigation, nous arrivions à un port du Tong-King oriental. Descendu avec tous mes effets dans deux barques chrétiennes, j'arrivais en quinze heures

(1) Environ 550 francs.

chez Mgr Hermosilla, évêque dominicain. Je ne pourrais pas vous dire avec quelle bonté je fus accueilli, c'est pourquoi je ne l'entreprends pas. Monseigneur appela son coadjuteur, puis le provicaire, pour rendre la fête plus gaie. Je passai là douze jours, et repartis en barque, toujours la nuit, pour le Tong-King occidental.

« Dès la première nuit, nous fûmes soudain assaillis par une tempête qui nous fit faire à tous un fameux acte de contrition. Les vagues battaient les flancs de notre barque, à faire dresser les cheveux sur la tête ; ah ! cher ami, quelle journée ! Nous embarquions des lames épouvantables ; il arriva un moment où le niveau intérieur de l'eau était presque à la hauteur du niveau extérieur, il fut question de jeter les effets à la mer. Pauvre imprimerie, peu s'en est fallu qu'elle ne restât là (1) ! Pourtant, les Annamites chantaient leurs prières du ton le plus lamentable, et moi, tout en priant aussi, je les excitais à travailler et épuiser cette masse d'eau qui nous coulait bas. Le bon Dieu et la sainte Vierge se souvinrent encore de nous... Le vent se calma, nous étions sauvés... J'eus cette fois une terrible

(1) M. Dallet avait été, à l'imprimerie Didot, le compagnon de M. Theurel, et chacun des deux amis avait, en partant pour les missions, emporté un matériel assez considérable : presse, caractères, clicherie, etc.

peur. Personne n'eût pu donner de nos nouvelles, ni même dire ce que nous étions devenus. En changeant de barque quatre ou cinq fois, je finis par arriver chez Mgr Retord le 13 octobre. Il y avait plus d'un an que j'étais en route.

« Comme le village de Ké-Vinh est tout chrétien, Monseigneur vint me recevoir au fleuve avec le P. Néron et le collége de cent cinquante élèves. Un jour passé avec Monseigneur fit oublier tous les ennuis d'une année de pérégrination.

« Voilà pour le voyage. Quant au Tong-King, j'aurais de quoi causer avec vous trois jours et trois nuits. Mais il faut abréger. Mgr Retord, visitant alors une grande partie de son vicariat, me prit avec lui. Cela n'eut peut-être pas l'avantage de m'apprendre beaucoup la langue, mais j'appris à connaître la mission, la plupart des confrères, bon nombre de prêtres indigènes, de chrétiens, avec nos principaux colléges. »

Notre héros est arrivé sur la terre qu'il appelait de tous ses désirs, et qu'il doit arroser de ses sueurs. Avant de le suivre dans la vie errante et souterraine qu'il va mener pendant près de dix ans, arrêtons-nous un instant, et demandons-lui des détails sur ce pays si peu connu des étrangers, et où les missionnaires

catholiques ont seuls osé pénétrer jusqu'ici. Ces détails ne manqueront pas d'intérêt, et nous aideront beaucoup à comprendre les travaux et les mérites du missionnaire dans cette patrie d'adoption où il doit vivre et mourir.

II

LE MISSIONNAIRE

La mission du Tong-King occidental s'étend du 19e degré 30 minutes au 23e degré de latitude nord, ce qui lui donne environ quatre-vingt-huit lieues de longueur ; elle n'en a que vingt-cinq ou trente de largeur. Au nord, elle touche la Chine ; au midi, elle est limitée par l'Océan et le Tong-King méridional ; à l'ouest, par les montagnes du Laos ; à l'est, par le Sông-Ca, fleuve principal du pays, qui la sépare des missions du Tong-King oriental et du Tong-King central, tenues par les dominicains espagnols. La superficie est d'environ 2,000 lieues carrées, divisées en sept provinces ou départements. La région des montagnes est couverte de magnifiques forêts qui servent

de repaire aux animaux féroces de toute espèce, excepté le lion. Les éléphants, les sangliers, les buffles et les boas y sont communs, les tigres en sont les hôtes les plus redoutés et les plus nombreux.

La plaine est sillonnée par des fleuves dont le débordement périodique communique à la terre une fertilité prodigieuse. Le blé et la vigne n'y croissent point; mais, en revanche, ces terres chaudes et marécageuses produisent une immense quantité de riz, de légumes et de fruits excellents.

La vie y est à un bon marché fabuleux. Avec deux sous par jour, un homme peut vivre honnêtement. Aussi, la population spécifique est-elle trois fois plus forte qu'en France, et les évaluations les plus faibles font monter à six millions le total des habitants du seul Tong-King occidental. Les mariages se font de bonne heure, les familles sont nombreuses, et l'entretien des enfants est d'autant plus facile qu'avec quarante sous de coton on les habille pour un an, qu'une cabane de bambous, élevée en quelques heures, suffit à les abriter, et que la terre, recouverte d'une mauvaise natte, leur tient lieu de lit, de table et de chaise.

Dans les plus fortes chaleurs, le thermomètre monte jusqu'à 32° Réaumur ; il ne des-

cend jamais plus bas que 8 degrés au-dessus de zéro, dans l'hiver ou saison des pluies. Les brusques variations de température et les exhalaisons marécageuses engendrent de fréquentes maladies. Le choléra et la fièvre typhoïde y font souvent d'affreux ravages. Si les indigènes résistent mieux, les Européens ne peuvent tenir longtemps, et il est rare que les missionnaires parviennent à un âge avancé ; presque tous meurent usés par les travaux et dévorés par les fièvres, après dix ou quinze ans de résidence dans ces pays malsains.

La religion des habitants est assez difficile à préciser. Les lettrés et le monde officiel rendent un culte solennel à Confucius ; chaque village a une pagode avec un bonze pour la desservir et honorer Bouddha. Le culte le plus répandu est celui des esprits ou génies tutélaires et celui des ancêtres, mais les doctrines sont aussi incohérentes que les divinités sont nombreuses, grotesques et bizarres.

C'est au milieu de quinze millions de païens adonnés à ces grossières superstitions, que vivent les 400,000 chrétiens qui forment l'Église du Tong-King, partagée en quatre missions. En général, le peuple ne leur est pas hostile, ce sont les classes lettrées et les mandarins qui provoquent toujours les mesures de rigueur, et suscitent les persécutions. Dans

les temps les plus calmes, les missionnaires ont presque toujours dû se cacher, et se sont trouvés soumis à cette surveillance jalouse dont les habitudes sont invétérées chez les Orientaux. Mais, depuis les sanglants édits portés en 1832 et 1833 par le roi Minh-Mênh, la persécution a duré jusqu'en 1863, et il ne s'est guère passé d'années où l'on n'ait compté plusieurs martyrs. La suite du récit nous en donnera de tristes preuves.

La première difficulté qu'ait à vaincre le missionnaire n'est pas seulement de s'acclimater, mais d'apprendre le chinois et la langue annamite, « langues si difficiles, remarque M. Vénard, qu'on les dirait inventées par le diable pour décourager les pauvres missionnaires. » Malgré ces difficultés et les déplacements continuels exigés par une visite pastorale, M. Theurel fit des progrès si rapides qu'au bout de trois mois et demi de présence au Tong-King, il fut en état d'entendre les confessions, et, quelques jours après, l'évêque le laissa seul avec un prêtre indigène.

« J'ai commencé à prêcher, écrit-il à M. Dallet, le premier dimanche de carême, et depuis, je fais l'administration d'une chrétienté. Ce dernier mois surtout, j'ai confessé toutes les nuits depuis six heures à minuit. Il faut vraiment que j'aie une fameuse constitu-

tion! Dormir très-peu est une habitude à prendre quand on arrive missionnaire en ce pays-ci. »

Ces progrès vraiment extraordinaires et cette ardeur au travail présageaient les succès que devait obtenir plus tard le jeune apôtre. De l'aveu de tous ses collègues, il fut un des Européens qui réussirent le mieux à parler la langue annamite dans toute sa pureté, et un des plus vaillants ouvriers évangéliques qui aient travaillé dans le Tong-King.

Les fêtes de Pâques furent troublées par un incident qui nous montre, dès les premiers jours, le caractère décidé du nouveau missionnaire. Après s'être accordé la jouissance de faire toutes les cérémonies de la semaine sainte, de laver les pieds à douze néophytes qui sanglotèrent d'émotion, adoré la croix, et chanté l'*Exultet* de sa plus belle voix, M. Theurel apprend qu'un mandarin doit venir faire une perquisition le lendemain. Le prêtre indigène est d'avis de fuir; mais les notables des chrétientés voisines, réunis pour la fête de Pâques, tiennent bon, s'excitent mutuellement, déclarant qu'ils sont en nombre pour se faire respecter, et que le mandarin n'arrivera pas jusqu'au père européen. En conséquence, on chanta l'office de Pâques, et quand le mandarin arriva le lundi de bonne heure,

tout était fini, et on avait déjà plié bagage.

« Le lendemain, conclut le missionnaire, *pro bono pacis* (pour le bien de la paix), je passai dans un autre mandarinat. Au lieu de fuir, j'aurais pu battre le mandarin et cent soldats s'il les avait eus, mais ce n'était pas le cas. » Arriva bientôt un avis de Mgr Retord annonçant qu'un nouvel édit de persécution allait paraître et qu'il fallait se blottir pour laisser passer l'orage. Aussi, le 8 mai, trouvons-nous déjà notre vaillant capitaine caché dans un réduit et écrivant sur ses genoux les lettres qui nous donnent ces détails.

Les loisirs que lui donna cette première bourrasque lui permirent d'adresser à quelques amis, désireux de connaître sa position, des renseignements exacts sur le vicariat auquel il était attaché. Il nous suffira de les résumer.

« La mission est divisée en trente-neuf paroisses, ce qui, sur une population chrétienne de 140,000 âmes, donne une moyenne d'environ 3,500 âmes pour une paroisse. La circonscription de chacune d'elles embrasse vingt ou trente villages, dont quelques-uns sont tous chrétiens; es autres sont mélangés d'idolâtres. Cinq ou six paroisses réunies forment le district d'un missionnaire européen. Dans chaque paroisse se trouve un prêtre annamite, qui en est le

curé, et quand la population est considérable, on lui adjoint un vicaire.

« Leur résidence s'appelle la *Maison de Dieu.* Elle consiste dans une petite maison entourée de bambous, d'étangs et de jardins ou terres, destinés à produire le riz et les légumes qui doivent nourrir les quinze ou vingt élèves que chaque paroisse doit entretenir. Parmi ces jeunes gens, les uns cultivent les jardins et les champs, les autres sont catéchistes, instruisent les enfants, accompagnent le prêtre dans ses courses, et le secondent dans toutes les fonctions de son ministère ; d'autres étudient les caractères chinois, le chant, le latin. On choisit parmi ceux-ci les élèves qui montrent le plus de dispositions, pour les envoyer dans les colléges destinés à former les catéchistes et le clergé indigène.

« Tous ces jeunes gens vivent aux frais de la mission, travaillent pour elle, et sont répartis dans les deux ou trois habitations ou Maisons de Dieu que possède chaque paroisse.

« Il arrive quelquefois qu'une résidence est dans la gêne, tandis que l'autre est dans l'abondance. Le Vicaire Apostolique, comme chef suprême de la mission, est le dispensateur de tous les revenus ; il reçoit le superflu des districts prospères, le verse au fonds commun, et l'en tire pour venir au secours de ceux qui

sont moins favorisés. Chaque année, les comptes sont réglés et communiqués aux missionnaires, qui peuvent ainsi se rendre compte de l'emploi de tous les fonds. » En 1854, la mission du Tong-King occidental, au moyen de ses récoltes et de l'allocation de la Propagation de la foi (environ 35,000 francs), ne nourrissait pas moins de 14 à 1500 personnes.

« Depuis vingt ans que durait la persécution, la plupart des églises avaient disparu. On y suppléait par des hangars en charpente, supportant un toit de feuilles de palmier.

« L'autel s'élevait sous le hangar central, et l'enceinte circulaire ménagée tout autour pouvait contenir de trois à cinq mille personnes. Tout cela se pose sur le sol, et peut se démonter et se remonter en un seul jour, comme une cage d'oiseaux.

« On comprend que, dans ce léger édifice, il n'y ait point d'ornements. Les bancs, la chaire à prêcher, les confessionnaux sont des meubles de luxe. Le prêtre parle debout devant l'autel ou assis dans un fauteuil de bambou, les fidèles sont à genoux ou assis sur des nattes. D'ordinaire le prêtre confesse à la fenêtre de sa chambre. On y adapte un treillis de bambou avec un rideau de soie. Le prêtre s'assied à l'intérieur, et le pénitent se tient à genoux en dehors de la maison, ce qui est

un moyen fort économique et supplée les confessionnaux européens. Cependant, à l'époque des missions, lorsque le prêtre confesse en rase campagne, son catéchiste porte une espèce de claie ou treillage de bambou, qu'il fixe en terre, entre le confesseur et le pénitent.

« Les cloches sont inconnues dans le pays. Pour appeler les chrétiens à l'office, on se sert d'une grande caisse de bois creux sur laquelle on frappe à coups redoublés, — comme on fait en Franche-Comté quand on donne le charivari. — Lorsqu'on n'a rien à craindre des mandarins, on se sert des tambours et des tam-tams qui figurent dans toutes les fêtes solennelles.

« A l'église, les hommes ont la tête couverte de leur turban, les femmes délient les longues tresses de leur chevelure, et les laissent flotter sur leurs épaules. Tous célèbrent alternativement les louanges de Dieu dans l'idiome du pays, et, comme la langue annamite est une langue chantante, il résulte de cet accord de voix traînantes et plaintives une harmonie indéfinissable dont les accents vont droit au cœur et arrachent souvent des larmes aux jeunes missionnaires. »

A ces renseignements généraux sur sa mission, M. Theurel ajoute quelques détails in-

times que nous reproduirons parce qu'ils peignent au naturel son caractère et celui de ses néophytes. Voici l'agréable leçon qu'il fait aux religieuses d'Écouen, en les remerciant d'une caisse remplie de différents objets, qu'elles lui avaient adressée comme cadeau de bienvenue au Tong-King.

« Quoique l'eau de mer soit entrée dans la caisse, rien n'a bien souffert, que le sucre candi, qui s'est fondu entièrement, a gâté la boîte qui le contenait, et quelques objets aux environs. De fait, c'était bien l'objet le plus inutile. Les effets moins nécessaires ensuite ce sont les sept pelotes que l'on a pris tant de peine à faire, et qui ne peuvent me servir à rien. Vraiment, j'ai bien compassion de la sœur qui s'est fatiguée à cet ouvrage. Les Annamites, tout en admirant l'habileté de la couture, ont bien ri de cette merveille nouvelle pour eux, et qu'ils ont baptisée *phép la chi em*, c'est-à-dire : *le prodige accompli par les sœurs*. Un prêtre indigène, prisonnier pour la foi depuis onze ans, s'en est fait du bon sang pendant plusieurs jours. L'un de mes catéchistes demande que vous en restiez là pour cet article, parce qu'il faut porter sur ses épaules les *phép la*, aussi bien que les autres objets. Je vous remercie des livres, en particulier de l'*Imitation de la sainte Vierge*. Ce-

pendant, conservez les livres français, qui vous sont quatre fois plus utiles qu'à moi. Si vous aviez des livres latins, à la bonne heure ; ils seraient très-bien reçus de nos élèves. Pendants d'oreilles, bracelets, colliers, c'est lourd ; j'en ai pour longtemps. Porte-plumes, médailles ou croix *d'argent,* ne vous en dépouillez pas. Pour les images, il faut qu'elles soient grandes (au moins dix pouces de haut), ce sont les plus estimées dans le pays. Lorsque vous voudrez m'envoyer quelque chose, voyez auparavant si cela doit vraiment m'être utile.

« Pour cette fois, je me permets de vous demander des scapulaires. Ici, quantité de personnes sont enrôlées dans la confrérie, mais n'ont pas de scapulaire, parce qu'il n'y a pas de drap dans le pays. Vous serez donc très-agréables à la sainte Vierge et très-utiles à nos Annamites en m'envoyant des scapulaires. Combien? dites-vous. Le plus que vous pourrez. Vous m'en enverriez dix mille, qu'en une année je les aurais tous distribués, car il n'y en a pas, et on les recherche très-fort.

« Vous m'enverriez quelques sacs à chapelets assez grands et solides, ce serait encore bien. Pour les œufs à chapelets, ils sont inutiles ; nos gens, n'ayant pas l'ombre d'une

poche dans leurs habits, ne savent qu'en faire. »

Le lecteur pourrait être curieux de savoir comment se faisait la distribution de ces chapelets, médailles et objets pieux, que la générosité de ses amis de France mettait à la disposition du missionnaire. Une lettre adressée à un de ses condisciples nous donne à ce sujet des détails qui ne manquent ni d'intérêt ni d'originalité.

« Vous ne sauriez croire combien Mgr Retord a donné de vie et de mouvement aux exercices de la visite pastorale et de la mission. Partout où elle passe, Sa Grandeur ordonne un concours public et solennel dont le sujet est la doctrine chrétienne. Cette solennité a toujours lieu un dimanche ou un jour de fête. Dans la semaine précédente, chacun répète son catéchisme avec ardeur, et, dès la veille, les chrétiens arrivent par grosses bandes au village désigné pour l'épreuve. Chacun porte dans un petit sac le riz qui doit le nourrir le lendemain. Le jour du concours, après la messe et le déjeuner, toutes les paroisses viennent se grouper au pied d'un écriteau fixé à un bambou et indiquant à chacune sa place. Les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre. Sur un point dominant l'assemblée, s'élève un vaste écri-

teau en gros caractères chinois, où sont proclamés la beauté de la religion, la nécessité de l'étudier, les avantages de cette étude et l'énumération des différents prix qui seront distribués.

« Les catéchistes examinateurs ont des siéges élevés au milieu de l'assemblée, et devant eux une estrade tapissée de nattes sur laquelle on fait asseoir les concurrents. La cérémonie s'ouvre par l'entrée solennelle des récompenses et des prix, croix, médailles, chapelets, images, déposés sur une table, et que des jeunes gens de la Maison de Dieu apportent au son de la musique. Tous les yeux sont fixés sur cette bienheureuse table, et les examens commencent.

« Chaque chrétien passe à son tour, les hommes d'abord, puis les garçons, les femmes, les filles, les enfants. Ils viennent par groupes s'asseoir gravement sur les nattes préparées devant les siéges des examinateurs. Une fois là, ils doivent répondre, sans la moindre hésitation et la moindre faute, à trois ou quatre demandes du catéchisme prises au hasard, puis ils doivent donner des explications satisfaisantes sur trois points difficiles, ou résoudre trois objections, ce qui n'est pas petite affaire, car ces objections, préparées à l'avance, diffèrent pour chaque section de con-

currents. Si le groupe qu'on interroge répond bien à tout, on l'en félicite, selon l'usage du pays, par quelques coups de cimbales et de tambours; s'il se trompe, l'orchestre garde le silence, un ponctuateur marque la faute, et le groupe malheureux va se perdre sans tambour ni trompette dans les rangs pressés de la foule. Quand l'examen est fini, on compte les bons et les mauvais points, on distribue ensuite à chacun, selon sa réponse, la médaille, le chapelet, les images et objets pieux, qui sont très-recherchés, parce qu'ils sont fort rares.

« Vous voyez que, pour des sauvages, nous ne faisons pas encore trop mal les choses, et je connais des pays civilisés qui ne brilleraient pas à côté de nos néophytes, si on posait les mêmes questions aux plus lettrés de la contrée. Ces examens entretiennent ici une émulation incroyable et produisent un très-grand bien. »

Toutefois ces bruyantes assemblées ne pouvaient se réunir que dans les moments de tranquillité dont jouissait de temps à autre l'Église annamite. Elles devinrent plus rares à partir de 1855, et bientôt la persécution obligea de les supprimer tout à fait.

Les récompenses se donnaient encore aux fidèles qui avaient amené quelque païen à la connaissance de la vérité. La plus belle que

l'on pût accorder à un jeune homme sortant du séminaire après avoir bien passé ses examens, était le diplôme de catéchiste ; mais, pour l'obtenir, il fallait avoir converti *dix* infidèles.

Pour amener les lettrés païens à la connaissance de la religion, Mgr Retord avait créé une académie et les deux premiers grands maîtres de l'université annamite furent deux Franc-Comtois, Mgr Jeantet et M. Néron. L'académie mettait au concours des questions de philosophie et de morale, les païens étaient admis à présenter des mémoires, et souvent le travail et les recherches auxquels ils devaient se livrer les mettaient sur la pente de l'Évangile, et plusieurs bacheliers durent à cette institution leur entrée dans l'Église de Dieu.

L'intelligence et l'activité de M. Theurel furent mises à profit par le Vicaire Apostolique dans l'intérêt des études annamites. A partir de 1854, la mission ne fut plus réduite à la longue et dispendieuse méthode de transcrire les livres pour s'en procurer. M. Titaud établit à Ké-Nhau, à quatre lieues seulement de Kécho, ancienne capitale du Tong-King, une imprimerie annamite. Les élèves, menuisiers, graveurs, compositeurs, relieurs et cartonniers, travaillèrent si bien pendant l'année

1854, qu'ils éditèrent en caractères annamites plusieurs ouvrages considérables. Qu'il nous suffise de citer le *Traité de la perfection chrétienne*, par le P. Rodriguez, dont le premier tirage fut de quatre cents exemplaires, aussitôt vendus aux missions de la Cochinchine et du Tong-King. De son côté, M. Theurel établit sa presse européenne dans le grand village de Ké-Vinh, et fut surtout l'imprimeur du clergé et de la Maison de Dieu. Il édita plusieurs mandements et lettres pastorales de l'évêque, un Ordre à suivre pour la récitation de l'office divin et quelques livres classiques pour les élèves des colléges. Il travaillait au milieu de ses élèves et de ses ouvriers, présidant à toutes les opérations avec l'activité et la bonne humeur qui accompagnaient toutes ses œuvres, également prêt à entreprendre un livre nouveau ou à faire rentrer son imprimerie sous terre au premier signal de persécution. C'est ce qu'il fit vers la fin de 1854. Prévenu à temps de l'arrivée du mandarin qui venait pour saisir ses ateliers, il put cacher tout son attirail et se sauver dans les bois.

« Pour m'être enfui dans une région malsaine, écrit-il à M. Dallet (septembre 1855), j'ai fait une maladie d'un mois ; mais, après cela, j'ai déterré mon imprimerie, et je la fais rouler comme jamais. A la fin de l'an passé, avant la

déroute, nous avons fondu environ quarante mille caractères... Voyez si c'est de la plaisanterie ! »

Une nouvelle alerte vint suspendre des travaux poussés avec tant d'activité. L'audace du jeune missionnaire l'exposa plus encore que ses confrères. Durant le carême de 1855, il fut l'objet d'une véritable chasse de la part des mandarins. Voici la manière joyeuse dont il en rend compte à sœur Onésime :

« Jeudi saint 1855, minuit.

« Ma chère mère, j'ai lu autrefois, dans je ne sais quel journal, un article de la *Gazette des tribunaux* qui m'a très-amusé. Il s'agissait d'un homme accusé de vagabondage. Le juge l'interrogeait. « On dit que vous n'avez pas de domicile. — Des domiciles ! mon juge, répondait le bonhomme, mais j'en ai une masse de domiciles ! » Moi aussi j'ai vraiment des domiciles en masse. Je vous ai dit, dans une lettre de ces jours derniers, que j'en étais à mon treizième logement depuis dix semaines. J'en suis arrivé à quatorze, et, à l'instant même, on vient d'apporter une nouvelle qui me force à n'être plus ici demain. Je vais envoyer mes lettres, puis, à la garde de Dieu, comme toujours. Voyez un peu si ma main tremble plus que de coutume...

« Ce matin, jour du Jeudi saint, nous n'avons ni célébré, ni entendu la sainte messe. Ainsi, les fêtes de Pâques se passeront pour moi avec moins de solennité et de tapage que l'an dernier. Soyez sans inquiétude, le bon Dieu est là. »

Cette tourmente ne fit pas de martyrs. Les mandarins, malgré leur titre pompeux de Pères du peuple, surent l'exploiter comme toujours, et en tirer une belle somme d'argent. Dans la déroute générale de l'université anamite, M. Néron, son grand maître, fut arrêté en descendant le fleuve ; on le relâcha moyennant finance. Mgr Jeantet, serré de près dans son collége de Ké-Non, put gagner les montagnes, et même racheter la vie d'un prêtre et d'un diacre, avec son collége tout entier, mais il lui en coûta l'énorme somme de dix mille francs.

Au milieu de ces angoisses sans cesse renaissantes, M. Theurel eut une grande joie. Son compagnon de route, l'ami de cœur qui lui faisait à Hong-Kong de si touchants adieux, M. l'abbé Vénard, était arrivé dans la mission de Mgr Retord, à laquelle il n'avait point d'abord été destiné. La correspondance des deux amis nous a laissé des traces de leur joie mutuelle. M. Vénard écrit au P. Dallet : « Je suis arrivé depuis près d'un mois; je

mène joyeuse vie, et je savoure avec délices les plaisirs du Tong-King. J'ai trouvé près de Mgr Retord ce cher père Theurel à qui j'avais adressé des adieux si pleins de larmes. Il prêche, il confesse et brûle le travail. Sa santé est on ne peut meilleure. »

« Mon bon et cher père Dallet, écrit de son côté M. Theurel, qui l'eût dit? qui l'eût pensé? qui eût pu le croire? Il faut pourtant bien que, vous rappelant ce que sont les probabilités, vous soumettiez votre imagination à vous représenter que le père Vénard et moi, nous sommes au Tong-King occidental, tous les deux dans un même village, dans une même chambre. Vous raconter le plaisir! Oui, mais ça vous fendrait le cœur de n'être pas de la partie. Cependant, il faut vous consoler; pourvu que nous arrivions à la couronne, cela seul est nécessaire.

« M. Vénard a une petite voix juste, et il parlera bien la langue annamite; pendant qu'il l'étudiera, je vais me remettre à imprimer, en attendant une nouvelle alerte. »

L'arrivée d'un nouveau missionnaire, était toujours suivie d'une petite fête ou réunion de famille, destinée à faire les honneurs du pays au nouveau venu; on le recevait solennellement chevalier de l'ordre des Gueusards. C'était le nom que les prédicants établis à

Hong-Kong avaient donné par mépris aux missionnaires catholiques partant pour ces pays persécutés. La vie errante et malheureuse à laquelle se vouent ces intrépides soldats du Christ, la maigre subvention annuelle de 660 francs qui leur est allouée sur les aumônes de la Propagation de la foi, avaient sans doute de quoi exciter la pitié de ces riches distributeurs de bibles, qui restent toujours prudemment à la portée du canon britannique, demeurent en famille, mènent une vie confortable, et font d'assez jolies affaires dans le siècle présent, si, comme on les en accuse, ils négligent un peu celles du siècle à venir.

Les missionnaires catholiques avaient joyeusement reçu cette glorieuse injure, et en tiraient parti pour se récréer un instant. Mgr Retord avait accepté le titre de grand maître de l'ordre, et l'abbé Theurel, par sa verve et son entrain, y avait rapidement conquis le grade d'officier. En présentant M. Vénard au grand maître, il sollicita aussi l'affiliation de leur ami commun, M. Dallet.

« Nous vous avons présenté, lui écrit-il le 16 septembre 1855. La petite chanson que vous nous avez adressée dans votre dernière lettre, nos pressantes sollicitations, le mérite du sujet, etc., vous ont fait admettre dans

l'ordre des Gueusards du Tong-King occidental. Il faudra un remercîment au grand maître, soit en vers, soit en prose, à votre choix. M. Vénard, qui ne se sentait pas la force d'écrire une lettre, s'est senti celle d'écrire votre diplôme, mais c'est là son dernier effort. Depuis son arrivée au Tong-King, il est très-faible, et a déjà reçu deux fois l'extrême-onction. Pendant l'hiver et le printemps on a bloqué le deuxième de nos colléges, on l'a pillé, à demi renversé; mais personne de nous, ni de nos prêtres, ne s'est laissé prendre. Il y a encore en prison quelques chrétiens dont le courage honore la religion; mais la tourmente commence à passer, témoin nos réunions de cinq, six, et même sept Européens à la fois. »

Profitons de ce moment de répit pour donner encore quelques détails sur l'administration des chrétientés annamites. Une des joies de M. Theurel fut de trouver au Tong-King la dévotion du chemin de la croix, qu'il aimait tant à pratiquer aux jours de son enfance, dans l'église de son village natal. Mgr Retord avait popularisé cette dévotion dans son vicariat, et déclarait lui devoir ses plus merveilleux succès. « Hommes, femmes et enfants, dit-il, tous savent par cœur les méditations propres à ce saint exercice, et chaque

jour ils les récitent en commun avec une ferveur admirable. Partout où j'ai passé depuis trois ans que je suis en visite, partout j'ai prêché et établi le chemin de la croix, et j'ai reconnu que le seul souvenir des souffrances de Jésus convertissait plus de pécheurs que tout le bruit de nos prédications et tous les mouvements extérieurs de notre zèle. Rien n'est plus attendrissant que d'entendre nos chrétiens réciter ces méditations dans leur langue chantante, sur un ton triste et doux, et avec un merveilleux accord. Quand je veux gagner quelque grand pécheur, je fais faire le chemin de la croix, et ordinairement, dans peu de jours, je vois ces enfants prodigues revenir à la maison paternelle. C'est là ma ressource dans les cas désespérés. »

Les sentiments du pieux missionnaire s'accordaient trop bien avec ceux de son évêque, pour qu'il ne fût pas un des apôtres les plus ardents de cette dévotion privilégiée. Il s'était imposé l'obligation de faire le chemin de la croix une fois chaque semaine, mais nous savons par ses lettres intimes qu'il le faisait tous les jours et éprouvait un bonheur particulier à chanter ces prières avec les Annamites qui lui étaient confiés. Dans ses moments de tristesse, il n'avait pas de plus grande ressource que de parcourir en esprit la voie doulou-

reuse, et il avoue qu'au plus fort de la persécution, il puisait un nouveau courage dans la pratique de sa dévotion favorite, que l'isolement, les ténèbres et les perpétuels dangers de mort lui rendirent encore plus chère.

Mgr Retord appréciait de plus en plus le mérite et l'énergie du jeune missionnaire. Il le nomma supérieur du collége de Hoang-Nguyen en 1856. « Il est vrai, écrit M. Theurel à sœur Onésime, que je suis maintenant professeur et supérieur d'établissement libre et gratuit ; me voilà lancé dans un nouvel avenir, c'est bien différent du ministère dans l'administration des districts. A la sainte volonté de Dieu ! je crois que je me plairai partout. »

En effet, le collége prospéra sous la direction du nouveau supérieur. C'était une maison considérable, puisqu'elle se composait de deux prêtres européens, trois prêtres annamites, et une douzaine de catéchistes avec cent élèves et plus.

« Il ne faudrait pas croire, écrit le missionnaire à un ami, que ce nom pompeux de collége indique un édifice dans le genre du lycée de Besançon, ou seulement de nos belles maisons communes de Franche-Comté. On fait ici les choses plus simplement, et excepté la répartition des élèves en six ou

sept classes, que nous faisons comme en France, nos colléges ne ressemblent guère aux vôtres. Figurez-vous de petites baraques en bambou, cachées dans des touffes de verdure et groupées autour de la baraque principale, qui sert d'habitation au supérieur. Chaque classe est dirigée par un ou deux catéchistes qui ont déjà achevé leurs études. Le manque de livres et l'absence de dictionnaires rendent les études très-longues et très-pénibles, il faut tout écrire et tout confier à la mémoire.

« Je professe actuellement la rhétorique, ce qui ne veut pas dire que je ferai de tous mes élèves des orateurs distingués. Le genre de ces peuples est du reste si différent du nôtre que, chez eux, les règles de l'art oratoire sont presque au rebours des nôtres, et qu'un homme qui se remuerait et se démènerait en parlant, comme le font certains prédicateurs d'Europe, risquerait fort de scandaliser son auditoire, au lieu de le convaincre.

« Lorsque nos élèves sont arrivés à un certain degré d'instruction, ils parlent et ils écrivent le latin mieux que nous, ce qui ne doit pas surprendre, car les langues orientales n'ont aucune analogie avec le latin, qui est pour eux une langue parfaitement étrangère. Ils ne peuvent la parler que selon les règles,

tandis que nous autres Européens, avons sans cesse des réminiscences de notre langue maternelle, qui nous font quelquefois affubler le latin des tournures les plus opposées au génie de la langue. Le latin de cuisine n'est pas connu au Tong-King, ou, du moins, il n'est connu que des Français.

« Vous demandez à quel degré d'instruction arrivent les élèves qui réussissent le mieux. Ils connaissent d'abord parfaitement leur religion, comprennent à la lecture les ouvrages des Pères latins, sont capables d'écrire en latin ou en annamite des récits, narrations et discours relatifs à divers sujets de religion, de morale et d'histoire ecclésiastique. Comme bien vous pensez, nous leur évitons les charmantes études mythologiques dans lesquelles se consume une partie de la jeunesse studieuse de l'Europe. Ils ignorent les faits et gestes du grand Jupiter, de la chaste Diane, aussi bien que ceux de Mars et de Vénus ; mais en revanche ils connaissent Jésus-Christ, saint Luc et saint Paul, beaucoup mieux que la plupart de vos bacheliers. On leur apprend la géographie, les mathématiques élémentaires, et un peu d'astronomie, science pour laquelle les Orientaux ont toujours eu beaucoup de goût. C'est assez vous dire que la question des classiques, qui fait verser des flots d'encre sur les

bords de la Seine, est parfaitement ignorée sur les rives du Sông-Ca. »

Nous ferons du reste observer que les missionnaires ne négligeaient rien pour fournir à leurs élèves les matériaux et les bases d'une instruction solide, en multipliant les traductions d'ouvrages élémentaires relatifs à différentes branches des sciences. Tandis que M. Vénard traduisait en bon annamite, pour les élèves les plus avancés, la *Concordance évangélique*, éditée par l'abbé Migne, et qu'il achevait pour les plus jeunes la traduction des *Actes des Apôtres*, des *Épîtres* et de l'*Apocalypse*, M. Theurel offrait à ses élèves la traduction complète de la *Cosmographie* de Desdouits, et à ses catéchistes le *Cours de liturgie pratique* de l'abbé Falise.

M. Néron, qui avait dû à son aptitude pour la philosophie et les sciences exactes le titre de grand maître de l'université annamite, s'occupait surtout des sciences mathématiques, et enrichissait la mission d'un cours complet renfermant ce que Montferrier, Borde et Poirier contiennent de plus précis en arithmétique, algèbre et géométrie (1).

Si la persécution n'eût empêché M. Titaud et M. Theurel de vulgariser par l'imprimerie

(1) M. Néron fut martyrisé avant d'avoir mis au net son *Cours de géométrie.*

ces utiles ouvrages, le moment n'était pas éloigné où les colléges annamites eussent été aussi bien fournis en ouvrages classiques que les colléges européens.

Une grande joie pour M. Theurel fut d'avoir auprès de lui son ami de cœur, M. Vénard, à qui le collége de Hoang-Nguyen fut assigné pour résidence. « Nous nous voyons souvent, écrit celui-ci à M. Dallet, et je suis demeuré en la compagnie de ce bon ami, à peu près continuellement depuis que je suis au district. Or, se voir et ne pas causer, est-ce possible? Oui, nous en faisons des causeries, et des considérations, et des projets; nous nous entendons bien, et il faudra que le génie de la discorde soit bien habile pour nous brouiller. »

Cette affection cordiale et cette bonne entente, qui sont un gage assuré de succès dans une mission, sont du reste le caractère le plus remarquable du vicariat apostolique de Mgr Retord.

A la fin de juin 1856, nous trouvons tous les missionnaires européens réunis autour de l'éminent prélat, ils célèbrent sa fête patronale de saint Pierre, puis se mettent en retraite sous sa direction.

Après cette retraite, tous passent quelques jours ensemble dans les épanchements de la plus cordiale amitié. « Nous avons passé des

jours délicieux, écrit M. Theurel, on a parlé du pays, on a chanté force cantiques et chansons de la France. Jamais les Gueusards du Tong-King n'ont été si heureux. » Quelques jours avant la séparation, des lettres écrites par les missionnaires de Cochinchine vinrent mettre le comble à la joie, en apprenant à tous les grands événements qui venaient de s'accomplir en Europe. Le détail des fêtes célébrées pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, les succès des armées alliées et la prise de Sébastopol, la paix générale qui l'avait suivie, la naissance d'un prince impérial, et enfin la mission confiée à M. de Montigny, consul général en Chine, de négocier un traité avec la cour de Hué, pour donner la liberté à l'Église annamite, remplirent de joie les cœurs si chrétiens et si français de nos missionnaires.

A la suite de ces heureuses nouvelles qui se succédèrent coup sur coup, Mgr Retord et son clergé se prirent à regarder la paix comme assurée et prochaine. Au mois de mai, M. Theurel écrivait à sa sœur : « Je me recommande bien instamment à vos prières ; je vous assure que ce n'est pas sans besoin. Si vous pouviez m'obtenir la grâce du martyre, je vous en serais bien reconnaissant, parce que le martyre est infaillible, et c'est si vite fait! »

En septembre, il déclare que, par suite des

nouvelles reçues, il n'y a plus de martyre à attendre. « Dorénavant, dit-il, nous espérons sérieusement la liberté de religion, partant, je n'ai plus de chance de me faire martyriser; déjà je suis résigné à mourir de caducité au fond d'un collége ou ailleurs... La conclusion est fâcheuse pour ceux qui m'ont prêté le secours de leurs bonnes prières; ils n'ont plus rien à attendre de mes futurs mérites, il faut qu'ils me fassent la charité gratis et uniquement pour l'amour de Jésus. Je les en avertis. »

Cette lettre n'était point encore arrivée en Europe que la face des choses avait déjà changé.

Une inondation désastreuse, et telle que les anciens affirmaient n'en avoir jamais vu de semblable, surprit les missionnaires au moment où ils allaient se séparer. Elle semblait présager les désastres qui devaient suivre pendant six années. La réunion générale était comme un banquet d'adieu aux approches de la mort, et les missionnaires ne devaient plus se trouver réunis autour de leur évêque bien-aimé. Jetons un coup d'œil sur cette résidence de l'évêque d'Acanthe qui va disparaître dans la persécution, et dont M. Theurel devra un jour relever les ruines.

« Mon palais épiscopal, dit Mgr Retord, est long de trente-cinq pieds, large de

douze, haut de huit à peu près, il est tout en bois et couvert de belles feuilles de palmier, il est neuf et a coûté trois cents francs. Trois corps de bâtiments plus modestes l'entourent. Ils servent d'habitation à nos catéchistes, au nombre de six ou huit. Ces trois baraques valent bien chacune cent francs. La cour de mon palais est plantée de quatre beaux aréquiers ; devant ma porte s'étale un petit jardin tout semé de fleurs odorantes, avec un tertre qui simule une montagne en miniature. Le tout peut valoir sept cents francs.

« Ma table n'est pas splendide, néanmoins elle est passable. Ce qui nous manque ici, c'est le pain, le vin, le laitage. Au lieu de pain, nous mangeons du riz ; au lieu de vin, nous buvons de l'eau et aussi du thé ; au lieu de lait, nous avons la liqueur du coco quand c'est la saison. »

Ce beau palais fut envahi par les eaux et ce fut avec bien de la peine qu'on put préserver l'église. Quand le Vicaire Apostolique put revenir, il trouva partout la désolation et la famine. Beaucoup de maisons avaient été emportées, les animaux domestiques noyés, les arbres déracinés, et la moisson manquait partout. Tandis qu'on songeait à réparer ces désastres, des lettres surprises par les mandarins de la province voisine signalèrent le

village de Ké-Vinh comme un repaire d'Européens, et le 27 février 1857, ce village était cerné, ses maisons et son église abattues, la communauté pillée et les missionnaires obligés de s'enfuir dans les montagnes.

La destruction de la grande communauté de Ké-Vinh était le premier fruit de la mission de M. de Montigny auprès de la cour de Hué. M. de Montigny était chargé par le gouvernement français de réclamer la liberté religieuse pour les chrétiens et les missionnaires, persécutés depuis vingt-cinq ans. Deux petits bâtiments de la marine impériale devaient l'escorter et appuyer sa demande. Le mauvais temps, qui jeta le consul vers Manille, l'empêcha de trouver ses deux navires réunis. Lorsqu'il vint présenter ses lettres de créance et faire des propositions de paix, il n'avait point avec lui ce prestige de la force et de la puissance, le seul que reconnaissent les Orientaux, le seul que subissent les barbares.

Les avances de l'ambassadeur furent rejetées, on n'ouvrit même pas ses lettres, et la tentative aboutit à un échec complet. Ce n'était point la faute de M. de Montigny, homme de cœur et d'énergie, qui recula seulement devant l'impossible. Il voulut au moins couvrir les missionnaires d'une protection morale, en prévenant le roi qu'il rendrait un compte sé-

vère à la France du sang qu'il aurait répandu à la suite de son passage.

L'intention était excellente, mais comme Tu-Duc savait que l'éloignement de l'Europe affaiblit beaucoup la valeur de ses menaces dans ces pays lointains, il se promit bien de n'en pas tenir compte, puisque, le lendemain du départ de M. de Montigny, les anciens édits de persécution étaient renouvelés et aggravés par de nouveaux édits plus vigoureux encore, et quatorze jours après sa sortie du port, on saccageait la communauté de Ké-Vinh (1). Si les Européens échappèrent, le directeur annamite du collége, le vénérable P. Tinh, fut emmené avec le maire et l'adjoint du village et deux catéchistes. On lui trancha la tête le 6 avril 1857, et ses trois compagnons furent envoyés en exil.

Pendant ce temps, M. Theurel, rentré dans son collége de Hoang, qui avait été épargné, prodiguait les soins les plus touchants au provicaire de la mission, M. Castex, qui était à l'article de la mort. Malgré les dangers et la nuée d'espions qui couvraient le pays,

(1) Les Missions Étrangères ont gardé le meilleur souvenir de M. de Montigny, qui fut toujours un zélé défenseur des chrétiens. Lorsqu'il fut inhumé à Paris (19 septembre 1868), son oraison funèbre fut prononcée par M. Favre, ancien missionnaire de Siam, qui le remercia au nom des missions d'Orient.

Mgr Retord descendit des montagnes pour assister son provicaire au moment suprême, et pleurer avec MM. Theurel et Vénard sur les ruines amoncelées depuis six mois.

Voici comment M. Theurel résume les derniers événements dans une lettre adressée à sa sœur le 15 juin 1857 :

« Pour ce qui regarde notre pauvre pays annamite, les affaires prennent une mauvaise tournure. Les navires français qui se sont présentés à Touranne n'ayant fait qu'agacer la susceptibilité de notre petit roi et la fureur de ses mandarins, nous avons vu, comme on devait s'y attendre, nos malheurs redoubler et nos liens se resserrer... Notre grande communauté est dispersée, les mandarins y ont abattu treize maisons; un de nos prêtres a été décapité, trois confesseurs de la foi envoyés en exil. Mgr Diaz, notre voisin, évêque du Tong-King central, attend en prison sa sentence de mort (1). Sa grande communauté a été rasée avec une perte immense. Attendons un peu, peut-être verrons-nous la fin du monde dans ce malheureux pays.

« Pour comble d'épreuves, nous venons de perdre, le 6 juin courant, M. Castex, provicaire général de la mission, qui a fait, à l'endroit même où je suis, la plus belle mort que

(1) Il fut martyrisé un mois plus tard (20 juillet 1857).

l'on ait vue de mémoire d'homme. Sa mort fait parmi nous un vide immense, parce qu'il était visiblement l'espoir et l'avenir du vicariat. Il est enterré à quinze pas d'ici, dans l'église de notre collége, dédiée à saint Joseph. Il est au ciel certainement, mais nous n'en ressentons que plus vivement le poids des misères qu'il nous laisse à porter.

« Le collége où je suis est encore en paix jusqu'à présent, grâce à la protection de saint Joseph, qui lui a été donné aussi pour patron. Nous nous trouvions cinq Européens, y compris Mgr Retord, à la mort de M. Castex, mais dès le jour de l'enterrement il a fallu se séparer ; je reste seul avec M. Vénard. Que Dieu garde ce pauvre collége ! C'est de tous les établissements un peu considérables de la mission, le seul qui n'ait pas encore été ébranlé par la tempête.

« Quoi qu'il arrive toutefois, le chagrin ne parviendra pas à nous dévorer, soyez-en sûre, parce que, tout au plus, l'on peut nous martyriser ; or, nous n'avons jamais rien désiré de mieux. Mais que de malheurs pour les pauvres chrétiens ! Dites à nos chers parents que je les embrasse et que je suis heureux quand même. Vive Jésus et sa croix ! »

En déplorant la perte du provicaire de la mission, M. Theurel ne songeait guère à le

remplacer, mais Mgr Retord en avait jugé autrement. Ce jeune homme, tout à la fois si ardent et si calme, si gai et si sérieux, lui parut être des plus capables de soutenir un jour le fardeau du pouvoir et le gouvernement du vicariat. Il fut nommé provicaire général avec M. Charbonnier (1), afin que la mission ne manquât pas de chefs expérimentés et aguerris, si le Vicaire Apostolique et son coadjuteur, dont la tête était mise à prix, venaient à tomber entre les mains des persécuteurs.

Le reste de l'année 1857 et les premiers mois de 1858 se passèrent dans des transes continuelles. Les lettres écrites à cette époque par notre missionnaire furent interceptées par les mandarins et ne nous sont pas parvenues. Il vivait au milieu de populations tremblantes, et souvent, pour ne point les exposer aux terribles vengeances des mandarins, il se sauva dans les montagnes ou se cacha dans les réduits souterrains creusés par ses catéchistes. Aussi intrépide que son évêque, qui persistait à demeurer dans les ruines de sa grande communauté, le jeune provicaire restait à son poste avec M. Vénard, lorsqu'un nouvel édit, lancé par Tu-Duc et suivi de la

(1) Actuellement évêque de Domitiopolis et Vicaire Apostolique de la Cochinchine orientale.

capture des lettres que les deux misionnaires envoyaient à Hong-Kong, amena la destruction du collége de Hoang-Nguyen. Le porteur des lettres fut mis à la torture, et indiqua aux mandarins les villages qui servaient de retraite aux Européens et, en particulier, les trois colléges de Vinh-tri, de Ké-non et de Hoang-Nguyen, où se trouvaient Mgr Retord, Mgr Jeantet et MM. Theurel et Vénard.

En même temps, un chrétien apostat se mit à prendre le rôle de Judas, et s'offrit à diriger lui-même les recherches des persécuteurs. Les renseignements donnés par ces traîtres étaient trop exacts pour qu'une méprise fût possible. Le 10 juin 1858, à la nuit, un chrétien arrive en toute hâte de la préfecture, et annonce que les mandarins sont en marche pour bloquer le collége. Deux heures après, nouvel avis confirmant le premier; le supérieur juge alors qu'il est temps de donner le signal de la retraite. Il y avait là deux Européens, trois prêtres annamites, quinze catéchistes et cent dix élèves, avec tous les effets de la mission. En trois heures, tout fut caché dans les antres souterrains; chaque maître et chaque élève prit ensuite son léger bagage sous le bras et s'empressa de détaler. Comme un bon capitaine, M. Theurel sortit le dernier, en riant de la mésaventure qu'allaient

rencontrer les mandarins et leurs soldats.

Ils arrivèrent au point du jour, le 11 juin, au nombre d'environ deux mille, sans compter douze ou quinze cents jeunes gens qu'ils avaient recrutés sur leur route pour garder les avenues. Au lieu du riche butin qu'ils croyaient emporter, ils ne trouvèrent que des baraques vides, et leurs exploits se bornèrent à saisir le vieux portier du collége, un aveugle qui pilait le riz des élèves, une vieille femme et sa fille chargées de garder l'église de Saint-Joseph. Deux écoliers qui s'étaient attardés furent pris à travers champs, et mis à la cangue. L'église, le collége, les maisons furent livrés aux flammes, et les hautes plantations de bambous derrière lesquelles s'abritait l'établissement furent coupées jusqu'aux racines.

Les prisonniers saisis dans cette brutale expédition firent honneur à la maison, et soutinrent courageusement leur foi. Les deux élèves chantèrent les litanies des saints devant le tribunal, et la vieille gardienne de l'église fit une réponse qui excita l'hilarité de l'auditoire au point que le mandarin crut devoir la renvoyer. « — Tu vas marcher sur la croix, lui dit-il. — Eh ! quel est donc l'imbécile qui oserait marcher sur la tête de son père et de sa mère? » répliqua-t-elle vivement. Les rieurs

se rangèrent du côté de la bonne femme et de sa fille, elles furent renvoyées.

L'insuccès de cette expédition irrita les mandarins. Ils en firent d'autres, dont le résultat fut l'arrestation d'une cinquantaine de personnes. Trois prêtres eurent la tête tranchée, un diacre et deux catéchistes moururent en prison, le reste fut envoyé en exil.

Un nouvel édit de persécution fut encore motivé par l'approche des troupes réunies de France et d'Espagne qui venaient, disait-on, venger la mort de Mgr Diaz. Pour montrer aux Européens qu'il ne les craignait point, Tu-Duc ordonnait de faire subir le supplice de *Lang-tri* (couper par morceaux) aux missoinnaires qui seraient saisis. Mgr Melchior, Vicaire Apostolique du Tong-King oriental, subit ce supplice le 26 juillet 1858, un mois avant l'arrivée des alliés à Touranne; il fut dépecé tout vivant par les bourreaux.

A partir de ce moment, l'administration des chrétientés devint à peu près impossible. Les chrétiens, sans cesse épiés et surveillés, ne pouvaient offrir d'asile aux missionnaires, qui furent réduits à se cacher dans les maisons de quelques païens bien intentionnés. M. Theurel passa ainsi trois jours et deux nuits chez un païen, mais il ne montra point son visage. On le prit pour un Annamite; sans cela il eût été

chassé sans pitié, et saisi par les satellites qui le poursuivaient.

Dans cette extrémité, Mgr Retord, voyant qu'il était impossible de rester dans la plaine, conseilla aux missionnaires de se rapprocher des montagnes. La flotte alliée, qui arrivait à Touranne, désirait ardemment sauver l'illustre évêque d'Acanthe et ses missionnaires; mais il leur était impossible de gagner le rivage gardé par de nombreux satellites. M. Galy seul put s'échapper, et tout le monde se réfugia vers les montagnes, décidé à mourir, pour épargner aux chrétiens les vengeances du roi d'Annam.

Les montagnes du Tong-King sont couvertes de forêts impénétrables, de bois épineux, où les tigres et les serpents pullulent. Les roches aiguës dont elles sont hérissées ont reçu des Annamites le nom significatif d'*Oreilles de chat*. C'est sur ce rude tapis que les missionnaires devaient marcher nu-pieds, pour échapper aux satellites royaux. Les eaux croupissantes, dont on trouve des flaques dans ces montagnes, sont malsaines et presque toujours mortelles pour ceux qui en boivent. Ces tristes lieux étaient le seul endroit où les missionnaires pussent trouver un refuge. Chaque jour les chrétiens qui habitent les lisières de ces forêts portaient quelques provisions aux fugitifs, et certes on n'accusera pas

ces braves gens de manquer de cœur, puisque sept d'entre eux se firent dévorer par les tigres, pour porter à manger au Vicaire Apostolique.

Poursuivis et serrés de près par l'apostat qui les avait trahis, MM. Vénard et Theurel se réfugièrent aussi dans les montagnes après la ruine de leur collége. Voici comment M. Vénard décrit leur séjour dans ces parages, où ils avaient rejoint M. Titaud. « Quant à nous, MM. Titaud, Theurel et moi, il nous a fallu aussi gravir les montagnes, marcher sur les pierres oreilles de chat, et installer un ermitage dans une clairière des forêts. Nous y demeurâmes de huit à quinze jours en paix, et chaque jour nous ajoutions quelque perfectionnement à notre vie de Robinsons : nous recueillions de l'eau de pluie pour cuire nos aliments et infuser notre thé, nous avions aplani une allée pour nous promener ensemble ou réciter notre bréviaire en marchant. Chaque matin nos vivres nous étaient apportés par des chrétiens du village de Dông-Chiem, distant d'une lieue, et nous avions déjà défriché du terrain pour planter des ignames, quand, une certaine matinée, nous reçûmes la visite inattendue de six païens armés de fusils et de couteaux de chasse, qui nous dirent être à la poursuite d'un tigre. Nous les reçûmes poli-

ment, et un instant après, prenant un prétexte pour nous écarter dans la forêt, nous descendîmes du plateau où était notre ermitage au pied de la montagne baignée par les eaux de l'inondation annuelle, en un lieu où nous faisions tenir une barque toujours prête à nous recevoir en cas de danger. Ces païens n'étaient rien moins que des chasseurs, c'étaient des espions envoyés à notre recherche. Dès lors, nous résolûmes d'habiter sur notre barque dans les roseaux, tantôt ici, tantôt là; et deux fois le jour un jeune homme nous apportait notre nourriture, feignant d'aller pêcher. Nous menâmes cette vie d'oiseaux aquatiques quelques semaines, au bout desquelles nous reçûmes des nouvelles alarmantes, qui nous obligèrent de nous séparer pour aller essayer si la vie de reclus dans les maisons des chrétiens nous offrirait plus de sécurité. »

Pendant quatre mois, Mgr Retord erra dans ces montagnes, dont les exhalaisons malsaines triomphèrent enfin de sa vigoureuse santé. Avant de mourir, il écrivit une lettre magnifique, qui est comme l'inventaire des ruines accumulées par la persécution (1), et donna les avis les plus utiles à l'expédition française, qui n'en profita guère. Assisté d'un seul mission-

(1) On peut la lire dans les *Annales de la Propagation de la foi.* Tome XXXI, page 126.

naire qui lui donna l'extrême-onction, il rendit le dernier soupir dans les forêts du Tong-King, le 22 octobre 1858, laissant après lui une renommée qui semble dépasser celle de tous les autres évêques missionnaires et qui lui avait valu, de la part même des païens, le titre de Grand Roi de la Religion.

Au milieu de ces graves circonstances, et quelques jours seulement après la mort du Vicaire Apostolique, arrivèrent des lettres très-pressantes, rappelant M. Theurel à Paris. Il était choisi pour devenir directeur au séminaire des Missions Étrangères, et la chose était si bien arrêtée, qu'on lui envoyait, en même temps que l'ordre de venir, le mandat nécessaire pour subvenir aux frais de voyage.

La position était délicate. S'il eût désiré partir, il avait l'air de fuir la persécution ; s'il restait, on pouvait l'accuser de présomption ou de désobéissance. Il prit le parti de laisser aux autres la décision de son sort, et ne l'attendit pas longtemps. Tous les missionnaires du vicariat protestèrent contre son départ, déclarant qu'il était nécessaire à la mission, qu'il était le plus capable d'en conduire les affaires, et d'aider le Vicaire Apostolique à diriger une Église placée dans des circonstances aussi difficiles. Mgr Jeantet, qui succédait à Mgr Retord, ordonna donc à son provicaire

de rester, et M. Theurel, en annonçant cette décision à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions Étrangères de Paris, lui disait, en date du 21 novembre 1858 :

« Dans cette affaire, j'ai suivi absolument la ligne de conduite que vous m'avez tracée, savoir : de ne faire aucune observation sous aucun prétexte. La chose était, d'ailleurs, trop grave pour oser prendre sur moi la responsabilité de son issue ; en outre, ma position personnelle était telle, que je ne pouvais décemment ni demander à partir, ni demander à rester. J'ai donc, par conscience et par délicatesse de position, laissé mon sort aux mains des autres. Aujourd'hui que l'affaire est réglée, je trouve qu'il est raisonnable que je reste au Tong-King, que les obstacles survenus à mon retour sont une manifestation suffisante de la volonté du bon Dieu. La seule chose qui me peine, est l'ennui que cette affaire manquée causera au séminaire de Paris et aux missions de la section du Nord (1). J'espère cependant qu'en considérant les graves motifs qui ont déterminé Mgr Jeantet et ses missionnaires à empêcher mon retour, vous voudrez bien ne rien diminuer de votre affection pour le Tong-King occidental. Pour moi,

(1) Mgr Theurel devait être chargé de la procure des missions de Mandchourie, Corée et Japon.

je vous fais, la main sur la conscience, ma plus sincère confession. Si j'avais dû quitter ce Tong-King que j'aime de tout mon cœur, et où je suis assez aimé, j'aurais pleuré bien des fois, mais, en retournant à Paris, j'aurais considéré comme un bonheur de passer ma vie avec vous et nos bien-aimés confrères. Mais puisque Notre-Seigneur me veut à la guerre, je n'oserai pas même désirer le repos de la paix, saint François de Sales le défend. Comme je me sens encore de la vie pour longtemps, il est possible que mon séjour au Tong-King ne soit pas inutile au séminaire de Paris, que nul n'affectionne plus que moi. »

Il était facile de comprendre par cette unanimité des missionnaires à retenir M. Theurel, qu'ils le regardaient comme le plus capable de succéder à l'illustre évêque d'Acanthe, et de prendre un jour la direction de son vaste vicariat.

A ce moment (décembre 1858), on reçut des lettres de l'amiral français, invitant les missionnaires à venir à bord de son escadre. Mais le pays était si bien gardé que la chose n'était pas possible. On apprit en même temps la mort de six nouveaux martyrs. Le triomphe de l'un d'eux réjouit fort le cœur de M. Theurel. C'était un jeune élève du collége de Hoang-Nguyen.

Soumis au supplice des tenailles, il avait d'abord renoncé à la foi; puis, touché de repentir, il alla lui-même se livrer au mandarin, qui le fit écraser sous les pieds des éléphants, et décapita son cadavre. C'était un élève de quatrième.

Les Français unis aux Espagnols avaient emporté les forts de Touranne le 1er septembre, après une affaire qui leur coûta seulement cinq blessés. Cette facile victoire semblait demander la continuation de l'entreprise, et si l'on eût marché sur Hué, il n'eût guère été plus difficile d'avoir raison du roi et de sa capitale. Toutes les correspondances de l'intérieur attestent que telle était l'attente générale des Annamites, et comme, d'après les idées de ces peuples, un roi qui a perdu sa capitale est perdu lui-même dans l'opinion et presque déchu du trône, il n'eût pas été difficile de mener promptement l'affaire à bonne fin.

A cette époque, le gouvernement français, qui voulait plus encore fonder une colonie dans ces parages que venger l'injure faite aux chrétiens, n'était pas encore fixé. On semblait vouloir revendiquer les anciens droits sur la presqu'île de Touranne, sans aller plus loin, et on ne songeait nullement à Saïgon. En attendant des instructions et des renforts, l'amiral

Rigault de Genouilly campa dans cette presqu'île basse et humide, dont le climat dévorant le réduisit bien vite, comme l'annonçait le *Journal de Bruxelles,* « à n'être que le fossoyeur de ses soldats. »

Dans cette position isolée et malsaine, à l'extrémité d'un vaste empire qui comptait sur la dyssenterie, le typhus et la fièvre pour se défendre, il ne pouvait être d'aucun secours aux chrétiens. Aussi la persécution ne fit que redoubler, et les mandarins, qui se montraient si lâches devant les soldats alliés, tournèrent toute leur bravoure et leur fureur contre les malheureux chrétiens, qui bientôt furent réduits aux dernières extrémités. Sachant qu'ils se retiraient dans des antres souterrains, la rage des persécuteurs alla jusqu'à défoncer le territoire des villages connus pour être le séjour des Européens, et ce fut en fouillant le territoire de Vinh-tri qu'on trouva la plupart des ornements, livres et effets de la mission, qui furent saisis avec la bourse commune, en sorte que la ruine des missionnaires se trouva à peu près complète.

Ce fut dans ces circonstances désastreuses que Mgr Jeantet, pressé par le vœu de ses missionnaires, résolut de se donner un coadjuteur. Il avait alors soixante-sept ans, et quarante années de séjour sous le soleil brûlant

de l'Asie n'étaient pas de nature à lui laisser la vigueur nécessaire pour faire face aux complications qui surgissaient de toutes parts. Il voulait, disait-il, avoir un solide bâton de vieillesse et ne vit personne qui convînt mieux que son jeune provicaire pour remplir ces dangereuses fonctions.

A la première proposition de l'évêque de Pentacomie, M. Theurel s'excusa sur son jeune âge, il résista même ; mais le Vicaire Apostolique, sûr de l'assentiment de tous les missionnaires, donna des ordres positifs ; il fallut s'exécuter.

Nous trouvons dans une lettre intime les détails les plus exacts sur cette consécration épiscopale renouvelée du temps de Néron et des catacombes. « Mon cher Anselme (1), Sa Grandeur, voyant la paix de la religion fuir devant nous comme une ombre, a cru prudent de se donner un coadjuteur. Un jour que j'étais dans une étable à buffles, je reçus ordre de faire une retraite immédiatement, puis de me rendre auprès de monseigneur. Après avoir fait la retraite commandée, je vins en deux nuits au lieu du rendez-vous. Le lendemain, on fit l'élection, et le surlendemain la consécration. C'était le 6 mars 1859. On ne déploya pas

(1) Religieux Carme déchaussé, prieur du couvent de Montigny-lez-Vesoul, ami d'enfance de Mgr Theurel.

grand luxe dans la cérémonie. Deux prêtres annamites, à défaut de confrères européens dont aucun n'avait pu sortir de sa cachette, remplissaient les fonctions d'évêques assistants. J'eus pour crosse un bâton de bambou coupé dans le buisson voisin, habillé de papier doré et surmonté d'une corde de paille repliée sur elle-même. Je n'avais point de bas, impossible de trouver des gants. La cérémonie était terminée plus de deux heures avant le lever du soleil. Et voilà comment se font au Tong-King les évêques d'Acanthe ! Tu me trouveras bien hardi sans doute de m'être laissé imposer les mains, j'en conviens avec toi et je sais que j'aurais eu bien des raisons de m'excuser; mais dans les circonstances affreuses où nous sommes, un refus prolongé de ma part eût amené des embarras plus grands ; je me suis laissé faire. Veuille prier Dieu de me pardonner la facilité avec laquelle je me suis rendu au sentiment des autres dans cette affaire, et demande-lui pour moi une grande prudence et un grand courage, afin que, surnageant dans cette mer d'afflictions, je finisse tôt ou tard par arriver au port, où l'on trouve la paix que le monde ne saurait donner. »

Certes, les magnificences de l'intronisation n'étaient guère capables d'enfler le cœur du nouveau pontife. Nous ne voyons pas que,

selon l'usage reçu, il ait choisi des armes et adopté un sceau particulier. Il avait la croix pectorale et l'anneau de Mgr Retord, il reçut aussi son titre d'évêque d'Acanthe, et put sans inconvénient adopter la devise de son illustre prédécesseur, *Fac me cruce inebriari :* Faites que je m'enivre de la croix ! Le caractère épiscopal était bien alors la plus lourde croix qui pût être imposée à ce prêtre intrépide, puisqu'il le désignait de plus en plus à la rage des persécuteurs. Les événements allaient donner raison au choix des missionnaires, et mettre dans un nouveau relief les vertus et le courage du jeune évêque, au milieu des plus grandes tribulations et des plus effrayantes épreuves.

III

L'ÉVÊQUE

§ 1. — La Persécution.

« Ce qui me rassure en recevant les honneurs de l'épiscopat, c'est que j'épouse la pauvreté, la souffrance et la misère, » écrivait à sa sœur le jeune évêque d'Acanthe. La dot de sa nouvelle épouse lui fut si fidèlement payée, qu'il n'est guère possible d'imaginer une vie plus éprouvée et plus misérable que celle à laquelle il fut réduit pendant quatre années consécutives. Outre les dangers auxquels était exposé tout missionnaire européen dans ce pays, les Vicaires Apostoliques en couraient de plus grands, parce qu'ils étaient

recherchés avec plus d'ardeur comme chefs des révoltés. Leur tête était mise à un prix plus élevé, et, la trahison aidant, il leur était plus difficile d'échapper qu'à tous les autres chrétiens.

Au moment où l'évêque d'Acanthe venait d'être associé aux périls, bien plus qu'aux honneurs de cette charge redoutable, la persécution sévissait avec une nouvelle fureur. La présence des Français à l'extrémité du royaume n'avait fait que redoubler la colère du roi, et faute de pouvoir repousser les Barbares campés sur ses rivages, Tu-Duc se vengeait sur les chrétiens de l'intérieur.

Les ordres les plus sévères furent donnés dans le Tong-King, qui se trouvait par sa position à une très-grande distance des Français, et où les bâtiments européens n'abordaient presque jamais. Bientôt on ne compta plus les victimes dans cette malheureuse contrée. En vain les autorités françaises avaient-elles invité les missionnaires à gagner la côte et à chercher un refuge à bord de leurs navires ; la surveillance était si grande, les patrouilles sillonnant le pays en tout sens étaient si nombreuses, qu'il était impossible d'échapper. Le seul parti à prendre était de se jeter dans les montagnes, où l'on était certain de mourir de la fièvre ou de rester dans les antres souter-

rains, asiles aussi peu sûrs et souvent aussi meurtriers que les forêts des montagnes.

Mgr Jeantet avait failli se noyer en se sauvant. Ses forces le trahissaient, et la fuite ne lui devenait plus guère possible. Par respect pour son âge et pour son caractère, les missionnaires furent unanimes à lui céder les antres les plus commodes et les cachettes les plus impénétrables, tandis qu'eux-mêmes demeuraient dans les régions les plus exposées. Le coadjuteur, jeune, robuste, intrépide, devient dès ce moment l'âme de la mission; c'est lui qui administre avec l'agrément de l'évêque de Pentacomie, lui qui donne les ordres, rédige les correspondances et les circulaires diocésaines, veille aux besoins des chrétiens, des captifs, des confesseurs de la foi, c'est lui enfin qui écrit les actes des martyrs.

Un de ses premiers soins est d'adresser une requête au commandant de l'escadre française en rade de Touranne, pour lui exposer la triste situation du pays et lui demander secours pour les chrétiens tonquinois. L'amiral Rigault de Genouilly, trompé par les Annamites, comme le sont du reste la plupart des négociateurs de l'Occident, répondit que la paix était proche, que les négociations engagées avec la cour de Hué ne devaient point

être entravées, qu'elles aboutiraient bientôt, et que la tranquillité serait vite assurée aux chrétiens. L'évêque et ses missionnaires, qui connaissaient mieux l'état des choses, répondirent à ces illusions en prévenant l'amiral que les négociations entamées étaient une feinte, un moyen de gagner du temps, et que, dans l'esprit du roi et des mandarins, elles étaient simplement destinées à épuiser le corps expéditionnaire français, pour amener ensuite un redoublement de colère contre les chrétiens.

L'événement ne justifia que trop bien les prévisions des missionnaires, puisqu'après de longues négociations, les Européens furent forcés de reconnaître qu'ils étaient joués, et durent continuer l'expédition au mois de septembre 1860. Aux yeux du gouvernement français et de ceux qui aplaudissaient sa politique ou qui étaient heureux d'attaquer la religion, les missionnaires eurent un tort immense, ce fut de n'avoir point caché la vérité et d'avoir eu trop raison. Le revirement subit qui s'était manifesté dans la politique de l'Empereur, à propos de l'Italie et de l'Autriche, amenait des complications nouvelles jusque dans l'extrême Orient.

L'expédition de Cochinchine avait été entreprise avec cette imprévoyance et ce manque

de but arrêté qui restera dans l'histoire comme le caractère saillant de la politique impériale. L'Espagne n'avait pas d'arrière-pensée, et voulait seulement venger la mort de ses missionnaires lâchement massacrés. La France songeait à créer une colonie dans ces parages, et n'avait d'abord pensé qu'à faire valoir ses anciens droits sur la presqu'île et la rade de Touranne. Avec cette imprudence dont on a vu trop d'exemples, le gouvernement impérial n'admettait pas que l'expédition pût rencontrer des obstacles sérieux. On n'avait envoyé que des forces insuffisantes; leur petit nombre fut diminué par les maladies. L'Angleterre, émue des faciles succès remportés par l'armée franco-espagnole, était mécontente et semblait menacer. On attendait des renforts, quand la guerre d'Italie éclata. Toute l'attention fut concentrée sur cette campagne, plus fameuse par les maux qu'elle engendra pour la France, que par les victoires qu'elle lui fit remporter sur l'Autriche. On oublia l'extrême Orient pour ne songer qu'aux prouesses de Victor-Emmanuel et aux lauriers de Solferino, ou plutôt, on chercha des coupables pour justifier l'insuccès de nos armes en Cochinchine. Un orage violent s'éleva contre les missionnaires, et la presse libérale et impie prétendit qu'ils avaient trompé la France, en

supposant aux Annamites des dispositions qu'ils n'avaient point et leur prêtant des sympathies qu'ils étaient loin de ressentir pour les Français.

Des correspondants, qui n'avaient jamais mis le pied dans ce pays ou qui en avaient aperçu les côtes au moyen de leur longue-vue, envenimèrent la querelle en envoyant des détails de fantaisie, qui furent reproduits avec complaisance par les journaux de Paris, et commentés malignement par ceux qui reflétaient la pensée du maître. Avant de mourir, Mgr Retord avait eu le temps de protester contre les premières attaques (1) et les événements ne lui avaient que trop donné raison, car il avait signalé les fautes que l'on devait éviter et prévu l'issue malheureuse de l'expédition. Sa mort prématurée ne lui laissa ni le temps de voir les malheurs qu'il avait prédits, ni le soin de répondre aux calomnies de la presse parisienne; cette tâche échut au nouvel évêque d'Acanthe, et on peut aujourd'hui publier ses lettres, auxquelles la police impériale eût sans doute fait de nombreuses coupures si elles eussent vu le jour. Quelques journaux religieux soutinrent courageusement les missionnaires; mais leur voix se perdit dans le bruit de la dispute, et bientôt

(1) *Annales de la Prop.* Mars 1859. Tome XXXI.

celui qui les soutenait avec le plus d'ardeur et de talent, l'*Univers*, fut supprimé (janvier 1860).

Voici ce qu'écrivait Mgr Theurel à M. Charrier :

« Tong-King occidental, 31 janvier 1860.

« Bien cher et vénéré père,

« Depuis la mort si regrettable de Mgr Retord, nous n'avons pu recevoir de vous aucune nouvelle, ni sur la France et l'Europe, ni sur notre séminaire de Paris et sur toute notre société. Mais toutefois, par l'obligeance de Mgr Gauthier, de M. Libois et de MM. Puginier et Cazenave, nous venons d'être mis au courant des événements principaux, voire même des affaires de Chine et de Cochinchine, comme aussi de la nouvelle expédition que l'on dirige vers ces pays malheureux. Plaise à Dieu de nous donner bon courage pour traverser la crise horrible dans laquelle nous nous trouvons engagés ! Et si nous ne devons point voir cette paix de religion qui s'obstine à fuir devant nous comme une ombre insaisissable, si nous devons périr dans les antres auxquels nous devons la vie, ou même par le supplice des cent plaies, ou tout autre semblable, que la sainte Vierge et

saint Joseph daignent nous assister à notre dernière heure, et nous aident à répéter, alors comme toujours, la devise des vrais chrétiens : Que le saint nom de Dieu soit béni !

« Vous savez par Hong-Kong, et mieux que moi, tout ce qui s'est passé et se passe encore à Touranne; je n'ai donc point à vous en parler en détail. Les dernières nouvelles allaient, je crois, jusqu'au mois de juin 1859. A cette époque, l'amiral Rigault, forcé peut-être par l'appréhension d'une rupture entre la France et l'Angleterre (auquel cas sa position à Touranne eût été assez critique), l'amiral, dis-je, entrait avec les Annamites en conférences de paix. Nous ne nous en serions pas doutés, car les exécutions et les poursuites contre nous allaient comme à l'ordinaire. Aussi, après plusieurs mois de pourparlers, ces conférences eurent le résultat prédit à l'unanimité par les missionnaires et par les Annamites qui purent aborder les Français; c'est-à-dire que le roi, après avoir temporisé le plus possible, ne consentit à aucune condition acceptable, et, de la sorte, on se trouva Gros-Jean comme devant.

« Ce n'est certes pas que le roi et les mandarins se confient beaucoup dans leurs forces militaires, car lorsqu'après la rupture des conférences, en septembre dernier, les Fran-

çais eurent enlevé et détruit quatorze redoutes annamites, le roi fit un édit adressé à tout son peuple, pour l'informer presque au juste de la situation du royaume, exciter sa haine contre les Européens, qu'il appelait cette fois du nom de *fous furieux* (hoâng-hôt), et réchauffer son amour pour la patrie. Il terminait en appelant des volontaires sous les drapeaux, pour remplacer les soldats d'élite décimés par les baïonnettes françaises. Le peuple se rit de la détresse du roi, et l'on exprimait sans se cacher la conclusion que tout le monde tirait de la publication d'un pareil édit, savoir : que *le mal du roi commençait à sentir mauvais*. Dans toute la province de Ha-Noï, la plus belle du royaume, où j'étais alors et suis encore présentement, il n'y eut que vingt-huit Annamites, et, je crois, douze Chinois qui répondirent à l'appel du roi. Quand donc on écrit en France, comme on l'a fait, que l'expédition française ne trouve en Cochinchine ni sympathie ni appui chez le peuple annamite, que les missionnaires ont trompé le gouvernement, quand on écrit, dis-je, de telles choses, on veut cacher, sous les calomnies les plus odieuses et les plus révoltantes, la honte qu'on a méritée par sa maladresse et son opiniâtreté à ne croire personne. Mais il faut avouer qu'en cela on fait preuve d'une rare impu-

dence. Car, non-seulement le peuple annamite a montré et prouvé qu'il aurait grand plaisir à voir son roi détrôné par les Français, mais encore une multitude d'hommes, *chrétiens* et *païens,* sont allés bien des fois offrir leurs services à ceux qu'ils regardaient comme leurs libérateurs.

« Quand, au mois de décembre 1858, *le Régent* vint au Tong-King, l'interprète s'aboucha avec les Annamites des provinces de Nam-Dinh et de Haï-Duong, plusieurs chefs de rebelles allèrent supplier les Français de mouiller quelques jours en face des côtes, promettant de réunir leurs partisans, et, avec le secours du seul petit navire *le Primauguet*, d'enlever au roi tout le Tong-King. Il paraît que l'interprète leur répondit qu'avant tout, il fallait passer à Hong-Kong, pour y prendre des navires légers capables d'entrer dans les fleuves ; qu'interrogé sur le temps nécessaire pour aller à Hong-Kong, il répondit qu'il fallait quatre jours pour aller et quatre jours pour revenir. Sur ces paroles, les chefs des rebelles, croyant en étourdis sans doute que les Français arriveraient, envoyèrent le mot d'ordre à tous leurs affidés. La chose transpira et ils furent obligés de lever l'étendard de la révolte, pour échapper aux poursuites partielles. Ils tinrent la campagne pendant un

mois, sans éprouver précisément aucune défaite, et le bruit de leurs armes remplit tout le Tong-King. Mais enfin, ne voyant pas arriver les Français, et se trouvant serrés par les troupes réunies des différentes provinces, ils licencièrent leurs soldats, qui revinrent dans leurs foyers, tandis que les principaux chefs passèrent à Touranne sur deux petits navires. Ils y arrivèrent heureusement au nombre de 50 ou 60 personnes, et ils y ont séjourné de longs mois, si même ils n'y sont encore. Ainsi, le soleil de Touranne est témoin que les Français trouveront, quand ils le voudront, de la sympathie et de l'appui chez le peuple annamite. Comment ceux qui ont vu de leurs yeux ces choses et autres semblables ont-ils le front de débiter, en France, que le peuple de ce pays n'est point leur ami ? Peut-être oseront-ils dire qu'il y aurait tout au plus quelques chrétiens exaltés qui seraient prêts à se soulever. Mais il est de notoriété de fait que, parmi tous ces chefs rebelles qui se sont enfuis à Touranne, il n'y avait pas un seul chrétien !

« J'écrivis moi-même à l'amiral Rigault, en juin 1859 ; mais lorsque ma lettre lui parvint, le 16 juillet suivant, on était en pleines conférences de paix, et l'amiral, qui dès lors avait sans doute vu son expédition manquée, se

contenta de me répondre par une lettre polie et bienveillante, où il disait que les circonstances l'avaient obligé d'entrer en accommodement avec le roi. Or, le roi de Cochinchine, voyant que les vainqueurs lui demandaient la paix, s'est comporté comme une femme qui, dans une querelle avec son mari, aperçoit en lui de la timidité et de l'hésitation : le roi s'est enhardi, et sans espérer pouvoir vaincre les Français puisqu'il n'ose pas essayer de les chasser de Touranne, il a du moins espéré de les voir décimer par le climat, et, fatigués, enfin s'en retourner en France. Il lui en coûte certes de suivre ce système, car les communications maritimes sont interceptées par les Français, et le peuple des environs de la capitale, ne pouvant recevoir ni le riz de la basse Cochinchine, ni celui du Tong-King, souffre cruellement de la famine. Mais depuis trois mois, il y a ordre aux mandarins du Tong-King de faire transporter par terre à dos d'hommes des quantités très-considérables de riz destinées à la capitale. Je ne sais pas si cet ordre a pu avoir son exécution.

« Or voilà, bien cher et vénéré Père, que je vous ai parlé assez au long de choses qui, dans le principe, ne devaient pas entrer dans ma lettre. Je devrai, pour cela, abréger un peu le récit de nos malheurs. Je dis nos malheurs,

car la tribulation est notre pain quotidien et fait toute notre histoire.

« Depuis le mois de septembre 1858 jusqu'au mois de juin 1859, notre mission du Tong-King occidental avait déjà treize martyrs, parmi lesquels six prêtres annamites, qui sont les PP. Qui, Cân, Luu, Qui, Tri et Ngôn. Ce dernier, quoique jeune et fort, s'était évanoui plusieurs fois dans les terribles tortures qu'il eut à endurer. Depuis cette époque, les blocus ont continué; on a pris et exilé un certain nombre de jeunes gens des Maisons de Dieu, parmi lesquels un de mes servants (1).

« Un sous-diacre, Simon Luong, qui m'avait introduit au Tong-King en 1853 et qui avait remplacé auprès de moi le jeune homme dont je viens de parler, a aussi été arrêté le 4 décembre dernier, au blocus de son village natal, et attend dans les fers, avec une dizaine de ses compagnons, sa sentence d'exil. Ainsi, dans l'espace de quinze mois, j'ai vu prendre successivement trois de mes servants. Les trois ont, grâce à Dieu, confessé leur foi très-glorieusement.

(1) Monseigneur ne dit pas le nom de ce servant; il ajoute en note : « qui a supporté les supplices avec une force admirable. Après avoir été roué de coups de rotin, il fut mis à la question des tenailles, mais il se rit de tout, et lorsqu'il se releva baigné dans son sang, il plaisanta les mandarins en leur disant : Votre rotin et vos tenailles, c'est tout la même chose. Ce jeune homme est un brillant sujet d'ailleurs. »

« Enfin, dans le seul mois de décembre, cinq de nos prêtres ont été pris et incarcérés. Ce sont le P. Ngân, le P. Diéu (que vous connaissez fort bien, puisqu'il était votre catéchiste en 1839), les PP. Thinh, Tù et Thuyêt. Le jour où ils furent arrêtés, le P. Thê, qui est encore un de vos anciens catéchistes, l'échappa belle ; il était avec eux et vit l'ennemi de si près, qu'il lui laissa son turban pour gage. Il entendit de ses oreilles le chef de la bande publier qu'il y avait dans ce village un prêtre européen et trois prêtres annamites. Or, ce scélérat ne faisait qu'un petit anachronisme, car s'il fût venu quelques jours plus tôt, il m'aurait effectivement trouvé là. »

Après quelques détails sur la mission du Tong-King occidental et du Tong-King central, où il constate que seize prêtres ont été martyrisés depuis l'apparition des Français sur la côte, et qu'un bon nombre sont encore dans les prisons, l'évêque d'Acanthe continue :

« Sur de telles données, vous jugerez facilement des affreux désastres qui ont frappé nos missions du Tong-King. Les provinces limitrophes de la Chine regorgent de confesseurs exilés, dont la moitié appartiennent à la Maison de Dieu. Les mandarins, ne sachant plus où envoyer ces chères victimes, se les passent maintenant d'une province à l'autre,

afin qu'il soit dit simplement qu'on observe les décrets condamnant les chrétiens à l'exil. Ainsi, ces jours derniers, huit confesseurs de votre ancien district de Nam-Dinh ont été transférés à Ha-Noï comme exilés. Ceux qui ont vécu sous Minh-Mênh disent que les désastres d'alors étaient à peine le dixième d'aujourd'hui. Multipliez donc par dix ce que vous avez vu autrefois et vous aurez une idée de notre position actuelle. Ces jours-ci même, le diable vient d'inventer une ruse digne de lui pour vexer à la fois toute la population chrétienne : il a inspiré aux mandarins de couvrir de croix tous les chemins et toutes les avenues des villages. Ainsi, dans le seul village où je suis caché présentement (*la Plume d'Orient*), il y a quinze croix disposées de la sorte et gardées chacune par trois païens jour et nuit. Quiconque veut passer ne peut éviter de fouler aux pieds la sainte image de notre rédemption. Les paysans sont fatigués de toutes ces mesures, qui les surchargent beaucoup eux-mêmes, et ils murmurent de ce que les mandarins s'occupent maintenant d'une seule chose, qui est de poursuivre la religion chrétienne à outrance. Enfin, pour comble de sévérité et pour amener notre extermination, il y a ordre de disperser les populations chrétiennes dans les villages païens, comme

cela s'est pratiqué l'an passé pour la chrétienté de Ké-Vinh.

« Cette mesure, toutefois, ne pourra être exécutée que partiellement, car le nombre des chrétiens est beaucoup plus grand que les mandarins ne se le figurent; mais cela prouve que le roi et ses préfets, Satan et ses anges, n'omettent rien en ce pays pour exterminer le nom de notre Dieu. Cela prouve encore que quiconque en ce pays veut être chrétien doit être un héros ; or, l'héroïsme n'est point la vertu de tous, surtout des *quan viên* (chefs de village et conseillers municipaux).

« Dans le mois de novembre dernier, on a fait arrêter les principaux chrétiens dans toute l'étendue du pays, 2 ou 3, 4 ou 5, 6 ou 7 par chaque chrétienté, et bien que la majorité de ces « *gros ventrus de quan viên*, » comme le peuple les appelle, ait honteusement foulé la croix, tous pourtant, au moins dans le département où je suis, sont retenus en prison, et menacés d'y rester jusqu'à ce que Touranne soit purgé des étrangers.

« Cette mesure, qui montre la défiance du roi envers les chrétiens, est la suite des conférences de paix où l'amiral demandait, avant toute chose, la liberté de religion. C'est ainsi que tout se tourne contre nous, même la bonne volonté des hommes. »

Après ces détails généraux, Mgr Theurel donne quelques détails particuliers que nous publions avec d'autant plus d'empressement qu'ils sont plus rares sur cette époque de sa vie. L'évêque d'Acanthe n'aimait pas à parler de lui-même, son humilité s'effrayait de l'indiscrétion de ses amis, et nous aurons occasion de raconter les précautions qu'il croyait devoir prendre contre la publicité et la divulgation de tout ce qui lui était personnel.

« Qui verrait cette lettre et ne connaîtrait pas comme vous, vénéré Père, les ruses de guerre des prêtres et missionnaires du Tong-King, serait fort étonné qu'au milieu d'une pareille débâcle, aucun de nous, scélérats d'Européens, ne soit encore tombé sous la griffe des tigres humains qui ont soif de notre sang. Mais aussi il faut voir quelle vie nous menons! Nous ne voyons jamais le soleil, et, s'il faut changer de lieu, nous choisissons autant que possible la nuit la plus noire. Aussitôt qu'une maison nous reçoit, nous y fabriquons un double mur ou creusons un souterrain. Je dois, pour mon compte, quatre fois la vie à ces sortes de cachettes; je vous fais grâce des détails, et vous prie de m'en tenir quitte. Cependant, il faut l'avouer, la Providence fait beaucoup pour nous. Je ne répète pas l'aventure de M. Saiget, qui, arrêté par un

chef de canton, se sauva en perçant le toit de la maison de sûreté. Moi-même, dernièrement, je fus pris au collet et arrêté par une patrouille en pleine grande route. Mais parce que c'était le soir même de l'Immaculée-Conception de la très-sainte Vierge, quoique reconnu nettement pour un Européen, je fus relâché sans perdre une sapèque. Cette aventure, qui se passait à une portée de fusil de la sous-préfecture de Phu-Tuong, est de suite parvenue aux oreilles des huissiers et probablement des mandarins.

« Cinq jours après, je courus encore le même danger. En arrivant dans les parages du *Salut d'or*, d'où j'étais parti après le formidable blocus du 12 janvier 1858 et où je revenais après mille circuits et mille détours, fuyant sans cesse devant l'ennemi, je passai devant la patrouille de Khang-Bao, qui, distraite par une partie de jeu, nous interrogea pour la forme, et, sur la réponse de mon servant, qui était mon seul guide, nous laissa passer.

« Mais quelques minutes après, un jeune prêtre annamite qui venait au-devant de moi, et ne m'avait pas rencontré parce qu'il avait pris un chemin détourné, tomba dans la même patrouille et n'en fut pas quitte à si bon marché. Poursuivi et saisi, il se débattit si

fort qu'il échappa, laissant son turban aux mains de l'ennemi et rapportant en échange deux rudes coups de bâton qu'on lui avait déchargés sur la tête. De retour à la maison du rendez-vous, il semblait devoir en faire une maladie; mais il eut tant de joie de me voir arrivé sans encombre, qu'il prétendit que cela l'avait guéri.

« Si je pouvais vous raconter les aventures de tous les confrères, elles fourniraient matière à beaucoup de détails intéressants. Ainsi, un prêtre annamite de Xu-Doaï a rapporté que M. Néron, cerné dans les montagnes par les satellites, y avait passé quatre jours seul et sans aucune provision, et qu'enfin la troupe ayant levé cette espèce de siége, il avait été trouvé sans connaissance. M. Néron, dans ses lettres, se borne à dire qu'il a eu beaucoup de tribulations, et, par modestie, n'a point parlé de cette aventure. A présent même, M. Charbonnier est gravement malade dans les montagnes de Lao-Ca, et M. Mathevon, son compagnon, m'écrit, en date du 22 janvier, que les sauvages, démoralisés par la peur, ne consentent plus à les laisser habiter dans le village. Ils se préparent l'un et l'autre à la mort. M. Titaud, que j'ai laissé le 11 décembre dans un village tout païen, a déjà été soigné et abandonné successivement par cinq mé-

decins, et ces jours derniers, il m'a fait écrire une petite lettre qui ressemble à un testament. Mgr Jeantet, grâce à Dieu, se porte assez bien pour son âge; mais, depuis tantôt deux mois, il est réfugié dans une maison chrétienne isolée dans un village tout païen. MM. Vénard et Saiget sont dans le même village que moi, à la *Plume d'Orient*. Nous y sommes excessivement à l'étroit; mais il est impossible d'en sortir pour aller ailleurs, c'est ici qu'il faut vivre ou mourir.

« Vous voyez, très-cher et vénéré confrère, quelle position est la nôtre. Les faits parlent et n'ont pas besoin de commentaires; si un jour les hommes nous apportent un secours efficace, ils auront délivré des tombes et des ruines. Mais, à la grâce de Dieu toujours! qui vivra, reconstruira; qui sera mort, se reposera. »

Peu s'en fallut que l'asile de la *Plume d'Orient* ne fût le dernier pour les trois missionnaires. Un jour, le village fut cerné à l'improviste, et les satellites se mirent à le sonder et à le fouiller de fond en comble; la cachette eût été sûrement découverte sans l'intervention d'un brave païen qui portait intérêt aux persécutés. Affectant un grand zèle pour la loi, il se met lui-même à la tête des satellites pour diriger les recherches. Tandis que

ceux-ci travaillent avec ardeur, il prend à part les principaux du village, les rassure, et se fait indiquer le lieu précis où sont les Européens. Il s'y installe, commande le thé, l'offre aux amateurs, fait le gracieux envers le mandarin, qui ne veut pas rester en arrière et montre son savoir-vivre en ordonnant à ses soldats de respecter tout ce qui est dans le voisinage d'un patriote si zélé et si aimable. Les missionnaires, témoins de cette comédie, ne savaient trop comment elle finirait, quand le mandarin se déclara satisfait et leva le blocus.

Un des trois proscrits nous a laissé la description la plus vraie et la plus saisissante de cette vie souterraine et des tortures véritables qu'elle infligeait aux missionnaires. C'est l'ami de cœur de l'évêque d'Acanthe, M. Vénard, qui rend compte à un ami de ses impressions et des souffrances qu'il partage avec ses deux confrères.

« Quel sort digne d'envie, ami Paziot ! Trois missionnaires, dont un évêque, couchés côte à côte, jour et nuit, dans un espace d'un mètre cinquante centimètres carrés, recevant un jour incertain par trois trous gros à passer le doigt, perforés dans la terre de la cloison, et que notre vieille hôtesse a bien soin encore de boucher à demi par un fagot de paille en de-

hors. Et si les méchants nous inquiètent, ne croyez pas que nous soyons à bout de ressources. Sous nos pieds est un antre en briques fort bien construit, quoique à la chandelle, pendant deux ou trois nuits, par un de nos catéchistes; dans cet antre, il y a trois tubes de bambou qui vont habilement sous terre chercher l'air extérieur sur les bords d'une mare voisine. Ce catéchiste a encore bâti deux antres dans le même village, sans compter quatre ou cinq entre-cloisons.

« Nous avons joui de l'hospitalité offerte par la vieille chrétienne pendant trois semaines, et ne croyez pas que nous étions tristes au moins. Je n'ose le dire, mais peut-être eussiez-vous été mal édifié de notre gaieté. Quand notre fenêtre à trois trous nous refusait le jour, nous avions une lampe préparée artistement de manière à laisser échapper trois rayons de lumière, juste assez pour éclairer une demi-page d'un livre in-12, et sans oublier l'abat-jour, afin que la lumière ne se reflétât pas sur la cloison et ne sortît pas à l'extérieur par les fentes.

« Peut-être me demanderez vous : Dans un pareil état de reclusion, sans air, sans lumière, sans exercice, comment pouvez-vous encore vivre? Cher ami, votre question est parfaitement raisonnable, vous pourriez même

demander : Comment ne devenez-vous pas fous? Toujours renfermés dans l'étroitesse de quatre murs, sous un toit que vous touchez de la main, ayant pour commensaux les araignées, les rats et les crapauds, obligés de toujours parler à voix basse *comme le vent*, disent les Annamites, assaillis chaque jour de mauvaises nouvelles : prêtres pris, décapités; chrétientés détruites et dispersées parmi les païens; beaucoup de chrétiens qui apostasient, et ceux qui demeurent fermes envoyés dans les montagnes malsaines, où ils périssent abandonnés, etc., etc., et cela sans que l'on puisse prévoir quelle en sera la fin, ou plutôt, ne la prévoyant que trop, j'avoue qu'il faut une grâce spéciale, ce qu'on appelle une grâce d'état, pour résister à la tentation du découragement et de la tristesse. »

N'oublions pas que celui qui écrit ces lignes si enjouées est un martyr, et que Mgr Theurel passa encore trois années de la sorte, habitant, comme il le disait, le pays des taupes, et nous aurons une idée du courage et du mérite de ces héros chrétiens.

Quelques jours après avoir écrit la lettre rapportée plus haut, l'évêque d'Acanthe reçut la nouvelle de la mort de M. Titaud, provicaire de la mission. La manière dont il en rend compte à un ami mettra dans un nou-

veau jour le trésor de sensibilité renfermé dans ce grand cœur.

« M. Titaud, écrit-il au P. Anselme, épuisé par le régime cellulaire auquel nous sommes réduits et arrivé à ne pouvoir plus absolument rien digérer, s'est endormi dans le Seigneur le 29 janvier 1860, à l'âge de quarante-deux ans. Six semaines avant sa mort, comme il était réfugié dans un village tout païen, j'allai passer deux jours auprès de lui, pour nous consoler mutuellement de la séparation que la mort allait établir entre nous, et nous nous dîmes cet adieu que nous savions être le dernier.

« La prudence ne me permettait pas de rester dans un gîte aussi périlleux. Certes, il y a dans la vie des instants où il faut prendre son cœur à deux mains pour l'empêcher de céder à la tristesse qui l'inonde. En t'écrivant ces lignes qui me rappellent vivement cet adieu si pénible à un confrère bien-aimé, je ne puis retenir mes larmes, et je recommande celui qui en est l'objet à tes bonnes prières. »

Au milieu des inquiétudes et des soucis croissants que lui imposait la persécution, le jeune coadjuteur ne perdait point de vue les intérêts généraux de la congrégation des Missions, ni les règles à suivre pour le maintien de la discipline et l'administration du vicariat.

Dans une lettre du 7 juin 1860, à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions Étrangères, nous trouvons une consultation sur divers points de discipline et de liturgie. Les quatorze questions qu'elle renferme, et qui ont trait à des choses relativement peu importantes, montrent le soin extrême que le jeune évêque apportait à remplir tous les devoirs de sa vocation, et le désir qu'il avait d'être fidèle dans les plus petites choses, comme il l'était dans les plus grandes.

« Je ne vous écris rien de plus aujourd'hui, ajoute-t-il, car je ne ferais que vous répéter ce que vous verrez dans d'autres lettres venant de cette mission. Je noterai seulement un point qui ne sera pas ailleurs, c'est que tout en me donnant une mitre et une crosse, on ne m'a nullement ôté le cœur et les sentiments d'un enfant envers vous et notre séminaire, et je pense même que personne ne pourrait me l'ôter. »

Dans le cours du mois de juillet suivant, il épanche son cœur dans le cœur d'un ami, et lui exprime la douleur qu'il ressent de la conduite lâche et indigne des chefs de village :

« Laisse-moi, cher ami, épancher dans ton âme le secret d'une invincible douleur. Le roi, soupçonnant les chrétiens d'être d'intelli-

gence avec les Français, a fait arrêter les plus connus d'entre eux. Il s'en est trouvé 2,000 pour tout le royaume, et 350 pour notre vicariat ; or, je dois te faire cet aveu que sur ces 350 matadors, il n'y en a guère eu que 45 à 50 qui ont eu le courage d'être fidèles jusqu'à la fin, et qui subiront l'exil. Il sera donc toujours vrai de dire que le nombre des élus sera bien petit parmi les nobles et les puissants ! Tandis que les chefs des chrétiens sont en prison, leurs subordonnés sont dispersés dans des villages païens, et ceux qui veulent obtenir la permission de rester sur le sol natal doivent de suite élever une pagode pour offrir des sacrifices deux fois par mois. Si les ordres du gouvernement étaient bien exécutés, nous serions anéantis dans un avenir prochain. L'humanité des païens amortit souvent les coups qui nous sont portés, mais le mal est bien grand. A bout de force et de courage, les chrétiens se soumettent aux superstitions païennes, les apostats deviennent facilement des traîtres, certains agneaux se changent en loups, et si Dieu n'y met ordre, c'est par ces deux plaies que nous périrons lentement, et c'est là le plus cuisant de mes chagrins.

« Notre grande communauté de Vinh-Tri ayant été fouillée et défoncée en tous sens, nous avons perdu là notre vin de messe, une

grande quantité d'effets, et même la bourse commune du vicariat. Depuis deux ans, chacun de nos prêtres n'a reçu qu'une seule bouteille de vin pour dire la sainte messe; nous avons déjà plus de vingt-cinq mille francs de dettes et des misères sans nombre à soulager. Toutefois, ce n'est point la pauvreté qui nous effraye, ce n'est pas non plus le grand nombre de nos prêtres décapités, et nous nous réjouissons de voir que Dieu daigne choisir dans l'Église annamite quelques pierres pour l'édification de la Jérusalem céleste; nous avons résolu de fouler aux pieds la peur, et cet été même, nous voulons faire une ordination.

« A côté des défections qui nous attristent, nous avons de beaux exemples de courage qui nous consolent et nous fortifient. Ainsi, la chrétienté de la *Plume d'Orient*, dans laquelle je me suis caché bien des fois, et qui compte six cents âmes, confesse la foi en masse, depuis deux mois entiers. Le mandarin du bailliage s'y étant transporté pour obliger la population à fouler la croix, tout ce peuple, hommes et femmes, s'est présenté hardiment, protestant qu'il n'obéirait pas à cet ordre impie. Après avoir fait distribuer force coups de rotin sans rien obtenir, le mandarin s'est retiré tout pensif et fort embarrassé. Il avait envoyé d'avance

à la préfecture un procès-verbal constatant que les chrétiens de sa juridiction avaient apostasié. Comment s'en tirer avec une masse de six cents entêtés, et quelle fâcheuse affaire pour lui, s'il en amène un tel nombre au grand mandarin ! Depuis deux mois, il revient à la charge, et menace continuellement la communauté, qui persiste à vivre dans la paix du Seigneur. Aux sommations du maire et de l'adjoint païens qui sont ses lieutenants, les chrétiens répondent sans se troubler : Nous ne sommes pas rebelles, mais nous sommes chrétiens ; nous ne foulons pas la croix, mais nous n'offrons pas de sacrifices au diable. Si c'est de l'argent que vous demandez, nous n'en avons plus, puisque vous nous avez tout pris ; faites ce qu'il vous plaira. Les choses en sont là depuis deux mois, et nous avons lieu de croire que le mandarin n'obtiendra rien de plus de ces courageux confesseurs. »

Un *post-scriptum* ajouté à cette lettre annonce l'arrestation d'un missionnaire européen. M. Néron venait de tomber entre les mains des satellites. Ce fut un ancien maire chrétien qui le livra. Il vint l'appeler au milieu de la nuit. Le missionnaire, qui connaissait la voix de cet homme, sortit sans défiance de sa cachette ; le traître le renversa d'un coup de bâton. En un clin d'œil, il fut garrotté, jeté

dans une barque, et emmené avant que la population chrétienne pût rien faire pour le délivrer. Selon l'usage du pays, les vainqueurs exploitèrent leur capture en faisant acheter chèrement leur silence. Ils promirent de taire le nom du village où ils avaient arrêté un si grand scélérat, pourvu qu'on leur payât mille ligatures. La somme fut versée sur-le-champ, et à ce compte les satellites déclarèrent que le prisonnier avait été arrêté dans les bois, ce qui empêcha le village d'être rasé, ainsi que le portait la loi.

M. Néron avait déjà été pris en 1854 et en 1858 ; chaque fois on avait pu le racheter, mais cette fois on ne put même pas songer à sa délivrance. Enfermé dans une cage, faveur qui est réservée aux grands criminels, il fut mis à la question, et reçut les coups de rotin sans pousser un soupir. Pendant les trois mois qu'il passa dans sa cage, il étonna ses juges et ses bourreaux par sa sérénité d'âme et son invincible constance. Tout entier à la conversation qu'il entretenait avec Dieu, ce généreux confesseur passa vingt et un jours sans prendre de nourriture, et le mandarin criminel, étonné de le voir vivre après un tel jeûne, déclara que cet homme était devenu un Bouddha consommé. M. Néron fut décapité le 3 novembre 1860, et sa tête, après avoir été exposée

trois jours, fut jetée dans le fleuve. Mgr Theurel prit toutes les mesures nécessaires pour lui être utile en sa captivité, et ce fut lui qui écrivit les actes de son martyre.

Tandis qu'il s'occupait des confesseurs, lui-même échappait par miracle aux honneurs de la cage. Une nuit qu'il changeait de cachette, il tombe avec son guide au beau milieu d'une patrouille païenne. Deux hommes le saisissent fortement d'une main, et de l'autre ils soulèvent le large chapeau qui dissimule son visage. Ils invitent à grands cris leur chef à reconnaître la curieuse capture qu'ils ont faite. Le chef, pensant qu'il s'agit d'un prêtre annamite caché dans les environs et duquel il a reçu de grands services, feint de ne pas comprendre et de croire que ses hommes plaisantent et lui donnent fausse alerte. Ceux-ci laissent aller leur captif, qui s'enfuit au plus vite. Un moment après, le chef, revenu de son erreur, voulut poursuivre à outrance, mais il était trop tard ; l'évêque et son guide avaient la clef des champs, on ne put les rattraper.

L'ami de cœur de l'évêque d'Acanthe, l'aimable et doux Théophane Vénard, n'en fut pas quitte à si peu de frais. Il avait cédé à Mgr Jeantet l'asile de la *Plume d'Orient*, le plus sûr de tous. A peine en était-il sorti, qu'il fut vendu par un traître, chef de canton qui aspi-

rait à devenir mandarin, saisi dans un double mur, mis en cage et conduit à Ké-Cho, ancienne capitale du Tong-King. Mgr Theurel, qui l'aimait comme un autre lui-même, nous a laissé dans le plus grand détail le récit de la captivité et de la mort de ce jeune martyr. Nous ne connaissons rien de plus touchant que la correspondance de l'évêque proscrit et du confesseur chargé de chaînes, et on nous saura gré d'en reproduire au moins quelques fragments.

A la première nouvelle de l'arrestation de son ami, l'évêque se mit en mesure de communiquer avec lui. « Comme j'étais, dit-il, de tous nos confrères le plus rapproché de Ké-Cho, n'en étant qu'à une journée de marche, je fus naturellement chargé de prendre soin de M. Vénard et de correspondre avec lui. Nous avions pour intermédiaire un chrétien à cœur d'acier et chef de patrouille, appelé Huong-Moï, dont la maison venait d'être notre refuge pendant deux mois, et qui s'était mêlé par dévouement à la troupe des huissiers et serviteurs du prétoire. »

Dans l'espace de six semaines, l'évêque écrivit quatre fois au confesseur, et en reçut autant de réponses.

La première est datée de la cage, dans le prétoire, 28 décembre 1860.

« Monseigneur,..... je puis très-difficilement écrire. Le grand mandarin me donne chaque jour six sous pour ma nourriture. Je me porte assez bien. Mon cœur est paisible comme un lac tranquille ou un ciel serein ; le mandarin de Nam-Xang (qui molestait beaucoup les chrétiens) est venu me voir, et je lui ai déclaré que Jésus était plus fort que lui, que c'était en vain qu'il luttait avec Jésus et que Jésus saurait bien l'abattre comme tant d'autres. Le greffier Tù, qui en 1859 a pris quatre prêtres, m'a demandé de vos nouvelles. Je lui ai dit en pleine séance qu'il faisait un vilain métier, et que son diplôme de mandarin de neuvième classe, prix du sang de quatre prêtres versé par lui, se fanerait comme la fleur du printemps, ce qui a fait rire le mandarin de la justice et toute la légion des greffiers. »

L'évêque a répondu, et il reçoit ces lignes datées du 3 janvier :

« J'ai reçu votre lettre si affectueuse. Mais j'ai écrit à ma famille une lettre assez longue sur de mauvais papier. Je prie Votre aimable Seigneurie de l'envoyer en complétant les détails... Ah ! Monseigneur, me voici donc rendu à cette heure que chacun de nous a tant désirée. Ce n'est plus *peut-être* un jour, comme dans le chant du départ des missionnaires ; c'est :

Bientôt, bientôt, tout le sang de mes veines
Sera versé. *Mes* pieds, ces pieds si beaux,
Oh ! quel bonheur ! ils sont chargés de chaînes.
Près de moi je vois les bourreaux !

« Dans les longues heures de ma cage, ma pensée s'envole vers l'éternité. Le temps va finir, il faut se dire adieu ! Vous, vous répéterez la parole de saint Martin : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem.* Moi, je dirai avec saint Paul : *Jam delibor et tempus resolutionis meæ instat. Tibi vivere Christus est ; mihi mori lucrum...* »

Au 1er janvier, l'évêque avait souhaité la bonne année au prisonnier; le 6, celui-ci répond : « J'ai reçu votre souhait de bonne année, merci ! Oui, vraiment bonne ! c'est avoir une fois bonne chance. *Non volentis neque currentis, sed miserentis est Dei.*

« J'aurais dû déjà vous faire mes politesses ; excusez mon oubli. Bonne année, Monseigneur, la paix et les travaux, et ensuite viendra le grand repos de l'éternité. »

A partir de ce moment, c'est l'évêque qui nourrit le prisonnier, qu'une pieuse veuve se charge d'entretenir ; il lui envoie le vicaire annamite du canton, qui, à l'aide de stratagèmes plus ou moins habiles, vient à bout de l'approcher, de lui donner l'absolution, et

même de lui passer trois fois la sainte Eucharistie, tandis que l'intrépide Huong-Moï amusait les soldats désœuvrés, en multipliant d'innocentes plaisanteries.

Quelques jours après, le prisonnier, tout consolé par ces précieuses visites, écrit à l'évêque ces lignes qui furent les dernières :

« Cher seigneur, les jours de mon pèlerinage se prolongent. Le mandarin préfet est étonné que ma sentence ne soit pas encore arrivée. Toutes les dépêches passent devant moi ; à chaque fois je demande si c'est mon arrêt de mort, chaque fois le postillon me donne une réponse négative. Je salue chaque aurore qui se lève comme l'aurore de l'éternité... Mais l'éternité ne s'ouvre point. Adieu, cher seigneur d'Acanthe ! Sera-ce le dernier ? Adieu. Que la volonté de Dieu se fasse et non la mienne ! »

Le lendemain (2 février 1861), cinq coups de sabre mettaient le prisonnier en possession de la gloire, et il ne restait plus au pontife que le soin de faire recueillir ses précieuses dépouilles et de rédiger les actes de son martyre. Ces actes sont un monument élevé par l'amitié d'un frère à la mémoire d'un frère bien-aimé.

Les amitiés antiques célébrées par les poëtes n'ont rien qui approche de celle-là. Il n'est

pas possible de lire sans émotion et sans larmes cette scène admirable dans laquelle le survivant, tenant entre ses mains la tête livide du martyr, retirée du fleuve après mille recherches infructueuses, la vénère avec le respect le plus profond, ne permet à personne de la toucher, et la place dans une urne qu'il confie à la terre, en attendant des jours meilleurs (24 février 1861). La grandeur d'âme de l'évêque se révèle tout entière dans ces pages et dans ces actes qui sont sublimes, à force de simplicité et de vertu (1).

En les adressant au frère de la victime, Mgr Theurel ajoute :

« Vous dirai-je, mon cher ami, que nous nous sommes réjouis du martyre de votre frère, vous dirai-je que nous nous en sommes affligés? Pour dire la vérité, je dois confesser que nous nous sommes tous réjouis du triomphe de notre confrère, bénissant Dieu du choix qu'il a fait de lui, et que, pour mon compte particulier, j'ai été profondément affecté de la séparation que le choix du bon Dieu a mise entre nous. Je suis tout jeune encore et du

(1) On peut les lire en entier dans l'ouvrage intitulé : *Vie et correspondance de J. Théophane Vénard.* Paris, chez Palmé. — Cet ouvrage remarquable, écrit par le frère du martyr, a eu quatre ou cinq éditions en quelques années. Nous lui avons emprunté plusieurs détails.

même âge que Théophane ; l'amitié et la conformité de vues qui nous unissaient devaient être pour moi un puissant secours dans les travaux et la sollicitude que l'avenir semble nous réserver. Votre frère était la moitié de ma force et de mon courage. Il avait une grande sagacité et un zèle immense ; il me semblait que lui et moi pouvions faire beaucoup de choses dans cette vigne du Tong-King. Son départ m'a abattu et fait vaciller ma boussole. Je l'ai pleuré et le pleurerai encore, n'en déplaise à personne. »

Tandis qu'il s'occupait avec tant d'affection des confesseurs et des martyrs, l'évêque d'Acanthe courait lui-même les plus grands dangers. Cette année 1861 fut encore plus cruelle que les années précédentes. Un seul petit billet destiné à rassurer sa famille put arriver à destination. Il contient les lignes suivantes :

« Bien chère sœur, par la permission de Dieu ma tête est encore sur mes épaules. Je suis pourtant dénoncé nommément avec l'indication vraie du village où je suis réfugié : il en est de même de Mgr Jeantet. J'habite toujours à côté d'un antre souterrain, cela va sans dire. Malgré tout, je me porte très-bien, je dis la sainte messe tous les jours, je traduis quelques livres en langue annamite, j'empêche tout le mal que je peux et j'attends, du secours

de vos prières et de la miséricorde de Dieu, des jours plus sereins. M. Néron, M. Vénard et deux de nos prêtres indigènes viennent d'être décapités, trois sont encore en prison, et deux autres, qui avaient été arrêtés, se sont rachetés à prix d'argent.

« Veuillez communiquer ce billet à la famille. Je ne puis aujourd'hui vous en envoyer davantage. Je me recommande aux prières de tous, en particulier au chapelet de la Miséricorde. Au revoir! soyez sans inquiétude à mon sujet : ma vie est aux mains de Dieu, mais je crois qu'elle sera encore longue. Le martyre n'est pas fait pour moi. »

Bien qu'il fût toujours au plus épais de la mêlée, l'intrépide missionnaire ne craignait rien pour sa vie, il le disait dans l'intimité, il l'écrivait à ses meilleurs amis. « Mes confrères y passeront tous, et moi je resterai. Dieu ne veut point de mon sang coupable. »

S'il ne fut point arrêté, ce ne fut pas faute d'avoir été poursuivi. Un jour de cette année, il fut serré de si près que les satellites trouvèrent sa cachette au moment où il venait d'en sortir; ses effets furent saisis, et la perte la plus sensible fut celle du manuscrit de son grand dictionnaire annamite qu'il venait d'achever de mettre au net. C'était le fruit de plusieurs années de travail, et il eut le courage

de recommencer cette œuvre importante, qui deviendra un jour le livre classique indispensable à tous ceux qui veulent étudier l'annamite. A la même époque, deux missionnaires, traqués depuis un an et acculés entre les montagnes et la mer par les satellites qui les cernaient, furent arrêtés, mis en cage et conduits au chef-lieu de la province de Thanh-Hoa. C'étaient les compagnons de Mgr Retord, MM. Charbonnier et Mathevon. Dès que l'évêque d'Acanthe fut assuré de leur captivité, il s'ingénia, selon sa coutume, à les assister et leur procurer tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin. Les païens, voyant l'intérêt porté aux captifs, ne manquèrent pas d'exagérer le récit de leurs souffrances, pour extorquer de l'argent aux courriers expédiés par l'évêque d'Acanthe, dont la charité fut exploitée en cette occasion. Quand M. Charbonnier fut délivré après onze mois de captivité, il rectifia le récit de son évêque; la modestie, autant que l'amour de la vérité, lui fit diminuer de beaucoup le nombre de coups de rotin et de tours de tenailles qui lui avaient été attribués dans la narration faite à Mgr Theurel.

Au mois d'août 1861, la persécution redoubla d'intensité. Un descendant de l'ancienne dynastie de Lê avait cru le moment favorable

pour recouvrer le trône de ses aïeux. Il avait levé l'étendard de la révolte contre Tu-Duc, fait de rapides progrès et battu complétement le mandarin militaire envoyé contre lui. Dans tout l'Orient, les vaincus ont l'habitude de se venger de leur défaite sur les faibles ou les malheureux qui les entourent. Tu-Duc et ses généraux, pressés au sud par les Français, au nord par les révoltés, tournèrent leur fureur contre les chrétiens, et la persécution prit un caractère de rigueur et de férocité qui dépassa tout ce qu'on avait vu depuis trois ans. Les supplices et l'exil n'avaient pu réduire les fidèles, la proscription en masse fut décrétée par un édit royal dont voici l'abrégé :

Art. 1er. Tous ceux qui portent le nom de chrétiens, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, seront disséminés dans les villages païens.

Art. 2. Tout village païen est responsable de la garde de ceux qu'il aura reçus, dans la proportion d'un chrétien par cinq idolâtres.

Art. 3. Tous les villages chrétiens seront dévastés et détruits.

Art. 4. Tous les biens-fonds des chrétiens seront partagés entre les villages païens d'alentour, à la charge par ceux-ci d'en payer l'impôt.

Art. 5. Tout chrétien sera marqué au visage,

sur une joue avec ces mots : *Fausse religion*, et sur l'autre avec le nom de son district.

C'était la mise complète des chrétiens hors la loi. Jusqu'alors, la persécution avait surtout frappé les hommes ; à dater de ce moment, elle n'épargna personne, et il suffisait qu'un enfant eût atteint l'âge de dix ans pour être légalement décapité.

C'est alors qu'eurent lieu les affreuses boucheries dont les gouvernements impies de l'Europe ne semblaient prendre nul souci. C'est alors qu'on vit jusqu'à six cents exécutions de chrétiens en un seul jour, que douze ou quinze cents personnes furent entassées dans d'étroites prisons, entourées de paille, de bambous et de broussailles, et brûlées vives par des soldats qui ne savaient que fuir devant les révoltés.

La province du Tong-King central fut la plus éprouvée et compta environ seize mille martyrs. Celle du Tong-King occidental souffrit beaucoup moins, parce que l'insurrection y avait fait moins de progrès. Si on peut trouver des prétextes politiques aux massacres qui eurent lieu dans cette mission, dirigée par les Dominicains espagnols, où les premiers soulèvements avaient eu lieu, on doit reconnaître que, dans le district de Mgr Jeantet et de Mgr Theurel, la persécution conserva son

caractère religieux. Dans sa fureur, le roi promit le grade de général ou de mandarin supérieur à quiconque arrêterait un missionnaire européen. Des dix missionnaires présents au début de la tourmente, il ne restait plus que l'évêque, son coadjuteur et M. Saiget. Les autres étaient morts, décapités ou prisonniers, et peu s'en fallut que les trois survivants ne fussent pris à leur tour.

« Le 14 septembre 1861 fut le jour le plus terrible de ma vie, nous racontait lui-même le vénérable évêque d'Acanthe. Prévenus à la hâte de l'approche des satellites, nous n'avons que le temps de nous jeter dans un antre souterrain achevé de la veille. Au bout de quelques instants, nous commençons à nous sentir très-mal à l'aise; on examine l'antre avec soin, et nous acquérons la certitude qu'il n'existe aucun tuyau de communication avec l'air extérieur. C'est donc la mort à courte échéance qui nous menace; un catéchiste était déjà sans connaissance, et j'allais moi-même m'évanouir, quand on ouvrit l'entrée de notre tombeau. »

Ce que l'évêque ne disait pas, ses compagnons l'ont révélé. Quand il vit la mort certaine, il prit une résolution très-conforme à son caractère. « Ce serait une honte, dit-il, de mourir comme un renard dans un terrier, le

martyre vaut beaucoup mieux, » et il allait se livrer, quand on ouvrit le souterrain. Les satellites étaient partis, la perquisition n'avait duré qu'un quart d'heure. On mit à la hâte des tuyaux de bambou pour donner de l'air, puis l'évêque redescendit dans sa cachette, où il resta dix-sept jours.

A ce moment même (octobre 1861) Mgr Jeantet faillit être pris. Bloqué pendant trois jours consécutifs, il vit arrêter sous ses yeux six catéchistes et douze chrétiens qui tous confessèrent généreusement la foi. Les soldats, en sondant la terre, découvrirent un antre renfermant tout ce qui restait d'effets et de bagages au Vicaire Apostolique ; s'ils avaient pioché deux pieds plus loin, ils auraient déterré le vénérable vieillard lui-même.

Après tant d'épreuves, de pertes et de pillages, après avoir épuisé toutes les ressources dont il pouvait disposer pour secourir les exilés, nourrir les veuves et les orphelins, soulager les prisonniers et les malades, le courageux évêque d'Acanthe prit une grande résolution. Il se souvint qu'au temps des persécutions et de l'invasion des barbares, les évêques de la primitive Église n'hésitaient point à vendre les vases sacrés pour subvenir aux besoins des malheureux. Aucun chrétien n'était en état d'acheter les calices et les ciboires de la

mission, il fallait les vendre aux païens. Pour éviter toute difficulté, l'évêque les fit mettre en lingots, et convertir en barres d'argent, monnaie du pays; il vendit même sa croix pectorale, qui était celle de Mgr Retord et à laquelle il tenait beaucoup. Sa maxime était qu'avant tout il fallait sauver les âmes par la charité. « On rachète des calices, on trouve de l'argent pour reconstruire, disait-il; mais quand les âmes sont perdues, on ne peut plus les retrouver. »

Dieu seul sait ce que Mgr Theurel empêcha d'apostasies et soulagea de misères en prenant ces énergiques et charitables mesures.

A ce moment, vingt-deux prêtres de sa mission avaient déjà été exécutés, et il en restait encore neuf dans les prisons. L'un était aveugle et fut décapité avec deux autres; le quatrième, âgé de quatre-vingt-cinq ans, était condamné à mourir de vieillesse dans sa cage, et, pour que sa vie ne se prolongeât pas trop, on avait supprimé la nourriture que le roi alloue aux prisonniers. Le coadjuteur l'entretenait et le faisait nourrir avec bon nombre d'autres captifs qui se trouvaient dans un cas semblable. La plupart des catéchistes étaient en exil ou en prison, MM. Charbonnier et Mathevon étaient toujours enfermés dans leurs cages, où la vermine les dévorait. Tu-

Duc faisait de vains appels aux preux de son royaume pour chasser les Français de la Basse-Cochinchine, où ils s'établissaient définitivement, et l'évêque, ne voyant plus d'issue à cette situation vraiment intolérable, concluait, au mois de mars 1862 : « Il ne nous reste plus qu'à désirer le rotin, les tenailles et le coup de sabre. »

Le 17 avril, il adressa au conseil central de la Propagation de la foi le catalogue des sacrements administrés dans les trois premières années de la persécution (1858, 1859 et 1860). « Peut-être, ajouta-t-il, sera-ce le dernier que nous aurons l'honneur de vous adresser. »

Baptêmes d'enfants d'infidèles à l'article de la mort.	8,939
Rachats d'enfants infidèles.	103
Baptêmes d'adultes.	231
Baptêmes solennels d'enfants de chrétiens. . .	1,012
Confirmations	101
Confessions d'enfants.	4,653
Confessions de grandes personnes.	117,520
Communions ordinaires.	89,942
Premières communions.	1,199
Viatiques.	1,514
Extrême-onctions.	3,005
Bénédictions de mariages.	969

Ce tableau prouve que, malgré les rigueurs de la persécution, le clergé n'était point resté inactif; mais quand on le compare aux tableaux des années de paix, on reconnaît une diminu-

tion immense, due à la dispersion des chrétiens et aux mesures cruelles dont ils étaient l'objet.

Cependant l'heure de la paix approchait. Tu-Duc, voyant que ses soldats, loin de pouvoir expulser les Français, n'osaient pas même les attaquer, considérant de plus que l'insurrection, maîtresse dans neuf départements du nord, faisait des progrès inquiétants, résolut de *donner la paix* aux barbares de l'Occident et de traiter avec eux. Deux mandarins plénipotentiaires vinrent à Saïgon s'aboucher avec le contre-amiral Bonnard, et, après des négociations assez laborieuses, il fut convenu que, sur six provinces conquises, les Français en garderaient trois, que les trois autres feraient retour à la Cochinchine, moyennant une indemnité de guerre de plusieurs millions. Un article spécial reconnut la liberté de conscience pour les chrétiens, en statuant qu'à l'avenir les Annamites seraient libres d'embrasser la religion chrétienne sans qu'on pût les en empêcher ni les forcer. C'était beaucoup sans doute, et, avec des contractants autres que des Orientaux, cette clause aurait suffi à garantir les chrétiens. Mais si la convention de Saïgon préparait l'avenir, elle avait le tort de ne rien stipuler pour le passé, et c'est bien ainsi que le gouvernement de Tu-Duc, faux et fourbe

comme celui de tous les despotes de l'Orient, prétendait l'interpréter. Si la protection des chrétiens eût été réellement le but de l'expédition, comme les organes du gouvernement impérial le faisaient sonner bien haut, n'aurait-on pas dû insérer une clause spéciale reconnaissant les droits des anciens chrétiens et réparant autant que possible les injustices dont ils avaient été victimes? Aussi les missionnaires furent-ils unanimes à témoigner leurs craintes, et Mgr Theurel, écrivant à un ami, n'hésita-t-il pas à donner au traité de Saïgon l'épithète de *mesquin*.

La preuve que Tu-Duc entendait bien traiter la liberté de conscience à sa façon, c'est que le 10 juin, six jours après la signature du traité, on tranchait la tête à un prêtre du Tong-King central; le 5, on avait noyé à Chan-Dinh deux cents chrétiens, dont quarante et un s'échappèrent; quelques jours auparavant on en avait brûlé vifs, à Ké-Doi, cinquante-trois autres qui avaient refusé de fouler la croix, et tandis qu'ils étaient au milieu des flammes, d'autres fidèles agenouillés sur les bords de la fournaise exhortaient les victimes à persévérer dans la foi et leur faisaient les prières de la recommandation de l'âme!

La nécessité seule arrachait la paix à Tu-Duc; les missionnaires l'ont toujours soutenu, et ils

avaient raison. Lorsque le tyran publia un décret rendant la liberté aux captifs, il y mit une restriction outrageante en ordonnant de conserver dans les prisons ceux qui refuseraient de fouler la croix, c'est-à-dire d'apostasier. Le décret par lequel il rendait les biens de quelques-uns resta presque partout à l'état de lettre morte, et l'amnistie qu'il accordait, en outrageant les chrétiens par les titres odieux qu'elle leur donne, a grand soin de taire la paix et ses conséquences, pour ne mentionner que la clémence du roi, à l'occasion de l'anniversaire de son jour natal. La traduction exacte qu'en fit l'évêque d'Acanthe nous édifiera sur les dispositions du monarque, comme elle justifiera de point en point les appréhensions des missionnaires :

ÉDIT DU ROI.

« Il y a longtemps que l'ivraie du peuple (les chrétiens) est enfoncée dans sa religion. Malgré tous nos avertissements, elle ne sort pas de sa léthargie, et quand elle renie extérieurement son culte, c'est un mensonge. Nous avons enjoint aux gouverneurs des provinces d'emprisonner cette clique à dure cervelle ; nous avons même ordonné de disperser le peuple dans les villages païens, pour convertir ces cœurs

dépravés. Maintenant que cette tourbe s'est corrigée en partie, elle est devenue digne de compassion. C'est pourquoi, *à l'occasion de l'anniversaire de notre naissance, et pour obéir à l'impulsion de notre cœur généreux,* nous voulons que, soit à la cour, soit dans les diverses capitales, on rende la liberté aux vieillards, aux femmes et aux enfants, qu'ils aient ou non marché sur la croix. Seront également libres les chefs qui ont apostasié, ils pourront retourner dans leurs villages, s'il y a des païens; mais s'ils appartiennent à des localités exclusivement chrétiennes, ils devront rester où ils étaient prisonniers. Leurs maisons (démolies) et leurs champs (dévastés) leur seront rendus, et jusqu'à nouvel ordre ils seront exempts de l'impôt personnel.

« Les chefs qui n'ont pas encore apostasié et les jeunes hommes robustes qui persistent dans leur religion resteront prisonniers jusqu'à ce qu'ils l'abjurent.

« Nous recommandons à nos autorités d'avoir l'œil sur cette canaille, de la forcer de se tenir tranquille comme fait notre véritable peuple, d'empêcher qu'elle ne se laisse tromper par les malfaiteurs, et n'aille avec eux à l'encontre des châtiments, qui seraient sans miséricorde. Ainsi se révèle la clémence de notre cœur royal. »

Pour faire une réparation pareille, Tu-Duc n'avait pas dû s'imposer de grands efforts. Les restrictions, les injures et les menaces qu'elle contient étaient bien de nature à éclairer les négociateurs français sur la valeur des promesses que leur prodiguaient les mandarins. La haine éclate dans cet acte de clémence, et, en Europe, une amnistie pareille ferait jeter les hauts cris à toute la presse libérale. Pourquoi donc blâmait-elle les missionnaires de ne pas couvrir de fleurs et accabler de louanges le gouvernement qui savait se contenter de dispositions aussi équivoques et de réparations aussi dérisoires ?

Tandis qu'on en était réduit à se demander si la paix était réellement faite et si des jours plus heureux allaient luire pour les chrétiens, l'évêque d'Acanthe, retiré dans les cloisons ou dans les antres, ne perdait pas de vue le but qu'il se proposait d'atteindre, si Dieu daignait lui en laisser le temps. Afin de fournir un aliment à la science du futur clergé indigène, il corrigeait d'anciennes traductions fautives et en produisait de nouvelles. Ce fut ainsi qu'en 1862 il acheva la traduction de la *Cosmographie* de Desdouits et celle du *Cours de liturgie pratique* de M. Falise. Il acheva aussi la nouvelle copie de son grand dictionnaire, dont l'unique manuscrit avait été brûlé par

les mandarins, et sut trouver dans ses travaux un aliment à son zèle et à l'activité prodigieuse dont il était doué.

Les missionnaires sortis de Cochinchine par suite de la persécution croyaient pouvoir y rentrer en vertu du traité de paix. Sous prétexte de les protéger, on leur donna une garde d'honneur qui ne faisait guère que les surveiller et les retenir éloignés de leurs missions. Au Tong-King surtout, pays plus éloigné de l'action française, il fallut du temps pour croire au traité. L'évêque d'Acanthe, dans son humeur toujours égale et joyeuse, comparait les missionnaires aux souris de la fable. A peine osaient-ils sortir de leurs nids à rats, mettre un peu le nez à l'air, et s'aventurer à faire quelques pas au dehors. Ce fut seulement au mois de septembre qu'on prit le traité au sérieux, et que les missionnaires européens purent sortir de leurs tanières. Le 1er octobre 1862, nous trouvons le Vicaire Apostolique et son coadjuteur réunis avec quelque sécurité sous le même toit. Ils pleurent ensemble sur la disparition de leurs prêtres et la dispersion de leur troupeau, ils font l'inventaire des ruines accumulées par la persécution, et la plume du coadjuteur écrit, sous l'inspiration du Vicaire Apostolique, la somme totale des désastres de ces quatre

années. Sa lettre se termine par ces mots :

« On assure que nous avons la paix, mais nous n'osons y croire, tant l'orage gronde encore autour de nous. En attendant le retour de cette paix que nous demandons depuis si longtemps, nous pleurons sur des ruines. A dater du 1er octobre 1858 jusqu'à ce jour, nous n'avons pas eu une heure de tranquillité. Notre mission du Tong-King occidental a perdu un évêque et deux missionnaires européens, morts de maladie; deux (MM. Néron et Vénard) ont été décapités; deux autres ont passé onze mois en cage, et reviendront avec le titre de confesseurs (MM. Charbonnier et Mathevon); trente prêtres indigènes ont été martyrisés, onze sont morts de maladie, quatre sont en prison pour le reste de leurs jours. Sur nos cinq cents catéchistes et élèves, deux cent cinquante à peu près ont été mis à mort ou exilés. Sept ou huit religieuses ont eu le même sort. Nous comptons environ seize cents chrétiens décapités, étranglés, brûlés et noyés pour la foi. Plus de mille autres sont morts de faim, de froid et de mauvais traitements. Parmi ceux-ci, un bon nombre avaient eu la faiblesse de fouler la croix. Nos cinq colléges, nos trois cents églises ou chapelles ont été pillés, brûlés et rasés. Nous avons perdu tous nos effets. Toutes nos chrétientés sont dévas-

tées, les biens des chrétiens ont été confisqués. Nos malheureux fidèles ont été dispersés aux quatre vents, et vivent comme ils peuvent au milieu des païens.

« Nos voisins de la mission espagnole (Tong-King central) ont encore plus souffert que nous, puisqu'ils ont eu deux évêques, vingt prêtres et quatorze mille chrétiens égorgés, noyés ou brûlés. La guerre des Français nous a causé des maux immenses, que la paix mettra bien du temps à réparer. Peut-être, au Tong-King oriental et au Tong-King central, a-t-on cessé de martyriser les Européens, mais on n'y épargne pas les indigènes. La guerre civile y fait d'affreux ravages, et c'est elle qui a forcé Tu-Duc à s'arranger avec la France (1). »

Tel était l'état de la mission annamite au 1er octobre 1862. Ce simple total en dit plus que de longs commentaires, et laisse deviner tout ce que les temps et les circonstances n'ont point permis d'écrire. Les *Annales de la Propagation de la foi* ont retracé les principaux drames de cette persécution mémorable, et l'évêque d'Acanthe a pris soin de conserver dans les archives de la mission les documents qui serviront un jour à écrire l'histoire de l'É-

(1) Lettre à Mgr Thomine, Vicaire Apostolique du Thibet.

glise annamite et à glorifier ses apôtres et ses martyrs. Toujours sobre de détails, à peine a-t-il parlé de lui, et c'est par ses amis et ses missionnaires que nous avons su l'intrépide fermeté dont il avait fait preuve dans cette tourmente où l'Église du Tong-King faillit disparaître. Redoutant la célébrité qui commençait à s'attacher à son nom, il admonestait ceux de ses amis qui livraient au public quelques fragments de ses lettres, et il n'épargnait même pas ceux qu'il regardait comme ses supérieurs. Nous en trouvons la preuve dans une lettre adressée à M. l'abbé Moussard, son ancien directeur au séminaire de Besançon :

« 20 octobre 1862. Bien cher et vénéré père, le monde est bien grand, puisque votre lettre de 1859 ne m'est parvenue au Tong-King que le 12 juin 1862.

« Il faut dire qu'après un si long voyage, elle a eu de la chance de trouver son destinataire en vie, car, sans une protection réitérée et bien spéciale de la Providence, ma tête aurait dû tomber et mes yeux se fermer à la lumière longtemps avant d'avoir pu jouir de cette chère et honorée missive.

« Les nouvelles que je reçois de France me semblent présager pour la vieille société européenne un 93 universel... Il semble que le

monde prépare les voies de l'Antechrist, qui apparemment sera l'enfant des sociétés secrètes, lesquelles ont elles-mêmes le diable pour père. Mais, bien que la fin du monde paraisse n'être pas très-éloignée, elle n'arrivera sans doute pas de notre vivant. C'est pourquoi j'ai besoin de me couvrir, vis-à-vis Votre Paternité, d'une certaine précaution touchant les lettres que vous recevrez de moi. Je l'avais probablement omis dans ma lettre de 1859. N'avez-vous pas remarqué que vous avez été le premier à me mettre sous presse (1)?... C'est que j'aime la liberté des correspondances confidentielles, et repousse la presse qui la détruit. En conséquence, j'ai, dès le principe, prié tout mon petit monde, en particulier ma famille, de ne point imprimer mes lettres, menaçant que, si l'on violait en cela mes intentions, je n'écrirais plus que des lettres, d'une demi-page. Vous avez été le premier à franchir la barrière, c'est un funeste exemple... Il faudra vous soumettre aussi, si vous ne voulez pas que je vous envoie réellement des lettres de quatre lignes, qui ne vaudraient pas les cinq sous de port. Croyez-bien que ceci n'est point par humilité. »

(1) Lettre publiée par l'*Union Franc-Comtoise*, reproduite par l'*Univers* du 26 octobre 1859.

Cette déclaration si catégorique peut servir de réponse à ceux qui prétendent que la vaine gloire d'écrire dans les journaux peut conduire nos missionnaires sur les plages inhospitalières de la Chine et du Japon. Sur dix, à peine y en a-t-il un dont les lettres soient imprimées, et quand les supérieurs écrivent, ils ne le font guère que par devoir ou par nécessité. Risquer sa tête pour un aussi mince plaisir serait une véritable folie, et les modernes apôtres foulent aux pieds cette vaine renommée, comme ils ont fait le sacrifice de bien d'autres choses plus précieuses et plus chères à leur cœur.

L'évêque d'Acanthe termine sa lettre en disant : « La persécution que nous venons de subir a été telle, depuis trois ans, que je ne sais pas s'il y en a eu quelque part une plus acharnée et plus universelle. Maintenant nous avons une trêve; dans le plus grand nombre des départements, nos chrétiens qui étaient dispersés et dépouillés viennent d'être renvoyés chez eux. Vous dire ce qu'ils ont souffert est chose impossible.... MM. Charbonnier et Mathevon viennent d'être relâchés après plus de dix mois passés en cage. J'ai failli être pris cinq fois, je l'ai été réellement une fois, puis relâché sans rançon; je me suis vu deux fois à la belle étoile, personne

ne voulait plus me recevoir ni m'ouvrir sa porte; j'ai passé dix-sept jours consécutifs sous terre... Franchement, il faut avoir un tempérament solide pour y tenir... Or, je me porte tout comme vous m'avez vu à Besançon. »

Dans cet épanchement de cœur à un ami, ne croirait-on pas lire un passage des épîtres de saint Paul? Il est vrai que cela n'était point destiné à l'impression.

Cette santé de fer dont l'évêque d'Acanthe se glorifiait était une faveur signalée que Dieu accordait à l'Église du Tong-King pour relever les ruines accumulées par la persécution. Avec une âme de feu, il fallait une chair de bronze au chef réel de cette grande mission. Mgr Theurel avait l'une et l'autre. Il se mit à l'œuvre, et, s'il y perdit la santé et plus tard la vie, les prêtres et les fidèles purent du moins lui rendre ce témoignage glorieux, qu'il s'était dépensé tout entier pour le salut des âmes, et qu'après avoir été un généreux confesseur, il devenait un illustre pontife et un véritable apôtre.

§ 2. — La Restauration.

Au moment où la persécution cessait officiellement dans l'empire annamite, il ne res-

tait plus au Tong-King occidental que trois missionnaires européens : c'étaient le Vicaire Apostolique, son coadjuteur et M. Saiget. Le grand âge de Mgr Jeantet et les fatigues résultant de la vie agitée et malheureuse qu'il menait depuis quatre ans ne lui permettaient plus de se livrer aux travaux du saint ministère avec l'ardeur de ses jeunes années, et ses forces trahissaient son zèle. MM. Charbonnier et Mathevon, sortis depuis peu de la cage où ils avaient passé onze mois, ne pouvaient encore revenir; la difficulté des transports retenait M. Galy à Hong-Kong où il s'était réfugié. On expédiait bien de nouveaux missionnaires d'Europe, mais il leur fallait six mois pour arriver, et un an ou deux pour se mettre au courant de la langue et des usages du pays.

En attendant, les malheureux chrétiens dispersés dans toutes les provinces revenaient peu à peu, cherchant à retrouver leurs foyers dévastés. Comme on l'a vu par les lettres de l'évêque d'Acanthe, bon nombre de ces infortunés avaient foulé aux pieds la croix, et le souvenir de cette apostasie, arrachée par la violence des tortures ou la crainte de la mort, pesait lourdement sur leurs âmes. A peine étaient-ils sortis de prison, qu'ils venaient trouver leur évêque pour se réconcilier avec

l'Église, et leurs supplications étaient mêlées de tant de douleur et de tant de larmes, qu'au témoignage de Mgr Theurel ils eussent attendri les tigres de leurs forêts. Le coadjuteur, n'écoutant que son zèle, courut d'abord au plus pressé et s'installa dans les paroisses centrales de la mission pour réunir les catéchistes, diriger les prêtres indigènes, recevoir les exilés et accueillir les pécheurs qui revenaient en foule se soumettre aux lois de l'Église. La réputation du jeune et courageux prélat était si bien établie, que chacun voulait recevoir de sa bouche la pénitence canonique et l'assurance du pardon. Pendant plusieurs mois, il passa les jours et les nuits au confessionnal, c'est-à-dire enfermé dans une mauvaise cabane de bambou élevée à la hâte sur les bords de quelque étang ou de quelque marécage. Occupé à la réconciliation des pécheurs, il ne sortait guère de là que pour donner des ordres à ses catéchistes et aux prêtres indigènes qu'il avait pu réunir et dont il se servait pour préparer les voies.

Bientôt ce ne furent plus seulement les fidèles du vicariat qui accoururent, les chrétiens qui avaient échappé aux massacres et aux noyades du Tong-King central vinrent se jeter à ses pieds, et l'affluence fut si grande, qu'il passa une fois onze jours et onze nuits

consécutifs sans prendre de sommeil. Ses compagnons nous avaient attesté ce fait vraiment prodigieux ; nous avons voulu avoir des explications à ce sujet, et c'est à lui-même que nous les avons demandées.

Le voyant malade et arrivé à un état de faiblesse qui faisait pitié, celui qui écrit ces lignes lui demanda comment il avait pu faire une si grande imprudence et se donner le coup de la mort en se refusant un peu de repos. Il répondit avec son enjouement ordinaire :

« J'aurais voulu vous y voir, mon cher ami ; à ma place, vous auriez fait bien pis. Quand on a un cœur de prêtre et la foi d'un simple chrétien, peut-on délaisser des âmes qui ne demandent qu'à faire leur salut ? Dût-on mourir à la peine, vous savez bien qu'on ne reculerait pas. Quand je voulais sortir de ma cabane pour me déraidir les jambes, j'étais obligé de traverser une foule de pauvres gens accroupis ou couchés à terre, qui me disaient : « Père, j'ai fait trente, quarante, soixante lieues pour venir jusqu'ici ! Père, ayez pitié de mon âme, ne repoussez pas un pauvre pécheur. » Je n'avais pas le courage d'aller plus loin. Et remarquez encore que ceux qui me parlaient ainsi étaient le plus souvent des confesseurs de la foi, ils avaient subi le supplice

du fer rouge, et les mots : *Fausse religion,* qu'ils portaient sur le front ou sur la joue, étaient bien de nature à faire rougir leur évêque, s'il se fût trop écouté. Songez donc qu'ils avaient souffert pour la foi, tandis que moi je n'avais pas attrapé la moindre égratignure, tant je m'étais bien sauvé ! »

C'est ainsi que l'humble évêque savait relever le mérite des autres, en diminuant le sien.

Cette année fut si bien employée, que Mgr Theurel ne prit pas le temps d'écrire en Europe, et, dans sa volumineuse correspondance, nous n'avons trouvé qu'une seule lettre datée de cette époque, qui fut la plus occupée de sa vie.

Les missionnaires avaient toujours prétendu que les chrétiens seraient fidèles à la France, et que Tu-Duc ne faisait cesser les persécutions que par suite des embarras où il se trouvait.

L'évêque d'Acanthe avait soutenu cette doctrine avec trop d'éclat pour ne pas être satisfait de la voir confirmer par les événements. Tandis que les révoltés du Tong-King succombaient sous les efforts combinés des armes et de la trahison, un vaste complot se formait pour expulser les Français de la Cochinchine, ou tout au moins pour les

surprendre et les massacrer. Non-seulement les chrétiens refusèrent d'y prendre part, mais ils défendirent leurs nouveaux maîtres et plusieurs d'entre eux se firent tuer en combattant les révoltés de notre nouvelle colonie. Le gouvernement français put alors comprendre où étaient ses vrais amis, et les journaux qui avaient si vivement attaqué les missionnaires au moment de l'expédition se gardèrent bien d'avouer que les missionnaires étaient dans le vrai quand ils soutenaient que les sympathies des chrétiens étaient pour la France, et que les temporisations et les maladresses de ceux qui dirigeaient le corps expéditionnaire étaient la grande cause du peu de progrès de nos armes. L'histoire doit du moins noter ce fait si décisif en faveur de la thèse soutenue par l'évêque d'Acanthe et par tous les missionnaires de l'empire annamite.

Le gouvernement de Tu-Duc, voyant avorter le complot qui devait chasser à tout jamais les barbares des rivages de Saïgon, se résigna et ne fit pas difficulté de désavouer les hommes dont il était devenu le complice. La révolte fut comprimée. Les Français prouvèrent qu'ils voulaient définitivement rester, et Tu-Duc, comprenant que cette fois ils seraient les maîtres, fit semblant d'exécuter les conditions de la paix. Il y mit tant

de mauvaise grâce, qu'au mois de décembre 1863, MM. Charbonnier et Mathevon, sortis de cage depuis dix-huit mois, n'avaient pas encore pu rentrer au Tong-King occidental. En les attendant, Mgr Theurel continuait d'administrer les paroisses centrales, et groupait autour de lui les anciens élèves des colléges latins. Comme les mandarins surveillaient d'une manière très-sévère toutes les associations ou rassemblements de chrétiens, il n'était pas possible de réunir tous ces élèves sans s'exposer à de nouvelles rigueurs. Le coadjuteur les plaça par petits groupes dans les paroisses les plus rapprochées de lui; chaque groupe de force différente avait à sa tête un catéchiste professeur. Sous sa direction, les élèves reprenaient peu à peu leurs études, en attendant le moment où il serait permis de les réunir sans danger.

En décembre 1863, ayant pourvu aux plus pressants besoins de l'administration des paroisses et de la réconciliation des pécheurs, il se remit avec plus de zèle que jamais à l'œuvre qui était le rêve de sa vie : former un clergé indigène savant et vertueux. Il restaura le collége de théologie, et s'en fit tout à la fois le directeur et le professeur. Le jour de Pâques 1864, il comptait en tout trente-deux élèves, dont six diacres, neuf sous-diacres, deux mi-

norés et quinze tonsurés. Au même moment, le collége latin comptait cent dix élèves, partagés en six classes et dispersés dans trois villages, afin d'éviter le plus possible les regards soupçonneux des mandarins. Une lettre de Mgr Jeantet, écrite au mois de mai de cette même année, nous peint bien l'état précaire où la mission se trouvait encore.

« Nos chrétiens, dit-il, sont généralement revenus dans leurs villages, qu'ils n'ont pu toutefois rétablir sur leur ancien pied à cause de l'extrême dénûment où les avait réduits la dispersion. En plusieurs endroits, les païens ne leur ont point encore rendu leurs biens-fonds ; en d'autres, ils les forcent à prendre part aux superstitions. Et parce que les chrétiens n'ont plus rien à donner aux juges, il leur est comme impossible de sortir de cet état d'oppression. Du reste, le gouvernement n'oublie rien pour faire sentir à nos néophytes que, malgré la demi-émancipation de 1862, ils sont cependant toujours les ilotes du royaume. Ils sont toujours exclus des charges publiques et des concours littéraires, et certains mandarins refusent d'entendre n'importe quelle réclamation présentée par les chrétiens. Entre autres édits faits pour paralyser nos efforts, il en a paru un qui défend de construire des églises, de réunir les élèves des prêtres dans des

colléges, et de prêcher la religion. On ajoute bien d'autres choses sur les intentions du gouvernement, les mandarins les plus haut placés répandent eux-mêmes ces bruits menaçants, et les païens s'en emparent avec avidité pour intimider les chrétiens.

« De notre côté, nous appuyant sur le traité de clémence de 1862, nous allongeons de toutes nos forces le cordeau que l'on veut nous resserrer. On nous a donné alors une ombre de paix: nous faisons semblant d'en avoir la réalité. Nous voyageons moins secrètement qu'autrefois, nous faisons l'administration des chrétientés avec une certaine assurance, et ordinairement cela nous réussit et relève le courage de nos néophytes. En général, ils osent réciter à haute voix les prières et le catéchisme, qu'ils étudient avec beaucoup d'entrain et d'application; ils assistent à la messe en assez grand nombre, ils règlent volontiers les affaires de leur conscience, passablement embarrassées par les six dernières années, qu'une multitude d'entre eux avaient passées sans rencontrer aucun prêtre.

« Les subdivisions de nos établissements, nécessitées par les circonstances actuelles, doublent presque la dépense, et nous sommes complétement à bout de ressources. Nos chrétiens sont réduits à une telle misère, qu'en ce

temps même, il y en a bien des milliers qui n'ont à se mettre sous la dent que du son et des herbages recueillis dans les champs, encore n'en ont-ils pas à discrétion. Ainsi, loin de pouvoir aider notre communauté, ils lui demandent incessamment des secours qu'elle n'est guère à même de leur donner, et que cependant elle ne peut leur refuser.

« Pour que notre mission puisse être administrée convenablement, il nous manque environ trente prêtres indigènes. Nous avons aussi grand besoin d'un renfort considérable de confrères européens, surtout pour nos séminaires. La difficulté est de les amener jusqu'à nous. Avec un passe-port français, ils arrivent jusqu'à la capitale ; mais on ne les laisse pas aller plus loin. Le parti qui offre encore le moins d'inconvénients est le vieux système qui consiste à s'introduire en cachette dans une barque annamite et à s'exposer aux périls de la mer, des pirates et des mandarins. »

Cette grande difficulté de recevoir du renfort doublait la tâche de l'évêque d'Acanthe. Il voulut faire face à tout. Employant une partie du jour à l'instruction de ses élèves, il réservait l'autre à l'arrangement des différends qui surgissaient entre les chrétiens du vicariat, et ce juge improvisé eut bientôt acquis une si grande réputation d'habileté et de fermeté,

que son arbitrage était très-recherché et ses sentences exécutées sans appel. Une partie des nuits était employée à recevoir les pécheurs et à entendre les confessions des fidèles qui venaient encore de fort loin le trouver.

Mgr Theurel avait toujours dit à ses missionnaires : « Je durerai tant que je pourrai; après moi il en viendra d'autres. » Le moment arriva où il dut céder la place aux nouveaux missionnaires ; l'excès du travail et de la fatigue avait ruiné sa vigoureuse constitution, et, au mois de septembre 1864, il sentit la première atteinte du mal qui devait le conduire au tombeau.

Loin de s'écouter et de s'entourer de soins, il lutta contre la douleur, et à ce moment même, nous le voyons sortir de sa retraite pour aller chercher la dépouille mortelle de Mgr Retord, enseveli depuis six ans au milieu des sauvages.

« Jugeant l'heure venue de rendre à ces chères dépouilles les honneurs convenables, du consentement de Mgr Jeantet, je partis accompagné de M. Perrier, un de nos confrères, de deux prêtres annamites et de quelques autres personnes. Par le chemin le plus direct nous n'avions qu'une journée à travers les montagnes. Le voyage se fit sans incident notable, à part la rencontre du tigre qui nous suivit

quelque temps, mais heureusement sans nous attaquer.

« Arrivés sur le soir à la chrétienté de Dong-Bau, où Mgr Retord avait reçu en 1858 les soins les plus dévoués, nous fûmes accueillis avec transport par nos sauvages. Mais lorsque nous eûmes fait connaître le but de notre visite, toute la population n'eut qu'une voix pour s'opposer à notre dessein : N'étaient-ils pas, disaient-ils, aussi bien que les chrétiens de la plaine, les enfants de Mgr Retord? Aux jours où eux seuls lui donnaient asile dans leurs forêts, ne leur avait-il pas promis de rester avec eux à la vie et à la mort?... Je répondis que, le saint évêque étant le père commun de toute la mission, il convenait de ramener ses restes en un lieu central, où tous ses enfants pussent visiter son tombeau. Les sauvages protestèrent qu'ils ne livreraient pas leur précieux dépôt. Je compris qu'il était inutile d'employer plus longtemps les moyens de persuasion. Je déclarai donc tout net que, mes gens et moi, nous saurions bien exhumer le corps et l'emporter le lendemain. Ce fut alors une explosion de cris et de sanglots. Touché de la douleur de ces braves gens, je promis pour les consoler de leur laisser une portion considérable de ce corps tant disputé. Les chefs du village, voyant bien que la résis-

tance n'aboutirait pas, sortirent pour délibérer, et revinrent annoncer qu'ils acceptaient la transaction et que le lendemain le corps serait exhumé et livré.

« Mgr Retord avait été enterré au village, dans le jardin d'un ancien maire, sous un aréquier qu'on avait arraché puis replanté sur la tombe. Le cercueil était gravement endommagé par les fourmis blanches, qui même avaient déjà touché aux ossements. Ceux-ci, tous à leur place naturelle, étaient dépouillés des chairs et complétement desséchés. Un prêtre, et un diacre les prenant un à un, me les transmettaient pour les envelopper dans des linges blancs. Je remis ensuite aux chrétiens du village les ossements que je leur avais promis. »

Plein de respect pour la mémoire de son illustre prédécesseur, le nouvel évêque d'Acanthe voulut faire un pèlerinage aux cavernes et aux lieux inaccessibles qu'il avait habités dans les derniers jours de sa vie ; il fit exhumer le corps d'un humble catéchiste qui avait été le serviteur fidèle de Mgr Retord, réunit les néophytes de cette chrétienté pour leur administrer les sacrements, et revint avec les précieuses dépouilles de celui qui avait été son père et son ami.

« De retour au village de So-Kien, où Mgr Re-

tord devait avoir sa sépulture définitive, je déposai dans ma chambre ses restes vénérés, en attendant une circonstance favorable pour leur rendre les derniers honneurs. Elle se présenta bientôt. Les mandarins nous ayant accordé l'autorisation d'enlever les corps de nos prêtres martyrs, enterrés sur le lieu de l'exécution, nous profitâmes de cette liberté pour faire les obsèques de Mgr Retord. Tous les chrétiens du vicariat attendaient impatiemment cette occasion de témoigner à leur ancien chef la reconnaissance qu'ils avaient gardée pour sa mémoire. Néanmoins, dans la crainte de porter ombrage aux mandarins par une réunion trop nombreuse, Mgr Jeantet écrivit à tous les prêtres d'empêcher leurs chrétiens de se rendre à la cérémonie. C'était pour tout le monde un grand sacrifice, mais il fallut se soumettre.

« Le 8 novembre 1864, après un service solennel célébré par Mgr le Vicaire Apostolique, les dépouilles mortelles de son vénérable prédécesseur furent déposées dans un caveau en briques construit sous l'emplacement de l'ancienne église du village. Les ossements étaient renfermés dans un petit cercueil de bois incorruptible, peint en vermillon, avec des dessins représentant en traits d'or les principaux sites des montagnes successive-

ment habitées par le défunt. Le couvercle portait une croix avec les insignes de la dignité épiscopale. Enfin une tablette de pierre rappelait les dates de la mort et de la translation. Deux évêques, quatre missionnaires, une vingtaine de prêtres indigènes et environ cinq mille chrétiens assistaient à cette cérémonie.

« Voilà ce que nous avons pu faire pour honorer les restes de celui qui est et qui sera longtemps l'objet de nos regrets. Quant à son âme, nous espérons fermement qu'elle jouit du repos éternel, et nous prions Dieu de nous animer toujours de l'esprit de zèle dont est mort victime ce grand modèle des missionnaires... »

Lorsque le coadjuteur du Tong-King écrivait ces lignes, il oubliait de dire que lui-même était atteint depuis deux mois d'une maladie mortelle contractée dans l'exercice du zèle le plus ardent. La dyssenterie, fléau le plus redoutable pour les Européens qui habitent les pays de l'extrême Orient, épuisait ses forces; il fut obligé de quitter sa chaire de théologie, et réduit à souffrir et à prier. Ce fut en vain que la médecine annamite épuisa ses remèdes pour le guérir; après quatre mois de traitement, il se préparait à la mort; mais Mgr Jeantet, qui savait le besoin que la mission avait

encore d'un pontife aussi éminent, résolut de tout tenter pour le sauver. Il le détermina à faire le voyage de Hong-Kong pour se mettre entre les mains des médecins européens. Les missionnaires arrivaient au Tong-King et comblaient les vides faits par la persécution et la mort; tous se réunirent pour décider le coadjuteur à rétablir sa santé afin de revenir ensuite diriger leurs travaux. « Partez, lui dit Mgr Jeantet, ne revenez pas avant d'être guéri; j'attendrai votre guérison pour dire mon *Nunc dimittis* et mourir en paix. » Le vénérable prélat ne se contenta point de donner des ordres à son coadjuteur, il voulut encore que l'on fît des prières solennelles pour obtenir sa guérison, et, durant toute sa maladie, les communautés du vicariat prièrent pour demander la conservation d'un chef si aimé et si respecté dans la mission. A Hong-Kong, les médecins anglais se déclarèrent impuissants; les médecins français de Saïgon eurent l'humilité de faire de même, et dirent, comme ceux de Singapore, que le seul remède ayant quelque chance de succès était l'air de l'Europe.

Malgré sa répugnance à s'éloigner des missions, le coadjuteur dut se soumettre à son évêque et s'incliner devant l'avis unanime des maîtres de la science. Après avoir annoncé

qu'il ne viendrait point, il écrivit qu'une nouvelle rechute ne lui donnait plus qu'à choisir entre le départ ou la mort, et, en conséquence, il partit de Singapore vers le milieu de juin 1865, accompagné d'un catéchiste nommé Paul Trinh (1). Tandis qu'il se dirige vers la France, jetons un regard sur ce qui s'est passé dans sa famille.

Au mois de septembre 1859, son père et sa mère avaient célébré le cinquantième anniversaire de leur mariage. Tous leurs enfants et leurs petits-enfants étaient réunis pour cette fête de famille. Le missionnaire et la religieuse étaient seuls absents, et, par un hasard dans lequel il est permis de voir une délicate attention de la Providence, le facteur apportait au milieu de ces noces d'or un paquet de lettres venant du Tong-King et annonçant aux vieillards le sacre de leur plus jeune fils.

Le père n'avait pas survécu longtemps à cette touchante cérémonie ; après de longues souffrances, il était mort comme meurent nos paysans chrétiens, avec le sentiment de la foi la plus vive, de la résignation la plus confiante. Sa veuve continuait de mener, au presbytère de Theuley, une vie consacrée tout entière à

(1) Paul Trinh est maintenant un prêtre zélé de la mission du Tong-King occidental.

la prière et à la pratique des vertus chrétiennes. Chaque vendredi, elle faisait le chemin de la croix en union avec son cher Joseph. Tous les jours, elle allait se prosterner au pied d'une croix de mission érigée à cent pas du presbytère, et là, elle aimait à prier pour sa nombreuse famille, pour les chrétiens persécutés et pour son fils qu'elle savait malade. « Peut-être, lui disait-on, le reverrez-vous encore. Oh ! non, répondait-elle. Je renouvelle souvent le sacrifice que j'en ai fait il y a déjà longtemps, mais nous ne voulons nous revoir qu'en paradis. » Ces pressentiments ne la trompaient point; après trois jours de maladie, elle reçut les sacrements avec une piété angélique, répondit elle-même aux prières de la recommandation de l'âme, et s'endormit dans le Seigneur, le 7 juillet 1865.

Trente jours après, son fils bien-aimé débarquait à Marseille. En mettant le pied sur le sol français, sa première pensée fut pour sa mère. « J'ai déjà fait bien des sacrifices, disait-il, mais je n'aurais pas le courage de passer à quinze lieues de ma bonne vieille mère sans aller l'embrasser. »

Depuis Dijon, il prit donc le chemin de Theuley, et voulut, en passant, visiter un de ses frères, instituteur à Champvans, près Gray. Laissons le curé du lieu nous raconter la ma-

nière dont l'évêque d'Acanthe supporta le coup qui allait le frapper.

« Je me promenais dans ma cour, écrit-il, quand j'entendis, le 8 août au soir, une voiture s'arrêter devant ma porte. Sans autre avertissement j'allai ouvrir, et je me trouvai en présence de deux ecclésiastiques dont l'un portait la barbe longue. — « Vous êtes M. le curé de Champvans, me dit celui-ci. — Oui, Monsieur, lui répondis-je; entrez, je vous prie. — Vous ne me connaissez pas?... Mais entrons, vous me connaîtrez tout à l'heure. Et à peine dans le corridor : Je suis le frère de votre instituteur... le missionnaire. — Ah! Monseigneur, je vous connais maintenant... Je suis d'autant plus surpris de vous voir, qu'après la mort de madame votre mère vous aviez annoncé votre résolution de ne pas venir en France... — Ma mère est morte!!! — Mais, Monseigneur, l'ignoriez-vous? — Mais oui, je l'ignorais; je me détourne de la route de Paris, où je suis attendu, pour la voir, et je ne la retrouverai pas!

« Chancelant sous le poids de l'émotion et de la maladie, l'évêque court s'asseoir à la salle à manger. Son catéchiste le suit, et je reste seul profondément affligé d'avoir appris, sans le vouloir, une aussi triste nouvelle à ce bon fils. Après quelques moments donnés à la

surprise, je vais prendre un siége près du prélat et lui fais mes excuses : — Monseigneur, lui dis-je, je demande pardon à Votre Grandeur de lui avoir annoncé d'une manière aussi brusque ce que je croyais connu d'elle depuis longtemps. — Non, mon cher ami, me répond Monseigneur en me prenant les mains avec bonté, je n'avais pas connaissance de ce que vous m'avez dit; toutefois tranquillisez-vous, car je devais nécessairement recevoir ce coup terrible; maintenant, mon sacrifice est fait, ne vous tourmentez pas. — Et à partir de ce moment, Monseigneur reprit son humeur ordinaire; il revit son frère, et la soirée se passa dans la plus douce gaieté. »

Après avoir prié sur la tombe de sa mère, l'évêque d'Acanthe se dirigea vers Paris en compagnie de son frère le curé de Theuley. Les médecins le considéraient comme perdu, et sa sœur d'Écouen avoue qu'elle pleura quand elle le vit si pâle et si éprouvé par la maladie, car chacun était d'avis qu'il ne pourrait aller bien loin. On décida cependant qu'il irait prendre les eaux de Plombières, et il dut partir immédiatement, parce que la saison était avancée.

Une de ses sœurs et son frère le curé l'accompagnèrent à Plombières, car on craignait à chaque instant de le voir mourir, et on ne

voulait point le confier à des mains étrangères. Sa saison dura jusqu'au 16 septembre; le succès en fut prodigieux, et il put écrire avec vérité : « J'ai pris les eaux et le bon Dieu m'a guéri. » L'inflammation qui le faisait souffrir depuis un an disparut peu à peu; il revint au presbytère de Theuley, où un repos de deux mois l'aida à surmonter la faiblesse extrême qui était le résultat de sa longue maladie. Il voulut, pendant ce temps, vivre comme un bon curé de village, et se donnait comme le vicaire de son frère. Chaque fois que le temps lui permettait de sortir, il allait voir les malades, s'asseyait près de leur lit et leur faisait des réflexions si touchantes qu'ils en étaient attendris. Un jour, un brave homme répondit ainsi à son discours : « Ah ! monsieur le missionnaire, ce n'est pas étonnant qu'étant si gentil que ça, vous convertissiez les sauvages. Ceux qui vous ont rendu malade et vous ont fait de la peine étaient tout de même de fameux gredins ! » Témoignage de respect bien naïf et bien simple, dira-t-on. Sans doute, mais il faut convenir qu'ici la simplicité s'allie fort bien à la sainteté et à la grandeur.

Lorsqu'il eut repris quelques forces, l'évêque d'Acanthe voulut utiliser le temps de sa convalescence, en visitant ses amis de Franche-Comté. Sa première sortie fut pour le sé-

minaire de Luxeuil, berceau de son éducation cléricale. Il y retrouva le même supérieur, plusieurs de ses anciens maîtres et quelques-uns de ses condisciples, devenus maîtres à leur tour. L'excellent abbé Clerc, professeur de rhétorique, tout fier de son lauréat, eut le temps de lui faire préparer par deux de ses élèves un compliment en vers latins et un discours français.

L'évêque y répondit par quelques paroles empreintes de la cordialité la plus touchante pour ses anciens maîtres, et se déclara l'ami de tous les élèves passés, présents et futurs du séminaire de Luxeuil. Il y eut grande liesse ce jour-là (21 novembre 1865) dans la vieille abbaye, dont Mgr Theurel voulut visiter tous les recoins, rappelant lui-même les lieux où il avait été mis en pénitence et la chaire du haut de laquelle le supérieur disait de sa voix imposante : « Le petit Theurel est un dissipé ! » On le fit monter dans cette chaire afin de l'entendre parler de sa mission. Les détails qu'il donna sur la persécution arrachaient des larmes à l'auditoire, et il termina en parlant de l'espoir qu'il avait d'y retourner dès qu'il serait guéri.

Ses amis eurent bien de la peine à obtenir de lui le récit de ses souffrances et de ses travaux particuliers, il éprouvait une véritable répu-

gnance à en parler et détournait toujours la conversation. Quelqu'un lui ayant fait observer qu'il serait scandaleux de rappeler le souvenir de ses fredaines d'écolier sans y ajouter comme contre-poids le récit de ses épreuves de missionnaire, il nous parla à cœur ouvert, déclarant qu'au milieu des plus grands dangers, il s'était trouvé si bien dans sa vocation, qu'il n'avait jamais eu un moment de regret, et il ajouta ces paroles vraiment prophétiques :

« Je vous avoue, mes amis, que quand je vois l'état des esprits en Occident, je me crois tout aussi tranquille et en sûreté au Tong-King qu'en France... Nous n'avons guère à redouter que les persécutions des païens et le mauvais vouloir des mandarins. En temps ordinaire, c'est très-supportable, et, après tout, ce sont des païens. Vos gouvernements d'Europe sont-ils donc bien mieux disposés vis-à-vis l'Église? Si les jours mauvais que je prévois arrivent, vous serez bien plus gênés que nous, et les mandarins et lettrés de France auront pour les prêtres moins de pitié que n'en ont ceux de Chine et du Tong-King. Nous avons presque la liberté civile, tandis que vous ne l'avez pas. Nous réglons seuls nos affaires d'Église, tandis que vous n'êtes pas toujours maîtres de régler les vôtres, et, au premier

mouvement, c'est sur vous que l'on ferait main basse. Tout bien considéré, je préfère encore le Tong-King, nous y sommes heureux et même respectés jusque sous le fer du bourreau ; j'y retournerai le plus tôt possible. »

Après avoir visité ses maîtres, l'évêque d'Acanthe voulut revoir ses anciens condisciples. La plupart d'entre eux occupaient des cures dans la Haute-Saône ; il voulut passer un jour avec chacun d'eux et resserrer les liens d'une amitié à laquelle tous avaient été fidèles. A la fin de décembre, sentant ses forces renaître, il se dirigea sur Paris et employa tout le mois de janvier à s'occuper des intérêts de sa mission.

Le 2 février 1866, nous le trouvons à Saint-Loup-sur-Thouet, au diocèse de Poitiers. Il préside la cérémonie anniversaire du martyre de son bien-aimé Théophane Vénard, dont le corps, expédié par ses soins, vient d'arriver en France. Trois mille personnes accourues des environs veulent entendre le pontife qui a si bien écrit les actes du gracieux martyr de Ké-Cho ; sa voix émue trouve des accents sublimes pour célébrer la gloire d'un ami dont il ne peut prononcer le nom sans verser des larmes ; l'illustre évêque de Poitiers le reçoit avec les marques de vénération dues à un apôtre et à un confesseur de la foi, et, au retour,

sa première pensée est pour l'ami qui manquait à cette fête, il écrit à M. Dallet:

« Mon cher père Dallet, je reviens de Saint-Loup, et vous seul manquiez à la fête de notre cher Théophane. C'est à Paris que je trouve de vos nouvelles, et je tiens à profiter d'une occasion sûre pour vous en faire passer des miennes. A la suite de deux années de fatigue et de travail imprudent à l'excès, j'ai été pris d'une inflammation d'intestins et d'une dysenterie qui, au dire des médecins, devait me rendre à la terre vers la Toussaint 1864. Ayant passé ce délai, au mois de décembre suivant, je suis venu à Hong-Kong, pensant ne pas aller plus loin; mais les médecins européens ne sont guère plus sorciers que les autres. J'ai dû passer à Saïgon, puis à Singapore, et, après quatre mois de tergiversations, il m'a fallu venir en France. J'ai trompé tous les médecins, et, en dépit des apparences, je suis à peu près guéri. J'ai encore différentes choses à régler pour ma mission; il faut que j'aille à Rome pour cela, puis je reviendrai en France, afin de partir le plus tôt que je pourrai. Quel bonheur si en touchant à Pointe-de-Galles je pouvais vous y rencontrer !

« Je me suis procuré votre portrait en Indien, cela ne ressemble pas mal à un brigand calabrais ; je vous expédie le mien en Annamite,

vous le qualifierez comme bon vous semblera. Si la tournure est différente, le cœur n'a pas changé, croyez-le bien. »

Ainsi qu'il l'annonçait dans cette lettre, l'évêque d'Acanthe partit pour Rome le 22 février. Il fit ce voyage en compagnie de son frère de Theuley et de M. l'abbé Outhenin Chalandre, dont les bons soins furent très-utiles à sa santé encore chancelante. Mgr Theurel ne voyageait pas en touriste, c'était un confesseur visitant les tombeaux des martyrs.

S'il suivit les cérémonies de la semaine sainte avec une pieuse curiosité, les monuments de la Rome chrétienne et les négociations avec la Propagande et la Congrégation des Rites occupèrent la plus grande partie de ses journées. Deux fois, le Souverain Pontife lui accorda des audiences particulières, aussi longues qu'affectueuses. Le grand Pie IX, dont la sollicitude pour les missions étrangères ne sera pas un des moindres titres de gloire, s'informa de la santé du jeune confesseur, des causes de son retour en Europe, de l'état des missions du Tong-King et des espérances qu'il avait pour l'avenir. L'évêque lui rendit un compte détaillé et fidèle de l'état de sa mission, des projets qu'il formait pour hâter les progrès de la foi catholique, et demanda diverses faveurs pour ses chrétiens. Le Saint-

Père les lui accorda, et, avant de le bénir pour le départ, Sa Sainteté daigna lui dire qu'une de ses grandes joies au milieu des tribulations de son pontificat était de songer aux évêques missionnaires et au bien qu'ils font parmi les peuples infidèles. Comme témoignage d'estime, Pie IX donna au pauvre évêque un beau et précieux souvenir.

Tout rempli de saintes émotions, Mgr Theurel revint de Rome en France par Lorette, la Salette et la grande Chartreuse, où il fit une retraite de six jours avec son frère.

Il se trouva si heureux en la terminant, qu'il dit à son aîné : « Quand je serai vieux et ne pourrai plus administrer ma mission, je viendrai ici pour y prier le bon Dieu et me préparer à bien mourir. Ce sera probablement vers 1890. » Dans la suite, nous le verrons plusieurs fois faire allusion à ce projet, qui était bien arrêté dans son esprit.

De Grenoble, l'évêque d'Acanthe vint à Besançon. C'était le moment où se donnait la retraite pastorale du diocèse. Il se fit un devoir d'assister à quelques-uns de ces exercices, et se confondit dans la foule de ses condisciples et de ses amis. L'estime et l'admiration publiques surent bien distinguer le confesseur de la foi dans l'humble place qu'il s'était choisie. Dès qu'on sut qui il était, l'auditoire se leva

spontanément pour lui faire honneur lorsqu'il se rendait à son banc, et un murmure flatteur lui apprit que s'il se mettait à la dernière place, chacun le jugeait digne d'occuper la première.

Son séjour en Franche-Comté dura jusqu'au 14 mai. Il accorda un jour à chacun de ses parents et de ses amis. Nous le trouvons à Laitre, à Champvans, à Igny. Dans chacune de ces paroisses, il prêche devant un concours immense de peuple, arrache des larmes à l'assistance par sa simplicité, son onction et son ardent désir de revoir le pays où il a tant souffert. Le résultat de ses prédications n'est pas seulement de satisfaire la pieuse curiosité des fidèles qui l'écoutent, mais d'amener de nombreuses adhésions aux Œuvres si catholiques de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la foi.

Le 15 mai, après avoir fait ses adieux au séminaire et à la cure de Vesoul, il partait définitivement pour Paris. De nombreuses et importantes dépêches du Tong-King l'y attendaient. On avait appris dans ce lointain pays que le coadjuteur était en voie de guérison et les vœux les plus touchants hâtaient son retour.

En visitant sa sœur Onésime à Écouen, l'évêque ne put s'empêcher de lui dire : « Il m'en coûte beaucoup de m'éloigner de vous, mais songez un peu si je puis rester longtemps

ici. Voyez donc comme mes missionnaires sont remplis de piété, de dévouement et de cœur. Me voilà guéri, la mission dont j'étais chargé est remplie. Comment pourrais-je tarder? C'est au Tong-King que Dieu me veut; s'il n'a point voulu de moi pendant la persécution, c'est qu'il me destinait à y continuer son œuvre. »

Ces paroles étaient peut-être une réponse à certaines ouvertures qui lui avaient été faites de rester en France. La haute intervention du cardinal de Reims ne fut sans doute pas étrangère à ce projet; Mgr Theurel n'y voulut jamais prêter les mains. « Je suis missionnaire, avait-il dit, je vivrai et je mourrai missionnaire. Vive le Tong-King! »

Trois semaines furent encore employées au règlement des affaires de sa mission, à l'achat des objets les plus nécessaires pour combler les lacunes faites par la persécution, et, le 14 juin au soir, il présidait au départ de cinq jeunes prêtres qui devaient l'accompagner en Orient. La joie extraordinaire qu'il témoignait de retourner à son poste frappa tous les assistants, et l'allocution qu'il adressa au pied de l'autel à ses compagnons de voyage fit une vive impression sur tous ceux qui l'entendirent. Des curieux présents à la cérémonie ne purent s'empêcher de dire : « Voilà bien un apôtre tel que nous l'avions rêvé! »

« Le médecin qui m'avait cru flambé, l'année dernière, écrivait-il gaîment depuis Alexandrie d'Égypte, a déclaré que je n'avais plus de mal. Nous avons eu très-beau temps pour venir jusqu'ici ; mes confrères ont quelque peu le mal de mer, il m'a épargné, et je me porte admirablement. Je compte être à Singapore vers le 26 juillet. »

Le jour même où son coadjuteur arrivait à Singapore, le vénérable Vicaire Apostolique du Tong-King occidental, Mgr Jeantet, rendait son âme à Dieu après quarante-sept années d'apostolat. S'il avait eu la douleur, au bout de trente ans de persécutions, de voir encore son troupeau décimé par la famine et le choléra, il se félicitait du moins de la tolérance accordée à la religion chrétienne. Sa dernière lettre annonçait que, malgré toutes les épreuves, la mission était riche en espérances. Son coadjuteur revenait plein de force et de santé, et, après avoir dit son *Nunc dimittis,* le vétéran des missions s'éteignit doucement le 24 juillet 1866, à l'âge de soixante-treize ans.

Aussitôt qu'il fut arrivé à Hong-Kong, où il apprit la nouvelle de cette mort, l'évêque d'Acanthe prit des mesures énergiques pour rentrer le plus promptement possible dans la mission qu'il était impatient de revoir. « Je suis allé à Macao, écrit-il, pour y chercher une

jonque qui me porte avec mes sept compagnons à ce cher pays du Tong-King. J'ai donné là onze cents confirmations. J'y ai frété une jonque, et je pensais qu'elle partirait le 25, mais voilà qu'elle part le 21, on m'en prévient à l'heure même. Nous quittons Hong-Kong demain, et après-demain nous voguons vers le Tong-King. Je vais parfaitement, je ne me sens pas de joie. Au revoir, dans vingt-sept ans et là-haut! »

Il avait cependant un regret en quittant Hong-Kong. Son compatriote et son ami, Mgr Guillemin, venait d'y arriver pour donner la consécration épiscopale au nouvel évêque du Japon et il avait retenu l'évêque d'Acanthe comme prélat assistant; mais le devoir l'emporta sur l'amitié, et, pour rentrer plus tôt, Mgr Theurel n'hésita point à partir la veille même de la cérémonie.

S'il était impatient de rentrer au milieu de ses diocésains, ceux-ci ne l'étaient pas moins de revoir leur premier pasteur. C'était le fidèle compagnon de leurs angoisses pendant la persécution, c'était l'ami dévoué qui avait partagé leurs épreuves et essuyé leurs larmes. N'était-il pas juste de célébrer son retour? Aussi ces grands enfants, n'obéissant qu'à l'impulsion de leurs cœurs sans songer aux conséquences, se préparaient-ils à faire la réception la

plus solennelle, ce qui, chez les Annamites et les Chinois, veut dire la plus tapageuse et la plus bruyante. On préparait les grosses caisses, on fabriquait des pétards, on achetait des fusées, les musiciens préparaient leurs plus beaux morceaux pour faire un vacarme en rapport avec la solennité de la circonstance. Quand, après quatre semaines de navigation, l'évêque débarqua, il fut assourdi par le bruit des tambours et les détonations des pièces d'artifice. Les païens, qui n'étaient guère prévenus, purent croire un instant que l'ennemi prenait possession de leurs rivages. Le premier acte que dut faire l'évêque fut un acte d'autorité. Craignant avec raison d'irriter les lettrés et de froisser les mandarins, il défendit, en mettant pied à terre, de continuer ces manifestations et envoya des courriers en avant pour les interdire. Il fallut se soumettre et se contenter de célébrer, par un silence respectueux, les joies de ce retour inespéré. Il y avait cinq ou six étapes à faire pour gagner la résidence épiscopale. Rien n'était risible comme de voir la mine piteuse de ces gens chargés de grosses caisses, de tams-tams, de pétards et de fusées, et ne pouvant s'en servir à cause de la défense. Ils s'en dédommageaient en poussant des cris de joie, saluant l'évêque au passage et témoignant leur jubilation par mille paroles de

dévouement et de tendresse. Pour rendre la marche plus solennelle, ils avaient imaginé d'offrir à leur pasteur une véritable rareté, en lui fournissant un cheval. Malheureusement ce coursier était aussi rétif et capricieux qu'il était beau. Dans une lettre intime, l'évêque raconte ses mésaventures en ces termes : « Vous verrez sans doute imprimées quelque part les magnificences de ma réception ; mais ce qu'on n'aura garde de dire, c'est que mon coursier capricieux et mal sellé m'emporta à travers champs, puis sous des portes où je faillis me rompre la tête. Je cassai les deux étriers, mais je tins bon, et n'eus pas la moindre égratignure. Une autre fois, cavalier et monture furent obligés de s'arrêter brusquement devant un obstacle subit, et, au grand étonnement de tout le monde, ni l'homme, ni la bête n'eurent de mal. »

Ce fut en chevauchant ainsi au milieu de ses chrétiens en liesse, que l'évêque d'Acanthe arriva au collége de Ké-Non. Presque tous les missionnaires se trouvaient réunis pour le recevoir et rendre leur obédience. Après les premiers épanchements de la joie commune, l'évêque indiqua à ses prêtres la voie qu'il comptait suivre et les travaux qu'il voulait entreprendre pour relever les ruines de la mission.

Mgr Theurel se trouvait être alors le plus ancien missionnaire du Tong-King occidental, tant la persécution avait décimé la vaillante phalange d'apôtres qui évangélisaient ce pays douze ans auparavant. A l'autorité et à l'ancienneté, il joignait l'expérience, une connaissance parfaite du pays, de sa langue et de ses usages. Son humeur expansive et sa fermeté pleine de douceur, en lui assurant les sympathies universelles, facilitaient singulièrement sa tâche. Après avoir honoré la mémoire de son vénérable prédécesseur par un service solennel célébré le 2 décembre avec l'assistance de tous ses prêtres, il se mit résolûment à l'œuvre. Quelques âmes charitables de France lui avaient fourni des ressources destinées à payer les frais d'éducation des catéchistes choisis pour entrer dans le saint ministère ; il employa scrupuleusement ces fonds à améliorer la situation de son séminaire de théologie, qui devint l'objet de ses soins les plus assidus.

Le 22 décembre, il ordonnait à Ninh-Phu quatre nouveaux prêtres, et profitait de son séjour en cet endroit pour donner des encouragements aux élèves et élargir le cercle des études auxquelles on les appliquait.

Après s'être fait rendre un compte détaillé de l'état de la mission, des efforts faits pendant son absence pour relever les ruines, et des

obstacles que le bien rencontrait dans chacune des provinces du vicariat, il résolut de tout voir par lui-même et de faire une visite générale et approfondie de toutes les chrétientés soumises à sa juridiction. Avec la rectitude de jugement et la justesse de vues qui caractérisaient toutes ses démarches, il résolut de commencer par les provinces méridionales, qui étaient les plus délaissées et les plus difficiles. Les raisons qui le déterminèrent étaient décisives. Ces provinces n'avaient pas vu d'évêque depuis dix-huit ans. Les habitants, fort éprouvés pendant la persécution, étaient d'une timidité excessive, et ne pouvaient se figurer que l'ère de la violence fût vraiment terminée. En cela, ils étaient peut-être excusables, ils s'étaient bercés tant de fois de trompeuses espérances !

D'ailleurs les mandarins avaient de si singulières interprétations du traité de paix, qu'on pouvait toujours craindre la reprise des hostilités. Il était urgent de rassurer ces chrétiens tremblants, et rien n'allait mieux au caractère d'un évêque qui n'avait jamais peur. Deux missionnaires avaient réussi à se fixer dans ces provinces, à l'aide de passe-ports français, et pour les mettre en règle, Mgr Theurel n'avait pas hésité à leur prêter le sien. « En cas d'attaque, dit-il, les missionnaires ne

craindront pas d'invoquer les traités ; il faudra bien que l'on voie s'ils sont lettre morte ou s'ils signifient quelque chose. Si les mandarins ferment les yeux, nos néophytes seront grandement encouragés, et nous aurons gagné la cause de la liberté, qui est celle de l'avenir. »

Une autre pensée occupait aussi l'évêque d'Acanthe. Plus jaloux du salut des âmes que de l'étendue de sa juridiction, il songeait dès lors à détacher de son vaste vicariat ces deux provinces méridionales, qui pourraient à elles seules former un vicariat nouveau, où l'action d'un chef et d'un clergé spécial activerait le mouvement de conversions qui semblait à la veille de s'opérer. La moisson blanchissait, il fallait multiplier les ouvriers, et, en bon chef de famille, l'évêque songeait à prendre les mesures capables de remplir plus promptement les greniers du Père céleste. Pour cela, il fallait connaître à fond les ressources et les besoins du futur vicariat, déterminer les bases et jeter les fondements sur lesquels il devait reposer. L'entreprise réussit en partie au gré des vœux du pieux évêque, et s'il ne put donner suite à tous ses desseins, du moins il releva le courage des fidèles et fonda l'établissement qui devait être le centre de la nouvelle mission. Dans une lettre écrite au retour de

son voyage, Mgr Theurel indique les principaux faits qui signalèrent sa visite et les bons résultats qui s'ensuivirent. Nous ne saurions mieux faire que de lui laisser la parole :

« J'entrai donc hardiment dans la province de Ninh-Binh, le 7 mars 1867, avec M. Puginier, l'un de mes provicaires, et je commençai par la paroisse de Bach-Bat. A part une courte apparition de Mgr Retord, cette paroisse n'avait pas vu d'évêque depuis Mgr Havard, qui y mourut en 1838. Il existe dans cette paroisse une belle église, ce qui facilita grandement notre travail. Aidé de MM. Puginier et Schorung et de huit catéchistes, je partageai entre mes collaborateurs les fonctions que nous avions à remplir auprès des enfants, des adultes, des néophytes, pour instruire les uns, confesser les autres, et prêcher tous les jours.

« Vingt-sept chrétientés qui se rattachent à la paroisse de Bach-Bat suivirent exactement les exercices. Ce n'était pas assez que nous fussions les dispensateurs des eaux de la grâce qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, la population, privée d'eau, supposait que nous devions être de savants hydrographes, et nous pria de lui indiquer des endroits où elle pouvait creuser des puits. En recueillant les quelques notions que nous avions apportées d'Europe, nous fûmes assez heureux pour désigner deux en-

droits où des citernes, creusées à trois mètres de profondeur, fournirent une eau abondante. Après vingt-quatre jours de rudes mais consolantes fatigues, il fallut nous séparer de ces bons chrétiens ; ils nous suivirent avec des larmes et des regrets que j'ai lieu de croire sincères.

« De là, je visitai quatre autres paroisses. Dans l'une, Phuc-Nhac, j'ai remarqué une église neuve, bâtie par M. Lesserteur, partie en briques, partie en bois. Elle est en forme de croix, et coûte seulement trois mille ligatures. C'est jusqu'à ce jour le chef-d'œuvre de la mission en fait de monuments religieux.

« Nous arrivions pour les fêtes de Pâques à Phat-Diem. C'est là que repose le corps de M. Salinier, mort en 1853. Cette paroisse, desservie par un curé et deux vicaires, n'a pas moins de huit mille chrétiens. M. Landais nous y avait attendus ; nous y étions ainsi cinq missionnaires : MM. Puginier, Lesserteur, Schorung, Landais et moi, réunis pour solenniser la semaine sainte. Le temps était à l'orage, c'était le moment où l'amiral français faisait auprès du roi des instances pour obtenir par transaction les trois provinces qu'il dut prendre de vive force plus tard. Le gouvernement annamite inclinait à une rupture avec la France et à une nouvelle persécution

contre la religion chrétienne. Toutefois, après avoir fait sonder le premier mandarin de la province, je compris que nous pouvions sans imprudence déployer la pompe des cérémonies si belles toujours, mais si touchantes dans le rite propre à la semaine sainte. Rien ne fut négligé pour donner de l'éclat à ces offices. Il nous avait semblé que huit hangars élevés autour de la chétive église suffiraient pour contenir l'assistance, nous fûmes heureusement trompés. A la messe pontificale, le jour de Pâques, douze mille personnes entendirent la prédication sur la résurrection de Jésus-Christ, et dans cet auditoire se trouvaient beaucoup de païens, entre autres sept chefs de canton et des personnages marquants.

« De Phat-Diem, je passai, le 30 avril, dans la province de Thanh-Hoa, avec MM. Puginier et Schorung. Quoique plus étendue, cette province compte moins de chrétiens que celle de Ninh-Binh.

« Trouvant sur notre chemin la grotte de Tru-Thuc, célèbre dans tout le pays, nous n'avons pas résisté au plaisir de la visiter. Elle est à mi-côte d'une montagne et d'assez difficile accès. La voûte, tantôt élevée, tantôt surbaissée, forme des dômes dont quelques-uns atteignent vingt-cinq mètres de diamètre et treize ou quatorze de hauteur. De gigantesques

stalactites descendent de la voûte, au milieu et sur les côtés de la grotte ; on dirait des colonnades magnifiques faites et taillées de main d'homme. Avec les torches qui nous éclairaient, nous avions apporté quelques pétards chinois ; les détonations de ces pétards, répétées et grossies par d'immenses et multiples échos, imitaient des décharges d'artillerie ou une fusillade continue. J'ai souvent vu des grottes soit en France, soit au Tong-King, là par attrait de curiosité, ici pour chercher une cachette, mais je n'ai pas souvenir d'en avoir rencontré qui mérite d'être comparée à celle de Tru-Thuc.

« La première chrétienté de la province n'est qu'à une demi-heure de cette grotte. On nous y présenta une femme et un enfant qui sont des reliques vivantes de la dernière persécution. La femme a encore le visage tout couvert de profondes cicatrices faites par des piqûres de sangsues. L'enfant, âgé de deux ans alors, avait porté la cangue au cou et passé vingt jours sans autre nourriture qu'une feuille d'aréquier qui avait servi d'enveloppe à une boule de riz; il la rongea peu à peu jusqu'au jour de sa délivrance.

« Après avoir administré les sacrements pendant dix jours à Ké-Dua, nous nous rendions à Ké-Ben, lorsque deux villages païens

nous invitèrent l'un après l'autre à nous reposer dans leur maison communale. Mgr Retord avait autrefois reçu et accepté la même invitation, les habitants en avaient gardé un bon souvenir, et je me rendis sans peine à leurs courtoises instances.

« Notre séjour à Ké-Dua venait de prouver aux chrétiens de la province de Thanh-Hoa que les missionnaires n'étaient plus au ban de l'empire et qu'on pouvait les recevoir sans s'exposer à de graves vexations. Aussi, les chrétiens de Ké-Ben, dirigés par un curé plein de zèle, nous avaient-ils préparé une entrée triomphale dans leur village, avec grande escorte, cavalcade, musique, etc. Le mandarin sous-préfet, consulté d'avance, avait autorisé la manifestation. Après avoir passé dix jours chez ce bon peuple, nous nous dirigeons sur Nhan-Lo, résidence du sous-préfet. Là aussi les chrétiens s'étaient mis en mouvement pour nous recevoir avec grand éclat; mais, cette fois, nous avons décliné l'ovation et traversé sans bruit, et à grands pas, la petite ville marchande. Le sous-préfet s'était rendu dans une maison chrétienne placée sur la route, afin de nous voir sans être vu. La foule, qui nous enveloppait en nous couvrant d'un nuage de poussière, l'empêcha de nous apercevoir. Malgré ce petit désappointement, il

ne laissa pas de dire : « Ces Européens, en re-
« fusant de se prêter à une manifestation po-
« pulaire, montrent qu'ils ont l'esprit élevé. »
Il désirait s'aboucher avec nous, et forma plusieurs plans pour venir nous voir en secret. Il n'osa s'arrêter à aucun de ces plans, par crainte des nombreux lettrés qui sont dans le pays de sa juridiction. Nous partîmes sans l'avoir rencontré. »

Au milieu de ses courses apostoliques, Mgr Theurel ne négligeait aucune occasion de connaître à fond les objets capables d'intéresser les sciences naturelles ou géographiques. Nous l'avons vu visiter quelques jours auparavant des grottes remarquables; voici la description qu'il fait d'une vieille forteresse fameuse d'Annam :

« A trois quarts d'heure de Nhan-Lo, s'élève une vieille forteresse, nommée Thanh-Tay-Giaï. Bâtie il y a environ quatre cents ans par une dynastie qui ne régna, je crois, pas plus de quatre ans, elle a été condamnée à l'abandon, sous prétexte d'avoir porté malheur à ceux qui l'ont bâtie. Nous y avons fait une promenade, accompagnés d'une escorte d'honneur de sept ou huit soldats, et du fils du mandarin, jeune homme de quinze à dix-sept ans. Nous ne soupçonnions pas qu'il existât dans ces contrées un monument aussi remarquable.

Les murailles, encore bien conservées, sont construites en belles et grosses pierres de granit, et entourées de fossés. La place est un carré parfait dont l'intérieur, aujourd'hui tout en culture, contient un peu plus de quarante-sept arpents annamites, c'est-à-dire dix-sept hectares. Au milieu de chacun des côtés s'ouvre une porte en forme de voûte, faite de blocs énormes, large de quatre mètres, haute de six, épaisse de douze. Une voie spacieuse et pavée de marbre aboutissait à l'une de ces portes, nous l'avons suivie pendant vingt minutes; j'ignore jusqu'où elle se prolonge. Elle est presque impraticable aujourd'hui, parce que les populations du voisinage ont arraché plus de la moitié des dalles. Les deux villages attenants aux portes par lesquelles nous sommes entrés et sortis, sont venus nous saluer et nous présenter le bétel, selon l'usage du pays.

« Nous étions à la fête de l'Ascension. Je continuai ma visite pastorale parmi les autres chrétientés de la province jusqu'à la fin de juillet, voyageant tantôt en barque sur les fleuves ou sur la mer, tantôt à pied, toujours accueilli avec bonheur par nos néophytes, souvent favorisé de la visite des mandarins, quelquefois invité par les infidèles, quelquefois aussi tracassé par les officiers militaires

préposés à la garde des côtes et des villes, qui n'avaient pas ordre de nous laisser passer.

« Les désastres causés par la persécution dans cette province étaient plus grands que nous ne les avions jugés de loin. Plusieurs chrétientés se trouvaient encore impliquées dans diverses difficultés avec les autorités locales, qui les forçaient de participer à des superstitions. Nous en avons dégagé six ou sept, au prix de 750 ligatures. Les chrétiens, par suite des recensements faits à l'époque de leur dispersion chez les païens en 1861, ont été presque tous inscrits au catalogue du roi, tandis que, d'ordinaire, la moitié au plus des hommes valides figure dans ce catalogue, qui fixe la proportion des charges. Il en résulte que nos néophytes, dont le nombre a été diminué de près d'un tiers par la mort, supportent néanmoins aujourd'hui des contributions plus que doubles de celles d'autrefois. Leur avenir temporel est gravement compromis par cette situation, et si, dans l'impossibilité de supporter les charges afférentes à leurs villages, ils venaient à se disperser volontairement, il y aurait péril pour leurs intérêts spirituels. Par ces motifs et pour quelques autres affaires de détail, je souhaitais de voir les grands mandarins de la province, afin d'aviser avec eux au moyen d'alléger les charges

de ces pauvres gens, qui, en plusieurs endroits, supportent même celles de leurs coréligionnaires défunts. Je savais qu'au Tong-King méridional on avait obtenu quelque chose de semblable par la bonne disposition d'un haut fonctionnaire. Je demandai une entrevue à nos grands mandarins ; ils s'y refusèrent tous sous divers prétextes, mais en réalité c'était surtout par crainte de se compromettre. Ils avaient peur des lettrés, dont la haine pour les chrétiens était aussi manifeste que mal contenue depuis le traité de paix, et nous verrons bientôt les tristes suites de cette haine persévérante, que le roi et ses ministres ne cherchaient guère à comprimer.

« Nous n'avions plus qu'à repasser la frontière de Thanh-Hoa pour revenir à notre communauté centrale dans la province de Ninh-Binh. »

L'évêque termine sa relation par un aperçu géographique qui n'est pas sans intérêt.

« Thanh-Hoa, dit-il, est un pays varié, pittoresque, bien plus agréable que les plaines monotones du Tong-King extérieur. Un grand nombre de rivières l'arrosent, notamment les deux fleuves de Song-Ma et de Song-Su, par lesquels on peut remonter en quinze jours du côté de l'ouest jusqu'au pays des Laociens, peuplades qui ont des langues à elles propres

et sont indépendantes du roi d'Annam. Plusieurs chaînes de montagnes, dont la traversée ne demande pas moins de six journées de marche, séparent les Laociens de la partie basse de Thanh-Hoa. Une ou deux fois par an, ils descendent sur de petits radeaux, apportant de la cire et des étoffes de soie bariolées autant que grossières. Après avoir tout vendu, y compris le radeau, ils s'en retournent à pied et emportent du poisson sec, du sel et d'autres provisions. Thanh-Hoa ne manque pas de terres cultivables, mais cette province vit moins de l'agriculture que du commerce de ses bois et surtout de ses bois de fer. On plante de superbes bois d'aréquiers dans la partie nord-ouest, qui fournit aussi du maïs en grande quantité. L'ivoire n'y est pas rare. Les éléphants et les tigres n'y sont que trop communs. La production spéciale de la province est une espèce de cannelle réservée au roi. Cette cannelle, très-précieuse et très-recherchée en médecine, se vend quelquefois — par contrebande bien entendu — jusqu'à 100 francs l'once. Ce pays a l'honneur d'avoir été le berceau de la dynastie régnante et le siége du gouvernement de deux ou trois autres dynasties moins célèbres, dont la mémoire est presque effacée dans l'histoire locale.

« Le 2 août, nous rentrions dans notre

communauté de Ninh-Phu. Cette campagne, dans laquelle j'avais administré plus de 4,000 confirmations, a duré cinq mois moins cinq jours. Entre autres résultats, elle a eu certainement celui de relever le moral de nos chrétiens de Thanh-Hoa, qui disaient eux-mêmes que leur confiance avait décuplé. Grâce à Dieu, elle s'est terminée en paix. Dire que nous n'étions point fatigués ne serait pas exact, mais du moins personne n'était malade. »

Tandis que l'évêque visitait la partie méridionale du vicariat, ses missionnaires travaillaient de leur côté dans le nord et dans le centre. S'ils avaient autant d'ardeur, ils avaient moins de succès. Les mandarins se montraient fort tracassiers et emprisonnaient même les chrétiens sous prétexte qu'ils n'avaient point rempli les formalités voulues par la loi, au sujet des passe-ports pour les Européens. Mgr Theurel explique ainsi les variations de politique et les différences de traitement auxquelles les chrétiens sont exposés :

« La présence de la France et sa force dans la colonie nouvelle intimident et contiennent les mauvais vouloirs ; mais ces mauvais vouloirs contre nous et contre tout ce qui est étranger s'irritent et fermentent dans la classe des lettrés, classe très-puissante, puisque

c'est d'elle que sortent tous les fonctionnaires de l'État. Il ne tiendrait pas à ces lettrés de pousser le roi à une rupture avec la France. Tu-Duc, persuadé de son impuissance à lutter, résiste aux suggestions du parti, de peur d'y engager sa couronne. Il y a donc plus de bruit que d'effet dans ces hostilités sourdes ; elles suffisent toutefois pour tenir le pays en émoi et faire craindre des reprises de persécution. Ce n'est qu'à l'époque des grands concours qui ont lieu tous les trois ans, que les lettrés sont sérieusement redoutables. Réunis alors par milliers, ils peuvent, comme autrefois les étudiants des grandes écoles de Paris, se porter à des extrémités qu'on ne saurait prévoir. Souvent, dans ces circonstances, les mandarins mêmes qui leur sont le plus opposés, baissent pavillon devant eux. Nous entrons ces jours-ci dans une de ces petites crises. Les concours s'ouvrent demain 20 octobre, premier jour de la dixième lune. Il résulte de là que notre condition n'est pas la même dans les différentes provinces du Tong-King; elle n'est bien stable dans aucune, mais l'avenir est dans les mains de Dieu. »

On voit par cet exposé que les circonstances avaient bien changé depuis cinq ans. La tranquillité était revenue, les païens étaient presque sympathiques, le gouvernement était moins

hostile et on pouvait envisager l'avenir avec quelque assurance. Les deux provinces visitées comptaient environ quarante-cinq mille chrétiens, vivant au milieu d'une population païenne vingt fois plus nombreuse ; il y avait de quoi exercer le zèle d'un nouveau Vicaire Apostolique et de ses missionnaires. Ce fut en vue de cet établissement que Mgr Theurel fonda un collége spécial, comme pierre d'attente pour cette partie de la mission. « Ce collége, dit-il, dont l'enceinte contient un hectare et demi, s'ouvre demain pour recevoir au moins soixante élèves, divisés en trois classes et pris exclusivement parmi les enfants des deux provinces. Il est situé à Phuc-Nhac, chrétienté de treize à quatorze cents âmes ; il sera dirigé par M. Puginier. »

En dehors de cette nouvelle création, le Vicaire Apostolique organisa les colléges du reste de la mission. L'incertitude dans laquelle on s'était trouvé jusqu'alors maintenait la dispersion des classes latines. Mgr Theurel les réunit dans le même établissement et sous un même supérieur. L'émulation résultant de cette mesure porta les plus heureux fruits; maîtres et élèves rivalisaient d'ardeur et de zèle, et nous avons sous les yeux des lettres latines sorties de cet établissement que de bons latinistes d'Europe ne désavoueraient

point. De nombreux catéchistes sont sortis de ces colléges pour passer au grand séminaire, et, grâce à l'impulsion donnée aux études, l'évêque eut la consolation de multiplier les ouvriers, d'ordonner dans son court pontificat vingt-deux prêtres annamites, de relever deux anciennes paroisses et d'en fonder quatre nouvelles.

Au milieu de sa mission renaissante et de ses travaux prodigieux, Mgr Theurel trouvait le temps d'adresser à ses amis d'Europe de charmantes lettres qui montrent au naturel la beauté de son âme et la bonté de son cœur. Sa sœur, mère Onésime, ayant été transférée des Loges à Lambersart près de Lille, lui avait fait part de sa peine. Il lui adresse, à la date du 4 novembre 1867, ces lignes pleines d'abandon :

« Votre translation à Lambersart ne m'a pas surpris ; je vous aime autant là qu'ailleurs, puisque l'essentiel est d'être dans l'obéissance. Toutes choses égales d'ailleurs, je préférerais un pensionnat de la congrégation à celui de la Légion d'honneur, où il y a nécessairement un peu moins de liberté et divers assujettissements au gouvernement. Que Dieu fasse toujours sur nous et par nous sa sainte volonté! Toutefois j'apprécie bien le sacrifice de séparation qu'il vous a fallu faire

pour quitter les Loges. Je suis un peu payé pour savoir ce que c'est, moi qui ai dans la poitrine un cœur très-sensible, et que le bon Dieu a voulu engager dans la voie des sacrifices du cœur. Mais c'est là le mérite.

« Vous craignez que quand, en l'an 1893, je reviendrai radoter en France et dire mes patenôtres à la Chartreuse, je n'aille point visiter votre tombe à Lambersart; mais qui sait si, quand vous radoterez vous-même, on vous laissera mourir là? Et puis alors je saurai bien mendier (une fois en ma pauvre vie) la somme nécessaire à payer les frais de ce petit voyage. Ce sera peu de chose pour une vieille barbe qui aura fait bien d'autres courses plus pénibles. Tranquillisez-vous donc, je vous prie, et vivez heureuse en faisant le bien comme j'ai confiance que vous l'avez fait jusqu'ici.

« Vous me parlez de mes privations, de mon lit de planches, etc.; oh! il est trop tard pour moi de vous donner de pareils détails. Ce serait bon à peine pour une jeune recrue! Cependant, pour votre édification, je veux bien vous répondre que je n'ai pas le temps de songer aux privations et que je ne sais pas si j'en ai à supporter, ce qui prouve qu'elles ne me sont guère pénibles; que mon lit de planches est meilleur que le vôtre et que

mes membres s'y trouvent très-bien, parce qu'ils y trouvent le *sommeil à volonté,* c'est-à-dire aussi prompt et aussi long que je le veux; que mon estomac préfère la cuisine annamite à la cuisine française. J'y ajouterais bien un peu de vin si j'en avais, mais j'en boirai à la Chartreuse... Je suis le plus heureux des hommes!

« Il se rencontre ici de bien bonnes âmes. A mon retour, j'ai retrouvé ma religieuse qui voit sainte Marie Égyptienne, et dont je pense vous avoir parlé. Ses apparitions durent encore. J'ai aussi retrouvé une bonne mère de famille qui a peine à joindre les deux bouts de l'année, et qui, durant mon voyage en France, a fait dire pour moi, aux confrères qui me l'ont rapporté, de trente à quarante messes. C'est une femme qui a une foi capable de faire des miracles.

« Il est onze heures du soir, il faut que je vous quitte. Grâce à Dieu et à vos bonnes prières, je me porte mieux que jamais. Tout va bien, chacun est content, moi le premier, que voulez-vous de plus? Je prie mon bon ange de vous porter mon baiser fraternel, et je vais avant trois minutes rêver de Lambersart ou des Loges sur ma bonne planche si mal appréciée. »

Deux âmes généreuses, que Mgr Theurel

avait connues dans son dernier voyage en Franche-Comté, avaient pensé à lui procurer du vin. Il les remercia de cette attention avec autant de simplicité que de grâce :

« Dans quelqu'une de vos lettres, il était question de vous cotiser pour me procurer du vin. Veuillez me permettre de vous dire que vos charges sont déjà assez nombreuses et assez lourdes pour que je vous prie de n'en pas assumer de nouvelles à mon sujet. Considérez que je suis habitué à me passer de vin, et que j'espère, sans le vin, faire vie qui dure ; que si je recevais du vin, je le partagerais avec tous les confrères, afin de prêcher d'exemple l'esprit de fraternité, et qu'ainsi le peu qui arriverait à mon estomac suffirait tout juste à lui rappeler que le vin est bon et à lui en faire sentir et regretter la privation..... Bref, je vous remercie infiniment, mais je vous prie de ne pas donner suite à ce projet. Bien d'autres œuvres sont plus pressantes et seront plus méritoires. »

Autant Mgr Theurel s'occupait peu de lui-même, autant il s'occupait des autres. Il continuait la tradition de Mgr Retord, tenant en commun toutes les ressources de la mission et les distribuant avec l'équité la plus parfaite ; l'affection que lui témoignaient tous ses missionnaires était la juste récompense de

sa charité. Un de ses collaborateurs, arrivé d'Europe avec lui, récolta, en visitant les pauvres, une maladie assez commune dans l'Ouest. Dès que l'évêque s'en aperçut, il le dispensa de tout travail, le fit traiter de son mieux, en déguisant ses soins et ses attentions sous une plaisanterie fort innocente, tirée de la nature de la maladie :

« Vous êtes le prince de Galles, vous avez droit à des égards particuliers, lui dit-il; vous resterez, tandis que nous ferons la visite de Nam-Dinh; nous travaillerons un peu plus, mais il faut vous guérir. »

Il employa l'Avent de 1867 à cette visite. La province de Nam-Dinh était celle où la persécution avait sévi avec le plus de fureur. Sa destinée semblait la condamner à n'être gouvernée que par de mauvais mandarins. Malgré les rumeurs qui annonçaient un prochain soulèvement, le Vicaire Apostolique voulut encore bénéficier des traités et fit présenter ses passe-ports au préfet de la province qui les accueillit bien. Plusieurs mandarins de divers grades vinrent même le visiter à la chrétienté de Ké-Trinh. Il y eut grand échange de courtoisie et de politesse, ce qui n'empêcha pas les lettrés de faire courir des bruits injurieux sur les visiteurs aussi bien que sur les visités. Cependant l'administration s'accomplit en

paix, et Mgr Theurel put librement passer au Tong-King central pour assister au sacre de Mgr Riano, coadjuteur de cette mission, et revenir à son collége de Hoang-Nguyen.

Son plan commençait à s'exécuter ; grâce aux pouvoirs qu'il venait de recevoir du Saint-Siége, l'évêque d'Acanthe pouvait à son tour se choisir un coadjuteur, et son choix se fixa sur le supérieur du collége de Phuc-Nhac, M. Puginier, destiné à être chef des deux provinces démembrées. Le soin que prit Mgr Theurel de donner à la solennité du sacre de son coadjuteur tout l'éclat possible nous prouvera une fois de plus combien il aimait les siens et combien il méritait d'en être aimé !

« Je choisis pour le sacre, écrit-il, les premiers jours de l'an annamite, pendant lesquels, tout le pays étant en liesse, notre fête à nous devait être moins remarquée. Toutefois, je fis prévenir les mandarins que nous avions à faire une réunion considérable, mais purement religieuse, qu'ils voulussent bien ne pas s'en préoccuper. Sur ce, je convoquai tous les missionnaires du Tong-King occidental et j'envoyai des invitations dans les trois autres vicariats. Nos confrères du Tong-King méridional ne purent venir ; mais des missions espagnoles, nous eûmes la joie de voir arriver

NN. SS. Alcazar et Riano, et quatre de leurs prêtres. Nous nous trouvions ainsi vingt et un évêques et missionnaires sous le même toit, chose certainement inouïe dans les annales du Tong-King. Ajoutez vingt-huit prêtres indigènes et environ cinq cents catéchistes ou élèves de toutes les catégories, avec des milliers de chrétiens venus de sept ou huit provinces, et vous aurez une idée à peu près juste de la plus magnifique assemblée religieuse que l'on ait jamais vue en ce pays. Le sacre eut lieu le 26 janvier. Mgr Alcazar, qui était à bien des titres notre chef et notre doyen, ayant refusé absolument le rôle de consécrateur, il me fut dévolu.

« Les cérémonies et le chant furent exécutés par des missionnaires, et j'ose dire que le rubriciste le plus exigeant n'y eût que difficilement trouvé matière à censure. C'était à ravir. A côté de la fête religieuse, nos élèves faisaient les frais de réjouissances très-variées en jeux, musique et feux d'artifice. Les mandarins ne nous inquiétèrent point, il ne nous restait rien à désirer. Ainsi fut déversée sur le sacre de Mgr Puginier, évêque de Mauricastre, mon coadjuteur, toute la solennité qu'on avait économisée sur le mien, il y a neuf ans. Le 29, nos nobles hôtes des missions espagnoles nous firent leurs adieux. Le 2 fé-

vrier, Mgr Puginier célébra au milieu de nous sa première messe pontificale; le 4, je nommai M. Saiget provicaire apostolique, puis chacun retourna dans la portion de la vigne qui lui était assignée. »

Ces joies si pures, ces tableaux si réjouissants, qui contrastent si fort avec les douleurs et les épreuves des années précédentes, ne devaient pas durer longtemps. Les joies de ce monde ne sont jamais sans mélange, même pour les amis de Dieu; l'évêque d'Acanthe en faisait la remarque le jour même, et, au moment où tout semblait marcher au gré de ses désirs, s'élevait un orage qui allait entasser de nouvelles ruines et lui donner à lui-même le coup de la mort. Le 18 février, il écrit aux directeurs des Missions Étrangères :

« Je vous ai déjà parlé du peu de sympathie des lettrés du Tong-King pour l'alliance française et la liberté de religion. Depuis l'occupation des trois provinces en Basse-Cochinchine, la fermentation parmi eux n'a fait qu'augmenter. Dans les provinces de Nam-Dinh, Ninh-Binh et quelques autres, sous prétexte de se préparer à une résistance énergique en cas d'invasion française au Tong-King, on s'est avisé d'établir une milice mobile qui a été placée sous la direction de mandarins en retraite.

« A Nam-Dinh, cette milice forme quatre régiments, et a pour général un mandarin lettré, cassé depuis longtemps, je ne sais pour quel délit, mais dont l'autorité est très-grande, parce qu'il a eu pour élèves presque tous les bacheliers et licenciés de la province, voire même un bon nombre des mandarins actuellement en place. C'est cet homme qui fit, en 1859, la pièce infâme où l'on débitait tant d'horreurs contre la sainte Vierge. La milice en question n'a jamais eu l'autorisation du gouvernement, bien que les mandarins de la province aient, moyennant finance, délivré des brevets aux chefs; et même, quand on en a eu connaissance à la capitale, ordre a été donné de dissoudre cette milice, plusieurs mandarins me l'ont affirmé; mais cet ordre, comme bien d'autres, n'a jamais été exécuté.

« Or, comme on l'avait craint dès le commencement, les lettrés se sont servis de ces bandes de mauvais sujets contre nous et contre les chrétiens. Tandis que j'étais dans la province de Nam-Dinh, en décembre dernier, ils avaient déjà comploté de venir nous y attaquer, et deux fois ils s'étaient assemblés tout près de nous pour en venir à l'exécution, mais ils eurent peur de n'être pas les plus forts. Deux jours après notre départ, c'est-à-dire le 14 janvier, s'étant renforcés de quelques com-

pagnies de brigands de profession, ils tombent sur le village de Ké-Trinh au milieu de la nuit, pillent d'abord et brûlent ensuite l'église et la Maison de Dieu, le couvent des religieuses et trente maisons de chrétiens. Le village comptait environ 400 chrétiens mêlés à un nombre à peu près égal de païens. Ceux-ci ne prirent point de part à la résistance, qui fut assez faible. Pourtant, les chrétiens, dont plusieurs furent blessés, firent deux prisonniers, parmi lesquels se trouvait un bachelier; ils le livrèrent immédiatement aux grands mandarins, selon l'usage du pays. Les mandarins, pour ne point sortir de la légalité, durent écrouer les deux délinquants. De suite, toute la gent lettrée réclame leur élargissement, qui n'est point accordé. Le village ravagé présente un placet pour demander justice et réparation des dommages. J'écris moi-même trois lettres successives aux grands mandarins, pour les prier de traiter cette affaire suivant la loi, les avertissant que, s'ils agissent mollement, ils verront bientôt de nouveaux désastres. On me fait répondre d'être tranquille, et on informe, dit-on, la capitale. Mais sous prétexte d'attendre ces ordres supérieurs, qui jusqu'à ce jour ne sont point encore arrivés, les mandarins se tiennent les bras croisés, et, malgré les dépositions des

deux prisonniers, ils ne font point arrêter les chefs du complot. Pendant ce temps, les têtes se montent, les lettrés flanqués de brigands tiennent la campagne comme des rebelles, pillent, brûlent, saccagent l'une après l'autre une douzaine de chrétientés, toutes sur la partie de Nam-Dinh qui appartient à notre mission.

« En d'autres villages, les païens, craignant d'être pillés et incendiés par concomitance, comme cela leur est du reste arrivé, prennent un remède héroïque et pire que le mal, ils rasent les maisons des chrétiens et en chassent les habitants loin d'eux. Ainsi, nous avons à l'heure qu'il est environ quatre mille chrétiens sans feu ni lieu, plus misérables que des mendiants, puisque, loin de leur faire l'aumône et de les abriter, les païens les repoussent comme on ferait d'un charbon brûlant. J'ai déjà donné ordre de distribuer à chaque famille environ dix francs. Mais, quoique cette aumône en masse doive faire à notre bourse un vide considérable, elle ne conduira cependant pas loin tant de malheureux, surtout en une saison où les vivres sont d'une extrême cherté. Or, il y a encore quatre mois avant la moisson, et ceux qui ont perdu tous leurs meubles ne sont pas sûrs de recueillir le riz qu'ils ont planté, car en plusieurs

endroits les païens se sont déjà partagé leurs champs.

« Tandis que les lettrés et les brigands prennent hardiment l'attitude de rebelles, les mandarins restent dans la plus complète inaction. Est-ce complicité ou faiblesse? Nous n'en savons pas le fin mot, mais nous pensons qu'il y a de l'une et de l'autre. Néanmoins, voyant les proportions effrayantes que prenait le mal, le préfet de Nam-Dinh a convoqué ces jours derniers les chefs des lettrés, les a exhortés à cesser leurs ravages, ou du moins à les suspendre, jusqu'à ce que l'on voie l'esprit et les intentions du roi, dans la manière dont aura été traitée l'affaire de Ké-Trinh. Et depuis une semaine, les scènes de pillage et d'incendie ont en effet diminué. Mais toutes les chrétientés qui nous restent sur le territoire de Nam-Dinh, et qui, en dehors des pays ruinés, comptent environ treize mille âmes, sont encore à la merci de quiconque voudra leur nuire. Elles s'attendent à subir tôt ou tard le même sort que les premières. Les lettrés formulent ainsi leurs prétentions : Mort aux Européens, mort aux prêtres indigènes, destruction de la religion chrétienne. Quand ils rasent un village, ils insultent à la population, en disant : Où sont donc ces Français vos protecteurs, qu'ils ne

viennent point à votre secours? Ils font comme un méchant gamin qui battrait un petit enfant, en se moquant de l'absence de son père. »

Le résultat de ce soulèvement fut de rendre la province de Nam-Dinh inabordable pour les Européens, et, par prudence, Mgr Theurel envoya ses missionnaires dans les provinces du Nord, qui étaient moins agitées, parce qu'elles n'avaient pas cette milice ou garde nationale mobile, qui, dans tous les pays et tous les temps, a été une cause de désordre et de trouble. Du reste, les mandarins qui commandaient dans ces provinces, ayant vu les excès des lettrés de Nam-Dinh, ne furent pas d'humeur à permettre des scènes semblables dans les territoires soumis à leur juridiction.

« Que va faire le gouvernement annamite en face des choses qui viennent de se passer et de l'attitude prise par les lettrés? Nous n'espérons pas de lui une répression vigoureuse et une justice impartiale, car lui-même doit compter avec les factieux, des rangs desquels il tire tous les mandarins civils. Si nous obtenons quelque satisfaction et réparation des dommages, même très-inégale, avec un peu de garantie pour l'avenir, nous serons très-heureux. Quant à l'intervention française, elle ne pourrait en ce moment, nous le crai-

gnons du moins, qu'envenimer la haine et aggraver notre position. »

Vers cette époque, le gouvernement de Hué édicta une ordonnance très-sévère au sujet des Européens dans le pays. Ils devaient, non-seulement présenter leurs passe-ports à toute réquisition, mais encore faire toujours connaître en quelle localité ils se trouvaient. Les officiers de tout grade mirent un grand zèle à la faire exécuter, parce que leur négligence était menacée de peines rigoureuses. L'évêque d'Acanthe se trouva dans une grande perplexité. Il fallait, ou se soumettre à ces ennuyeuses formalités et faire connaître tous ses missionnaires, ou se cacher, avec le risque de ne plus faire le bien. Mgr Theurel adopta le premier parti, en se réservant de crier le sauve-qui-peut à tous les siens, dans le cas où le gouvernement abuserait des renseignements fournis, pour entraver les œuvres de la mission.

Ces épreuves multipliées inspirent au prélat quelques réflexions qui montrent ses regrets en même temps que l'égalité de son cœur. « Combien il est difficile d'avoir en ce monde un peu de tranquillité ! dit-il. Qu'il en coûte de peines pour chasser le démon d'un pays où il règne ! Nous marchions si bien ! notre barque voguait si gaiement ! Notre clergé, déjà

presque revenu à son ancien chiffre, nos établissements rétablis sur un meilleur pied que jamais, nos chrétiens dégagés peu à peu des superstitions, bon nombre de païens assez disposés à recevoir l'Évangile, tout nous souriait pour l'avenir. Et voilà qu'un orage jette la terreur dans le troupeau, arrête l'élan imprimé et paralyse notre activité !

« A trois lieues de ma résidence actuelle, il y a un village de 800 à 1,000 habitants, tous païens, qui nous avait donné sa parole de se faire chrétien tout entier. Nous allions commencer son instruction, lorsque sont survenus les désastres de Nam-Dinh. Aujourd'hui, cette population persiste encore à vouloir embrasser la religion, mais les principaux du village demandent, eu égard à la gravité des circonstances, à se réserver pour plus tard. Cette réserve change bien la question. Qu'en résultera-t-il ? Espérons toujours en Dieu qui permet nos épreuves, et ne nous lassons point de souffrir et de travailler pour son saint nom. »

Fidèle à sa mission, qui était de réparer les ruines après avoir vaillamment combattu sur la brèche et de restaurer d'une main tandis qu'il combattait de l'autre, Mgr Theurel avait voulu rendre un hommage mérité à la chrétienté de Ké-Vinh, centre du vicariat pendant

près de cent années, et détruite de fond en comble en haine de la religion. Le dévouement de ce noble village, qui avait fourni de nombreux martyrs à l'Église annamite, méritait une récompense. Ses maisons avaient été rasées en 1858, les païens s'étaient partagé le territoire, et les habitants expulsés violemment erraient depuis près de dix ans à travers la province. Après avoir vainement travaillé à obtenir leur réintégration de la part des autorités du Tong-King, l'évêque d'Acanthe envoya plaider dans la capitale même la cause de ces généreux confesseurs. Grâce à l'appui que lui prêta Mgr Sohier qui se trouvait à Hué, grâce aussi à une dépense de cinq ou six mille francs, il obtint un décret royal autorisant le village à se rétablir et à racheter son territoire, autrefois vendu au profit du trésor.

On se demande comment avec les trente ou trente-cinq mille francs que la Propagation de la foi lui allouait chaque année, l'évêque pouvait faire face à tant de dépenses. Il en donne le secret en faisant remarquer que chaque missionnaire abandonne son viatique à la communauté. « Sans cela, dit-il, nous serions en faillite depuis longtemps. L'été dernier, cinq typhons ont dévasté nos provinces et fait périr bien du monde. Cet hiver, la haine féroce des lettrés ruine complétement des milliers de

chrétiens qui ne peuvent attendre l'aumône que de nous. Le personnel du nouveau collége fondé à Phuc-Nhac en vue du futur vicariat atteint la centaine; il nous a coûté 1,200 francs et en coûtera annuellement 7,000. Le seul collége latin tenu par M. Saiget compte deux cent cinquante élèves, professeurs et domestiques; il nous coûte 16,000 francs par an. Le séminaire de théologie avec la communauté où il se trouve nous en coûte 10,000. Je ne dis rien des autres dépenses dont la nomenclature serait trop longue. Vous voyez donc que nous avons besoin de secours, et si nos missionnaires sacrifient tout, n'est-il pas juste de leur en tenir compte et de nous donner un supplément proportionné à nos charges? Sans cela, nous serions forcément obligés de réduire nos œuvres. »

Tout le carême se passa dans l'attente des événements. La cour de Hué envoya un commissaire extraordinaire pour examiner la conduite des lettrés et celle des chrétiens qui s'étaient permis de se défendre. Dans une lettre intime écrite à la fin de mars, l'évêque envisage ainsi la solution qui pourra intervenir :

« Soit par connivence, soit par faiblesse, soit par haine de la religion, les mandarins ont laissé faire ces vauriens, qui, en tout autre cas

et d'après les lois du pays, seraient punis de mort. La capitale a député une sorte de plénipotentiaire pour examiner les choses. Autant que je puis juger de l'issue par ce qui est déjà fait, je pense que l'on punira gravement sept ou huit individus de deuxième rang, laissant de côté d'autres personnages plus haut placés et plus coupables; on prescrira une réparation des dommages qui atteindra bien la centième partie des pertes, et tout sera dit. Plaise à Dieu que ces désastres ne recommencent pas après un châtiment trop peu proportionné!

« Ces accidents éprouvés par nos chrétiens à l'occasion de ma visite (car on me cherchait pour me tuer, quoique je fusse officiellement très en règle par-devant le gouvernement) m'ont empêché de me remettre en campagne. Voilà un gros bâton dans les roues. Mais Dieu soit béni de toutes choses!

« Ces malheurs de nos chrétiens ont encore ajouté à mes occupations et m'ont comme de juste donné du chagrin. Cependant ma santé est toujours passable. Depuis mon retour, je n'ai pas encore été malade. Il est vrai que je prends plus de précautions qu'autrefois, bien que l'intérêt que l'on me porte fasse dire encore que je ne me ménage point assez. C'est avec vous que je suis encore le plus régulier.

Les affaires de la mission ne me laissent aucun loisir, et il me faut un effort surhumain pour trouver le temps d'écrire à mes meilleurs amis. »

La douleur de voir ses néophytes réduits à la mendicité et poursuivis par les païens, le travail incessant de restauration qu'il continuait dans les provinces encore tranquilles, ramenèrent bientôt les symptômes de son ancienne maladie. Elle s'annonça par un dégoût absolu de toute nourriture. Les médecins du pays la combattirent avec toutes les ressources de leur art, et réussirent à lui procurer une espèce de convalescence qui n'était qu'un moment de relâche dans le travail de la mort.

Dans les premiers jours de juin (1868), les étudiants de Nam-Dinh allèrent faire grand tapage autour de l'église de cette ville. Les chrétiens, voyant qu'ils n'avaient rien à attendre des autorités, résolurent de se défendre, et reçurent les jeunes lettrés à coups de pierres. Après un bruyant simulacre de combat qui ne dura pas moins de six heures, les assaillants se retirèrent sans morts ni blessés, mais avec force menaces. Sur la fin de juin, arriva la sentence rendue à la capitale contre les auteurs des troubles de janvier. Les coupables étaient punis un peu plus sévèrement que le commissaire ne l'avait demandé. Le principal chef

du complot était condamné à mort, mais avec sursis ; trois ou quatre autres étaient exilés à perpétuité au lieu de l'être pour trois ans ; le reste avait été frappé à proportion ; mais d'indemnité point. Afin de ne ménager personne, un curé fut même condamné à recevoir cent coups de rotin pour avoir encouragé ses paroissiens à résister aux brigands. Mgr Theurel eût pu réclamer contre cette avanie, mais il aima mieux négocier que de provoquer un nouvel orage. Les cent coups de rotin ne furent point appliqués au curé, mais il fallut donner vingt ligatures pour les lui épargner. Ainsi est la justice au Tong-King : ayez raison ou ayez tort, vous payez toujours l'amende.

Au même moment, une calomnie populaire soulevait de nouveaux troubles. On accusait les prêtres européens et annamites de faire empoisonner les fontaines. On établit des postes de soldats pour garder les puits et surveiller les empoisonneurs. On en prit deux en Cochinchine, mais c'étaient des païens. Les patrouilles du Tong-King occidental se bornèrent à arrêter en plein jour un médecin chrétien. Comme on l'accusait de porter des poisons, il dut, pour prouver son innocence, avaler toute la provision de pilules qu'il avait sur lui ; il eut la chance de n'en pas mourir ; et le public, s'étant amusé de l'aventure, fit

bientôt justice de la calomnie. Mais il n'en fut pas de même au Tong-King central, où les lettrés firent réellement jeter du poison dans quelques étangs, et excitèrent une vraie persécution.

Ces épreuves réitérées n'étaient pas de nature à aider le Vicaire Apostolique à se rétablir. Luttant contre la douleur et la maladie, il travaillait encore au bien de son vicariat. Sa dernière circulaire annonçait à son clergé l'établissement prochain des retraites pastorales annuelles, qu'il regardait comme le moyen le plus puissant d'entretenir l'esprit de charité entre ses prêtres et la ferveur dans l'Église du Tong-King, en mettant le clergé indigène à la hauteur de sa mission. Il traçait encore le plan d'une école spéciale à fonder, pour augmenter plus rapidement le nombre des catéchistes, tout en donnant plus de soin à leur éducation. Au mois d'août, il perdit son provicaire et ami, M. Saiget, qui avait supporté avec lui le feu de la persécution. Cette perte l'affecta tellement, que la dyssenterie le reprit, et à ce mal déjà si redoutable vinrent se joindre de violentes douleurs rhumatismales, fruit tardif des longues heures passées dans les cavernes et les lieux malsains. Depuis le 2 août jusqu'au 13 septembre, il put encore célébrer le saint sacrifice

les jours de dimanches et de fêtes; mais à dater de ce moment, la lutte contre la maladie devint impossible et l'illusion ne fut plus permise.

On vit alors combien le prélat était aimé de ses missionnaires et de ses chrétiens. On le comparait volontiers à saint François de Sales, à cause de sa science et de sa bonté. Sa charité patiente et son affabilité l'avaient rendu cher aux prêtres autant qu'aux fidèles. Dès qu'ils le virent atteint sérieusement, ils firent une croisade de prières en sa faveur et témoignèrent hautement de leurs craintes et de leurs regrets. Les missionnaires espagnols, qui avaient la plus haute estime pour le prélat, s'unirent à ses propres ouailles et ordonnèrent des prières publiques pour demander à Dieu la conservation d'un pontife aussi éminent par ses vertus et par ses œuvres. Mgr Theurel fut vivement touché de ces démonstrations; mais, quoi que l'on pût dire, il déclara que l'heure de sa mort approchait. Nous trouvons dans une lettre de son secrétaire des détails trop édifiants pour les passer sous silence. Après plusieurs jours de souffrances atroces, supportées avec une patience inaltérable, il eut un moment de répit à la fin de septembre. « J'espère, dit-il aux missionnaires qui l'assistaient, que vous m'aiderez à

bien mourir; ma guérison est impossible, et je ne crois pas qu'elle soit dans les desseins de Dieu. — Mais, Monseigneur, vous êtes le vétéran de cette mission, vous seul la connaissez bien, vous êtes encore nécessaire! — Oh! non, je ne suis pas nécessaire, Dieu n'a besoin de personne; si cependant il veut vous exaucer, je ne refuse pas de vivre et de travailler. A sa sainte volonté! — Vous devriez prier avec nous et demander votre guérison. — Je ne saurais le faire. Priez, faites des vœux, je vous en suis reconnaissant. Pour moi, je ne demande ni de vivre ni de mourir... »

Tels furent ses sentiments et sa résignation jusqu'à la fin. Dans les moments où on le laissait seul, le vénérable malade priait continuellement, récitant les psaumes de la pénitence, les litanies de la bonne mort, ou quelque prière enrichie d'indulgences. Ses membres endoloris ne s'accommodaient plus de son lit de planches; il était couché dans un filet, se faisant lire la vie des saints par son secrétaire, M. Cosserat, de qui nous tenons ces détails; il aimait surtout à entendre le récit des derniers moments de ces amis de Dieu. Réglant toute chose avec le sang-froid d'un homme qui va partir pour un long voyage, il écrivit à ses parents et à ses amis quelques

lignes d'adieu. C'est le 10 octobre qu'il put tenir une plume pour la dernière fois. Sa main tremble un peu, mais son cœur est toujours fort et vaillant. Il remercie tous ceux qui l'ont aimé ou secouru, et il leur donne rendez-vous au ciel. Ses paroles sont sublimes à force de simplicité. Citons seulement le billet qu'il adressa à deux bienfaitrices de sa mission :

« 10 octobre 1868.

« Bien chères dames, épuisé par la maladie, et sur le point de succomber, je désire vous adresser l'adieu de l'amitié. Je vous remercie de toutes vos bontés et générosités tant à mon égard qu'à celui de la mission. Je dois aussi vous prévenir que mes confrères sont au courant de la bonne œuvre par laquelle vous entretenez deux élèves de théologie dans notre séminaire. Libre à vous, toutefois, de la continuer ou non.

« J'espère de votre amitié que vous prierez Dieu pour le repos de mon âme, et je vous promets de me souvenir de vous, quand le bon Dieu m'aura reçu dans son saint paradis, où je vous donne rendez-vous.

« Adieu et au revoir.

« † Joseph, év. d'Acanthe, vic. ap. »

Lorsqu'il eut adressé à sa famille, à ses

amis, ses adieux suprêmes, qu'ils ne devaient recevoir que trois mois après sa mort, Mgr Theurel ne s'occupa plus que de mourir saintement. Il se confessait tous les trois ou quatre jours et communiait tous les jours. Le 18 octobre, il reçut le saint viatique, et le 22, quand on lui proposa l'extrême-onction, il répondit : « Le plus tôt sera le meilleur. J'ai toujours beaucoup désiré recevoir les sacrements de l'Église à ma dernière heure. »

« Plusieurs jours auparavant, continue M. Cosserat, Sa Grandeur m'avait fait lire le Cérémonial des évêques et m'avait dit : Tâchons de tout faire selon les lois de l'Église ; je vous charge d'y veiller. Les trois jours qui suivirent l'extrême-onction ont satisfait les médecins ; tous, nous avions bon espoir, mais Monseigneur nous disait : Cela ne sera pas durable, c'est un peu de répit que le bon Dieu me donne pour aller jusqu'à la Toussaint. Des crises violentes, accompagnées de quintes de toux et de vomissements réitérés, survinrent bientôt. Quand l'accès était passé, le malade avait de suite le sourire sur les lèvres et des réponses agréables pour ceux qui lui parlaient.

« Le jour de la Toussaint, il semblait qu'il y eût de l'amélioration, l'enflure des pieds avait diminué, et les missionnaires lui dirent :

Vous avez perdu, nous gagnerons, vous guérirez! — A la volonté de Dieu! je ne crois pas que je guérisse. Le mardi matin, à cinq heures, le malade dit à son secrétaire : Après votre messe, vous me réciterez les prières de la recommandation de l'âme. Un peu après, le médecin arriva, prit le pouls et dit en langue annamite : Monseigneur part pour le ciel. — Partons, dit l'évêque en regardant M. Cosserat, et récitez les prières des agonisants. Mgr Puginier, prévenu, accourt à la hâte ; le malade se confesse encore, suit les prières, répond aux invocations, recommande même à son coadjuteur de ne point parler si fort, parce qu'il entend parfaitement, regarde le crucifix qu'on lui donne à baiser, et expire en faisant un acte de contrition. Il était six heures du matin. »

Ainsi mourut, à l'âge de trente-neuf ans six jours, le 3 novembre 1868, cet évêque missionnaire dont la carrière avait été si courte, mais si bien remplie. Par une heureuse coïncidence, il mourait au moment même où l'on allait célébrer, dans toutes les églises du vicariat, un service solennel pour tous les évêques, prêtres, catéchistes, religieuses et membres de la Maison de Dieu. Son âme arrivait donc devant le tribunal suprême accompagnée de ce cortége de prières qu'il avait tant

de fois réclamé pendant sa vie. Le coadjuteur et sept autres missionnaires étaient réunis auprès de son lit de mort; ils pleurèrent le défunt comme le meilleur des pères et le plus tendre des amis. Rien n'est touchant et vrai comme l'expression de leurs regrets, et nous ne pouvons mieux faire que de la reproduire telle qu'ils nous l'ont transmise :

« Quelle précieuse mort!!! Quelle bienheureuse entrée dans l'éternité ! Que mon âme meure de la mort de ce juste, et que mes derniers moments soient semblables aux siens! Nous étions huit réunis autour de Mgr Theurel en ces derniers jours. Ceux que des difficultés insurmontables ont empêchés de se trouver à ce rendez-vous suprême ont eu, tout en se résignant, un grand sacrifice à faire. L'un de ces chers absents m'écrivait : « Le « sacrifice que la Providence me demande, « en me privant de voir encore une fois « Monseigneur, est aussi grand et aussi pé- « nible pour mon cœur, que celui que j'ai fait « en quittant ma mère.» Ces sentiments sont ceux de tous les missionnaires du Tong-King, qui voyaient en Mgr Theurel le père le plus digne de leur amour et le supérieur le plus digne de leur profond respect et de leur entier dévouement. Personne parmi nous qui n'eût été heureux de donner sa vie pour une

vie si chère ; personne non plus, je crois pouvoir l'affirmer sans crainte, qui n'en ait sollicité la grâce auprès de Notre-Seigneur. Les évêques et missionnaires dominicains, qui s'étaient associés à nos prières pendant la maladie de Monseigneur, l'ont aussi pleuré avec nous. Tous l'avaient connu, et connaître Sa Grandeur c'était l'aimer ! »

L'évêque d'Acanthe avait demandé qu'on ne fît aucune dépense extraordinaire pour ses funérailles. Selon sa volonté, elles furent simples comme l'avait été sa vie tout entière. Elles se firent le jeudi 5 novembre dans l'église de Ninh-Phu, qui était le chef-lieu de la mission depuis le traité de paix. Le nouveau Vicaire Apostolique, Mgr Puginier, y présida, accompagné de sept missionnaires européens et de quatorze prêtres indigènes ; plusieurs milliers de fidèles acoururent pour contempler une dernière fois les traits de leur premier pasteur, et ce fut au milieu de la douleur universelle que son humble cercueil fut descendu auprès de celui qu'il avait préparé lui-même à Mgr Retord, son maître, son ami et son prédécesseur au titre d'évêque d'Acanthe.

La solennité de ces funérailles célébrées sur une terre lointaine nous paraît d'autant plus surprenante que souvent l'imagination nous représente les missionnaires comme dénués

de tout secours temporel et spirituel. L'image légendaire de saint François-Xavier mourant abandonné de tous sur le rivage de Sancian, abrité sous une cabane faite de deux branches d'arbre placées en croix, nous semble résumer d'une manière exacte les derniers moments de ceux qui se consacrent au salut des païens, et nous en avons vu plusieurs s'effrayer à l'idée de cette mort et de cet affreux abandon. Hâtons-nous de dire que les morts de ce genre sont exceptionnelles, et que la plupart des missionnaires meurent avec les secours de la religion et l'assistance de leurs confrères. Bien plus, séparés du reste de la terre et ayant peu à compter sur les prières des fidèles de l'Europe, ils forment entre eux une société dont les liens sont d'autant plus étroits que leur abandon paraît plus grand, et nulle part peut-être on ne comprend et on ne pratique mieux le devoir de la prière pour les morts que dans les missions.

La société des Missions Étrangères de Paris applique les principes de la solidarité chrétienne et de la charité évangélique d'une manière capable d'étonner les plus indifférents. A la mort d'un confrère, chaque missionnaire de la société doit dire trois messes pour le repos de son âme. Si le défunt est un évêque, chaque vicariat apostolique de la société cé-

lèbre un service solennel. Comme les vicariats sont au nombre de vingt-quatre et les missionnaires plus de cinq cents, vingt-quatre services solennels et plus de quinze cents messes durent être célébrés pour l'évêque d'Acanthe. En outre, comme supérieur de la mission du Tong-King occidental, il avait droit à un service solennel dans chaque paroisse de son vicariat, et aux trois messes de tous les prêtres dominicains des deux missions voisines, avec lesquelles une pieuse association est établie depuis longtemps.

De plus par concession du pape Clément XIV, toutes les messes célébrées par un prêtre quelconque pour un membre de la congrégation des Missions Étrangères, mort en activité de service, jouissent de l'indulgence de l'autel privilégié. Enfin les règlements particuliers de la Maison de Dieu, au Tong-King occidental, prescrivent à tous les membres, qui sont au nombre de quatorze cents, la récitation de trois rosaires entiers, et conseillent de faire trois communions pour les évêques et missionnaires récemment décédés. Cette abondance de secours spirituels nous a frappé, et nous pensons que chacun en sera frappé comme nous.

L'impulsion donnée au vicariat du Tong-King occidental par Mgr Theurel se fait sen-

tir aujourd'hui. Les tableaux de l'administration des sacrements, publiés l'année même de sa mort et l'année suivante, en font foi. Le nombre des conversions annuelles a doublé ; les colléges, soigneusement épurés et ne conservant que des élèves d'élite, fonctionnent avec une régularité parfaite, et, comme si la Providence elle-même avait présidé à son choix, le successeur et l'ami de l'évêque d'Acanthe a, pour conserver et maintenir, toutes les aptitudes qu'avait Mgr Theurel pour prendre l'initiative et donner l'impulsion.

Et maintenant que nous avons retracé d'une manière simple et rapide les travaux et la vie d'un missionnaire moderne, nous laisserons le lecteur faire les réflexions que lui aura suggérées ce récit. Quand un homme s'est dévoué à ce point pour le salut des âmes, il nous semble qu'il a quelque droit au respect de ses semblables, et que les sottes attaques de la libre pensée sont bien mesquines en face d'un pareil dévouement. Quand on a lu sans parti pris les faits et gestes de ces hommes qui vont civiliser des barbares, instruire des ignorants et sauver des âmes au péril de leur vie, on n'est plus tenté de dire comme les indifférents de notre siècle : Qu'allait-il faire là-bas ? Que ne restait-il en France pour y vivre tran-

quillement, plutôt que d'aller troubler des gens dans la bonne foi? On dit au contraire : Cet homme avait vraiment un grand amour de l'humanité et une haute estime des âmes, puisqu'il a tout sacrifié pour elles! Il était vraiment de la famille des apôtres et de la race des martyrs!

Si l'évêque d'Acanthe (1) fut un homme recommandable par son courage et ses vertus apostoliques, il a des titres littéraires que les amis des lettres ne dédaigneront point. Les Annales de la Propagation de la foi n'ont publié que six lettres de lui; mais les Mémoires qu'il a laissés, les actes des martyrs qu'il a recueillis, les documents dont il a enrichi les archives de sa mission, seront la base de travaux qui, plus tard, mettront dans tout leur jour le dévouement, les souffrances et les mérites des missionnaires du Tong-King. Sa correspondance particulière, dont nous avons cité de nombreux fragments, nous semble être un modèle d'abandon, de tendresse filiale et fraternelle, aussi bien que de sentiments chrétiens et de cette douce gaieté qui est le caractère frappant des hommes de Dieu. Il nous

(1) Les trois évêques d'Acanthe ont été des hommes fort remarquables. Il suffit de les nommer : 1° Mgr Borie, martyrisé en 1839; 2° Mgr Retord; 3° Mgr Theurel. Le titre est maintenant porté par Mgr Raymondi, Vicaire Apostolique de Hong-Kong, sacré à Rome le 22 novembre 1874.

semble que quand un homme, mort à trente-neuf ans, a pu exécuter — et dans les conditions que l'on connaît — de pareils travaux, produire de pareilles œuvres, sa vie a été bien remplie et le pays qui l'a formé peut en être fier. Puisse le souvenir de ces vertus exciter une généreuse émulation dans les rangs de notre jeune clergé, et fournir aux missions lointaines de nombreux ouvriers qui recueillent les fruits d'une moisson arrosée par les sueurs et le sang de tant d'apôtres et de martyrs! Nous nous croirions trop payé de notre peine si la lecture de ces pages pouvait aider une seule vocation de missionnaire dans cette catholique Franche-Comté dont notre héros fut un des plus glorieux enfants.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

I. La Vocation. 5
II. Le Missionnaire 52
III. L'Évêque 101
§ 1. La Persécution. 101
§ 2. La Restauration 156

FIN DE LA TABLE.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

BX 4705 .T53 M67 1876
SMC
Morey, Joseph, b. 1830.

Mgr Theurel, *b*evceque
d'Acanthe, vicaire
AZE-2565 (mcih)